

@

LA BRISE au CLAIR DE LUNE

Traduction
George SOULIÉ DE MORANT

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, bénévole,
Courriel : ppalpent@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : " Les classiques des sciences sociales "
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : <http://classiques.uqac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca>

La brise au clair de lune

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,

Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

La brise au clair de lune,

Auteur inconnu

Traduction de **George Soulié de Morant** (1878-1955)

Librairie Grasset, Paris, 1925, 366 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage, permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 7 avril 2007 à Chicoutimi, Québec.

T A B L E D E S M A T I È R E S

Introduction

- I. [Première partie du Prologue]. [Le phœnix de la province, le héros de la cité,](#) a pitié d'un infortuné, le cygne privé de sa compagne.
- II. [Deuxième partie du Prologue]. [L'ancre du tigre est épié. La perle est saisie et restituée.](#)
- III. [La petite sœur aînée Che, dans son audace et sa beauté,](#) échange des fleurs.
- IV. [Le jeune kouo, l'esprit asotti, saisit la lune.](#)
- V. [Un torrent de droiture, dans sa colère, scandalise le tribunal](#) et s'attire des malheurs en secourant une malheureuse.
- VI. [Méprisant la calomnie, l'on transporte un malade,](#) afin de récompenser la générosité par la générosité.
- VII. [Le cinquième soir, sans manquer a ses devoirs,](#) elle ose inviter un homme à boire.
- VIII. [Pour une parole qui vous irrite, ne retardez pas votre char et partez.](#)
- IX. [Un spectre est pincé vainement pour tromper la beauté;](#) mais à la première lune, la beauté rit au point d'asperger tout avec sa boisson.
- X. [La fausseté dévoilée au juge provincial épouvante ce magistrat.](#)
- XI. [Quand le cœur est bouillant, l'esprit ne peut être en repos.](#) Mais un millier de lis sont difficiles à parcourir.
- XII. [Un œil froid bouleverse grandement un festin](#) et achève de provoquer la haine.
- XIII. [Prononcer des paroles de refus en repoussant des cadeaux,](#) cela augmente la colère des jaloux.

La brise au clair de lune

- XIV. [Il sauve un homme condamné à mort et fait connaître un brave.](#)
- XV. [Le père et la mère ordonnent, et leur insistance est amère.](#) Les enfants osent s'excuser.
- XVI. [L'élégant est saisi dans un vilain piège](#) : il lui est difficile de suivre la doctrine.
- XVII. [L'on découvre des sentiments cachés](#) ; ainsi l'on fait connaître le véritable héroïsme.
- XVIII. [Quand la clarté est faite, les joyaux parfont leur célébrité](#) : ils reçoivent l'ordre de conclure leur heureuse union.

INTRODUCTION

@

Ce roman est à la fois l'un des plus anciens et l'un des plus célèbres de la Chine. Tous les lettrés assurent qu'il fut écrit sous la dynastie Yuann (1277-1348). Mais un passage (au début du chap. XVII) mentionne un Bureau d'astronomie sous le titre de Tsrinn tiènn Tsiènn qu'il reçut pour la première fois sous les Ming (1348-1662). Le roman aurait donc été remanié vers la fin du XIV^e siècle.

Malgré son antiquité, le style est celui de nos jours. Les mœurs et les idées sont ce qu'elles étaient jusqu'à ce que la Révolution de 1911 vînt tout bouleverser.

Rappelons qu'en dehors des romans grecs, la première œuvre européenne d'observation et d'imagination, qualifiée de roman, est l'Astrée que H. d'Urfé publia en 1610.

L'auteur est connu seulement par le pseudonyme de Ming-tsiao tchong-jenn qui signifie littéralement « l'intermédiaire de la Doctrine Célèbre » ; et aussi, par une allusion connue, « le fils non titré d'un prince ». On ignore tout de lui. Aucune autre œuvre n'est signée du même pseudonyme.

Ce fait n'est pas isolé. Les œuvres anonymes sont rares en Chine. C'est que les Chinois, pourtant passionnés antiquaires, se sont rarement intéressés, dans une œuvre littéraire, à ce qui n'était pas l'œuvre elle-même. Peu leur importe l'auteur : beaucoup d'ouvrages ne sont même pas signés. Peu leur importe l'époque : le nom de la dynastie régnante leur suffit.

La brise au clair de lune

Les belles-lettres, là-bas, doivent briller par elles-mêmes d'une splendeur éternelle, sans s'aider de ce respect que le passé toujours inspire, sans s'orner faussement de la gloire acquise par l'auteur lui-même. La vraie beauté, ainsi, se dégage, et n'entraîne rien avec elle. Les œuvres médiocres tombent et disparaissent. Ajoutons que, jusqu'en 1914, il n'y avait ni droits d'auteur ni droits d'éditeur.

*

En plus de son titre : Fong-yue tchoann « Traditions de la brise au clair de lune », formule poétique qui veut dire « Une histoire d'amour », ce roman est encore connu sous les titres de :

Rao tsiou tchoann « traditions d'un couple parfait » ; et de :

Ti erl tsi-aé dze chou « Le Deuxième Livre de génie », dans la célèbre collection des meilleurs romans et pièces de théâtre commencée dès 1644 par l'éditeur lettré Tsinn Cheng-trann qui fut décapité en 1662, à l'âge de 35 ans, pour la véhémence de ses opinions. Ces tsi-aé dze chou « Livres de génie » sont maintenant au nombre de dix.

*

Il y a bientôt deux siècles, des adaptations plus ou moins lointaines avaient été faites de ce roman.

Vers 1750, en effet, Sir Thomas Percy, évêque de Dromore, découvrit à Canton un ancien manuscrit portugais donnant une traduction libre de la quatrième partie de l'ouvrage. Il la traduisit en anglais, demandant à un Ecossais, Wilkinson, qui résidait alors à Canton, de lui donner un aperçu des trois premières

La brise au clair de lune

parties. Le tout fut publié à Londres, en 1761, sous le titre : « The pleasing union ».

Cette version libre fut traduite en allemand par de Murr, et publiée à Leipzig en 1766 sous le titre « Hau Kiou choan ».

Un inconnu la traduisit de l'allemand en français, et la publia, sous le même titre, la même année 1766, à Lyon.

Une refonte de style fut faite en anglais par Davis, en 1829 et publiée à Londres comme « The Fortunate Union » (2 vol.).

Cette seconde version fut traduite de l'anglais en français par Gaillard d'Arcy et publiée à Paris en 1842 sous le titre « Hao Khieou Tchouan, ou la Femme accomplie ».

*

Ma traduction est donc la première faite directement du chinois en français, avec tous les poèmes.

Les illustrations sont reproduites de celles que dessina au XVI^e siècle Ts'iou Yng (Che-tcheou), le plus célèbre peintre de la dynastie Ming.

J'ai dû cependant couper, çà et là, des répétitions de mots et de phrases, et quelques longueurs, nécessaires en chinois, mais lassantes en français.

@

La brise au clair de lune



[Première partie du Prologue]

LE PHOENIX DE LA PROVINCE, LE HÉROS DE LA CITÉ, A PITIÉ D'UN INFORTUNÉ, LE CYGNE PRIVÉ DE SA COMPAGNE.

@

Un poème dit :

O montagnes et fleuves, comme vous êtes immenses ! O Ciel !
Comme vous êtes élevé ! — Pendant des myriades de milliers
d'années, et encore des myriades de milliers d'années, — Les
premiers hommes ont passé, et d'autres les ont suivis. — Mais
combien, parmi eux, ont été des Saints et des Sages ?

Un autre poème dit :

Pendant la veille ou le repos, aidez-vous l'un l'autre à écarter les
pensées perfides. — Car quelle âme passionnée n'aime pas les
sourcils de papillon ? — Obligeons-nous seulement à ne pas
transpercer de critique les pensées surprises, — Et nous mériterons
bien d'être escortés avec des hymnes.

Sous la dynastie précédente, dans la ville de Ta-ming « La
grande renommée », du Tche-li, vivait un jeune lettré dont le
nom de famille était Tié « Fer » ; dont le double prénom était
Tchong-yu « Jade-pur », et dont le surnom honorifique était
Fong-cheng « Né avec-la-décision ». Il avait grandi, harmonieux
de formes, élégant d'allures et de manières, pareil à une Beauté.
Aussi, dans son quartier, l'avait-on surnommé Tié la-beauté.

Quand on lui comparait d'autres jeunes gens, l'on ne pouvait
trouver d'expressions assez modérées, assez tièdes ; car,

La brise au clair de lune

fussent-ils beaux et bien doués, ils manquaient toujours en grande partie de la perfection de Jade-pur.

Sa force était telle que, s'il trouvait un poids qu'il ne pouvait soulever aisément, il lui suffisait de faire un effort pour l'enlever.



Tié Jade-pur

Les gens grossiers et paresseux n'obtenaient pas facilement de lui paroles ou sourires ; et son visage, pour eux, même s'ils étaient riches et nobles, restait couvert de gelée blanche. Il exhalait alors une saveur glaciale qui était étrangement décourageante. Par contre, avec ses amis, même pauvres, il buvait du vin chaud et causait littérature toute une journée sans éprouver de lassitude.

La brise au clair de lune

Il avait encore une qualité : lorsque son aide était implorée, il ne faisait aucune distinction entre sage ou sot, entre noble ou vilain. Quant aux flatteurs, il feignait de ne pas les avoir entendus. Ainsi, beaucoup de gens lui étaient reconnaissants, et personne n'osait l'approcher sans raison.

Son père, Tié Yng « Le brave » s'était distingué au point d'obtenir le grade de « lettré-admis » *tsinn-che* : c'était un fonctionnaire droit et loyal. Il était Censeur-Impérial, et chacun chantait sa louange.

Sa mère, de la famille Che, avait toujours suivi le Censeur dans ses postes. Elle avait une grâce céleste, et la plus haute instruction ; aussi voyait-elle peu de personnes, restant, porte close, chaque jour occupée de ses lectures. Et si elle n'avait pas le goût de lire, elle dessinait fleurs ou paysages.

Quand il avait eu quinze à seize ans, ses parents avaient voulu le fiancer. Il leur avait dit :

— Votre fils ne désire pas de compagne. Lorsque mes amis me plaisent, je reste. Quand ils me déplaisent, je pars. Et cela, je peux le faire. Mais le mariage est la plus importante des Cinq Relations-humaines. Si l'accord est parfait, tout va bien, et l'on demeure uni jusqu'à l'âge des cheveux blancs. Mais si l'épouse est imparfaite, il est impossible de la quitter sans blesser ses sentiments et sans compromettre les Relations-humaines. Laissez-moi donc un peu de temps sans me choisir de fiancée.

Et ses parents, voyant sa raison, l'avaient laissé.

La brise au clair de lune

Maintenant, il avait vingt ans ; il n'était pas encore marié et n'avait aucun projet dans l'esprit. Il travaillait à ses études, dans sa maison natale.

Or, un jour, il lut l'histoire du censeur Pi Kann (qui s'était tué après avoir adressé une remontrance à l'Empereur). Il réfléchit que ce suicide était un acte de loyauté, mais n'avait eu aucun résultat. Il songea :

— Mon père est chargé d'un emploi où la parole est un devoir. Avec sa nature ferme comme un os, j'ignore si, à chaque instant, un malheur ne va pas l'accabler.

L'inquiétude pesant sur son cœur, il se désola de ne pouvoir battre des ailes afin de voler auprès de son père et de l'aider en cas de besoin.

Il s'agita toute la nuit, si bien que, dès le ciel éclairci, il confia les affaires de leur maison au plus sûr de leurs vieux serviteurs, fit rassembler ses bagages et préparer des chevaux. Prenant avec lui un jeune garçon appelé *Siao-tann* « Petit Vif-Argent » qui ne le quittait jamais, il partit de son village pour rejoindre ses parents à la capitale.

Le suicide montre l'énergie d'un ministre loyal. — Alors l'inquiétude pour le père trouble le cœur du fils pieux. — Les fonctions publiques sont cent fois plus lourdes quand le cœur est sensible. — A tout compter, c'est la plus profonde des Relations-humaines.

Le jeune seigneur Tié, hâtant ses pas vers la capitale, voyagea deux jours, le cœur brûlé du désir d'avancer. Puis, sans le savoir, il se trompa de chemin. La couleur du ciel commençait

La brise au clair de lune

d'être teintée par le crépuscule. Il ne voyait aucune auberge. Il décida de tourner dans un sentier afin d'atteindre un petit village qu'il aperçut enfin.

Les maisons étaient éloignées l'une de l'autre. Dans sa hâte, Jade-pur ne prit pas le temps de rechercher la plus belle porte. Il mit pied à terre devant la première chaumière et, laissant les chevaux à Vif-argent, il appela :

— Y a-t-il quelqu'un ?

Une vieille femme sortit. Voyant un jeune lettré de belle apparence, elle demanda aussitôt :

— Le seigneur vient sans doute de la capitale pour voir le seigneur Wé ? Il désire savoir où est sa maison ?

— Je ne viens voir aucun seigneur Wé. Allant à la capitale, je me suis égaré, et voudrais vous emprunter le logement d'une nuit.

— Je puis bien vous abriter, répondit la vieille. Mais nous sommes pauvres et n'avons pas de couches luxueuses à vous offrir. Veuillez ne pas le trouver étrange.

— Cela n'a pas d'importance. Ce sera certes bien pour une nuit... Ma reconnaissance sera lourde.

Il dit à Vif-argent d'apporter les bagages. Puis, suivant la vieille, avec les chevaux, dans un potager derrière la maison, il les attacha sous un hangar délabré. L'hôtesse fit enfin asseoir Jade-pur dans sa chaumière, et lui offrit du thé. Quand il eut bu, il demanda :

La brise au clair de lune

— Vous avez pensé tout à l'heure que je venais voir le seigneur Wé. Qui est-il, et pourquoi viendrait-on le voir ?



Le censeur Tié Yng

— Vous ne savez donc pas, répondit-elle, que cet endroit se nomme « le village-des-Wé ». Autrefois, il y eut un ministre Wé, et depuis lors, sa famille a prospéré. Ici, sur dix familles, sept au moins s'appellent Wé. Mais la décadence vient à son heure autant que la prospérité. Il y a des dizaines d'années, leur déchéance a commencé. Ils se sont appauvris. Leur nombre a décru. Aucun d'eux n'a eu de fils lettré. Si bien que leurs terres sont incultes. Puis, soudain, « le-vent-et-l'eau » ont tourné : il leur est né un fils qui, à seize ans, a été reçu « talent-élégant ». A la

La brise au clair de lune

capitale, il a rencontré un lettré qui, touché par de telles qualités, lui a donné sa fille comme fiancée. Mais Wé, trop pauvre, n'a pas célébré le mariage. Quatre ans se sont passés. Il y a quelques jours, un puissant richard a vu la fiancée, l'a trouvée jolie et l'a voulue à toutes forces. Le père et la mère refusant, ce richard furieux, confiant en sa propre influence, a fait enlever la jeune fille par ses gens. Le seigneur Wé, prévenu, partit pour la capitale. Là, il ne trouva plus trace, non seulement de la fiancée, mais encore des beaux-parents. Comment porter plainte ? Il n'avait aucune preuve.

D'ailleurs, son adversaire était puissant, il ne pouvait songer à obtenir justice. Accablé de chagrin, il est revenu sangloter auprès de sa famille. Aujourd'hui, il a voulu se jeter dans la rivière ; mais on a pu le retenir. En vous apercevant, j'ai pensé que vous étiez un de ses amis venu pour le consoler.

Elle n'avait pas achevé, qu'ils entendirent un tumulte en dehors de la porte. Ils sortirent aussitôt et virent de nombreux villageois entourant un jeune homme vêtu de la robe bleu sombre des lettrés et dont le visage ruisselait de larmes. La vieille, dans le groupe, aperçut son mari et courut vers lui, disant :

— Nous avons un hôte. Viens vite.

Le vieillard revint avec elle, demandant :

— Qui est cet hôte ? Serait-ce ce seigneur ? ajouta-t-il en apercevant Jade-pur.

La brise au clair de lune

— Précisément, répondit-elle. Il s'est trompé de chemin et nous a demandé l'hospitalité.

— S'il en est ainsi, grommela le vieillard, tu ferais mieux d'aller préparer le souper. Que fais-tu, debout, à regarder ?

— Nous sommes venus tous deux..., commença-t-elle.

— C'est moi, interrompit Jade-pur, qui ai tout retardé en parlant du seigneur Wé. Cependant, il est un point obscur dans cette histoire : si l'on a enlevé la jeune fille en plein jour, comment personne n'a-t-il vu le fait ?

— Il y a des témoins. Mais notre ennemi est dangereux. Qui oserait, en parlant, attirer un malheur sur soi ? Et même si l'on dénonçait l'endroit où la jeune fille est gardée, qui oserait aller l'y rechercher ?

— Hélas ! soupira la vieille. La vie du seigneur Wé est bien en danger !

Et elle rentra préparer le souper. Jade-pur eut un sourire glacé :

— Comment, dans ce village, pouvez-vous avoir la rate à ce point rétrécie ? Si personne ne parle, l'on ne saura jamais où la jeune fille est enfermée.

— Seigneur, dit le vieillard, vous passez, venant de loin. Ne vous occupez pas de cette affaire; cela vaudra mieux. Mais, je ne crains pas de parler. Notre ennemi est un prince héréditaire. L'Empereur lui a donné des récompenses spéciales, lui faisant don d'un palais sacré où nul n'a le droit de pénétrer. Mon neveu, étant à la ville, a vu de ses yeux la jeune fille entraînée dans ce palais.

La brise au clair de lune

— Puisqu'un témoin a vu la chose, pourquoi ne pas en informer le seigneur Wé pour qu'il aille la reprendre ? Où est donc ce palais sacré ? Le savez-vous ?

— En dehors de la porte Tsi-i-roa, à l'ouest du Palais Impérial, à un *li* ou deux. Tout le monde le connaît.

Cependant, le vieillard avait fait entrer Jade-pur dans la maison. Le souper fut disposé devant eux. Enfin, ils allèrent tous s'étendre pour la nuit et s'endormirent.

Le lendemain matin, la vieille prépara encore un repas. Jade-pur dit à Vif-argent de donner cinq dixièmes d'once d'argent à ses hôtes. Puis, ayant remercié, il monta à cheval. Le vieillard, alors, lui dit tout bas :

— Surtout, à la capitale, ne mentionnez pas notre conversation d'hier. Cela vous attirerait des malheurs.

— Je ne crains rien, répondit le voyageur. Et, suivant la route, il s'éloigna.

L'injustice et la ruse ne sauraient chevaucher la vraie science. —
Celui qui se reconnaît pour vaincu montre son manque de cœur. —
D'ailleurs, le sage l'a dit : à quoi bon se cacher des yeux humains ?
— Là-haut, dans l'azur, le miroir du soleil est proche.

Sur la grande route, Jade-pur avait parcouru deux ou trois *lis*, quand il aperçut devant lui le jeune lettré de la veille. Le malheureux trébuchait à chaque pas et sanglotait :

— Ciel azuré, ô ciel azuré ! Pourquoi me faire souffrir ainsi ?

La brise au clair de lune

Jade-pur rendit les rênes pour le rejoindre. Alors il sauta à bas de cheval et frappa sur l'épaule du désespéré :

— O frère aîné Wé ! Ne vous désolez pas outre mesure. Cette affaire est aisée à régler. Laissez votre petit frère s'en occuper : vous retrouverez certainement votre jade.

L'autre leva la tête. Il vit bien que son interlocuteur était noble ; mais, ne le connaissant, il eut peur en son cœur et dit :

— Mon grand frère est puissant. Pour moi, je suis humble et pauvre. Il est sage de pas approcher des ronces. Vous connaissez mon nom ; cela est un excès de bonté... Cependant mon malheur est difficile à guérir. Eussiez-vous le cœur du Brave des pays Yu et Siang, joint à l'habileté de la Fée des Monts Kroun-loun, vous ne pourriez me secourir.

— La guêpe et le scorpion sont petits, mais dangereux. Si je ne pouvais vous aider, c'est que, dans l'antiquité, il y aurait eu des héros, mais que maintenant il n'y aurait même pas de braves.

Le jeune homme, l'entendant, s'étonna :

— Mon frère aîné est un Sage empli de courage. L'esprit troublé par le désespoir, j'ai manqué au respect que je vous dois. Permettez que je demande votre précieux nom et votre honorable prénom, pour les garder à jamais en mon cœur.

— Mon humble nom ne vaut pas d'être mentionné. Par contre, daignez m'instruire de votre honorable prénom et de l'endroit où vous allez.

La brise au clair de lune

— Mon prénom méprisable est *Jeou-fou* « Faible-Secours ». J'ai rédigé une requête et je veux risquer ma vie en allant dans les six ministères, les treize bureaux, et dans tous les *ya-menn* pour accuser ce brigand.

Et, de sa manche, il tira une feuille repliée qu'il tendit à Jade-pur. Celui-ci la lut avec soin et dit enfin :



Jade-pur prend la pétition de Wé

— Si vous portez vous-même votre plainte, nul ne la recevra, car tous les hauts fonctionnaires s'entr'aident. Confiez-la-moi, je saurai la faire parvenir.

L'autre lui fit aussitôt un profond salut :

La brise au clair de lune

— Votre compassion, pour moi, est un printemps pour un arbre à demi-mort. Mais ne serait-il pas raisonnable que je vous accompagne ?

— Si nous entrons ensemble à la capitale, la rumeur en informera nos ennemis. Mieux vaut que vous restiez chez vous. Avant dix jours, j'aurai d'heureuses nouvelles à vous dire.

— Vos sentiments sont aussi élevés que le Ciel... Mais je crains bien que mon infortuné destin ne rende vains vos efforts.

Jade-pur avait déjà mis la requête dans sa manche et, joignant les mains, il saluait. Puis il monta à cheval et s'éloigna rapidement, suivi de Vif-argent.

Faible-secours, debout au bord du chemin, le regardait, et son cœur était troublé par la crainte, le doute, la joie et la reconnaissance. Il lui semblait avoir fait un rêve printanier ; il ne savait plus distinguer le vrai du faux. Quand il cessa de voir les cavaliers, il retourna vers son village.

Quand le cœur est bouleversé, rien ne peut l'apaiser.—Quand les sentiments sont au faite de l'amertume, l'on ne peut que se lamenter.
— Les paroles confuses, les pleurs, les sanglots sont le fait des femmes. — Mais quand un brave, un héros, a le cœur blessé, lui aussi, il laisse couler ses larmes.

En fait, de ce village des Wé à la capitale, il y avait seulement quarante-cinq *lis*. Jade-pur se hâtait. Si bien que le milieu du jour était à peine écoulé quand les cavaliers franchirent les portes de la cité.

La brise au clair de lune

*

Jade-pur, en son esprit, avait décidé de remettre la requête à son père, afin que celui-ci la transmît au Trône et qu'un édit permît d'arrêter les coupables.

Quand il arriva enfin devant le *ya-menn* du Censeur, il fut surpris de ne voir aucun garde : tout était désert et silencieux. Effrayé, il sauta à bas de son cheval et se dirigea vers la Grande Salle : aucun satellite n'était en faction. Il voulut entrer : la porte était verrouillée. Alors, il appela à grands cris. De l'intérieur, un domestique l'entendit, reconnut sa voix et se hâta d'ouvrir la porte, disant :

— Ah, Seigneur ! Le malheur est sur nous ! Le Vieil-Oncle-Maternel, ces jours derniers, a présenté un rapport qui a irrité la Cour. Il est emprisonné déjà : on va sûrement l'exécuter. Vous arrivez à temps.

Jade-pur, épouvanté, demanda :

— Quel rapport a-t-il remis ? Je cours à sa prison.

Le domestique était allé déjà prévenir l'Épouse. Celle-ci accourut et saisit en pleurant la manche de son fils :

— Ah, mon enfant, tu arrives à temps ! Ton père a voulu faire le héros de loyauté, et sa dénonciation a déjà provoqué le malheur. J'ignore s'il est encore vivant.

Jade-pur, voyant les larmes de sa mère, s'agenouilla et tenta de la reconforter :

— Mère, ne le critiquez pas. Sa fonction est une des plus dangereuses sous le Ciel.

La brise au clair de lune

Comme il demandait des détails, elle le releva, le fit asseoir, et dit :

— Il y a plusieurs jours, ton père, revenant d'une audience rencontra un vieillard avec une femme âgée, les cheveux en désordre, pieds nus, les vêtements déchirés. Ils arrêtèrent son cheval et crièrent vengeance. Ton père les interrogea. Le vieillard était un lettré nommé Rann : il avait déjà fiancé sa fille quand, soudain, le prince Cha-li le grand *Koaé-reou*, ayant entendu vanter la beauté de la jeune fille, envoya un messenger pour exiger qu'on la lui donnât pour favorite. Rann refusa. Alors le prince, abusant de son pouvoir, envoya un groupe de vautours et de chiens qui forcèrent les portes, frappèrent tout le monde et enlevèrent la fille. Ce lettré, luttant, avait été battu comme un loup. Ton père, indigné, lança aussitôt une accusation contre le prince. Il aurait dû garder les deux vieillards comme témoins. Dans sa colère, il n'y songea pas. Quand l'édit parut, ordonnant une enquête, le prince avait enlevé déjà les Rann. L'on ne trouva aucune trace des parents ou de la fille. L'affaire appelée, il n'y eut pas de plaignants ! Le prince, aussitôt, accusa ton père d'avoir calomnié un fonctionnaire méritant, et trompé ses supérieurs. Le Sage Suprême, irrité, ordonna d'arrêter ton père et de punir son crime. Des ministres voulurent le sauver. Mais que faire sans plaignants et sans témoins ? Notre désespoir est insondable.

Jade-pur, l'ayant écoutée jusqu'au bout, répondit joyeusement :

La brise au clair de lune

— Mère, écartez votre douleur. L'affaire semble mystérieuse. En réalité, il s'agit d'un rapt ; et le butin est caché dans le repaire du prince. Ce n'est qu'une petite affaire.

— Ne considère pas les choses ainsi à la légère. L'on ne sait comment saisir le coupable, et le crime de calomnie subsiste. Les plaignants ont disparu ; les bouches se sont closes.

— Comment ces gens auraient-ils totalement disparu ?... Je sais déjà où ils sont enfermés... Que ma mère se rassure.

— Tes paroles sont-elles véridiques ?

— Comment oserais-je vous mentir ?

— Alors, dit la dame Che avec joie, si tu as des détails, cours vite à la prison pour que ton père ne désespère pas plus longtemps.

Elle appela aussitôt ses serviteurs, ordonnant de servir un repas au voyageur et de l'aider à revêtir une robe bleue et un bonnet court. Le jeune homme se hâta vers la bibliothèque. Là, il rédigea une requête, apposant le sceau du Censeur que sa mère lui confia. Il joignit la requête de Wé, et mit le tout dans sa manche. Puis, suivi de ses domestiques, il se rendit à la prison du Ministère des Châtiments pour voir son père.

Dans les affaires officielles, il convient de ne pas montrer trop d'audace. — Car, près des Ressorts Secrets, tous les hommes se soutiennent de tout leur cœur. — Cependant, en déployant toute

La brise au clair de lune

l'énergie de son sang, d'un mâle on fait un brave. — Et les héros, pendant mille automnes, suivent les traces de leurs prédécesseurs.

Quand Jade-pur se présenta devant la prison, le fonctionnaire de garde se hâta de le recevoir et de le conduire vers un pavillon, disant :

— Le vénérable seigneur est là : vous pouvez entrer. Je n'ose rester près de vous, pensant que vous avez des paroles secrètes à échanger.

Jade-pur le remercia et pénétra dans la pièce. Il aperçut son père assis, la figure calme, et le salua quatre fois, disant :

— Votre fils indigne est resté longtemps sans vous voir ; son crime est grave.

Le Censeur, en le voyant, s'était levé et répondit sévèrement :

— Ce qui m'arrive fait partie de ce que je dois à mon pays comme fonctionnaire. Mais toi, tu interromps volontairement tes études en venant ici : pourquoi faire ?

— Un fonctionnaire songe au pays. Mais un fils, apprenant que son père a des difficultés, pourrait-il ne pas venir le voir ?

— En venant, soupira le Censeur, tu montres ta pitié filiale. Ma vie et ma mort, cependant, dépendent de la Cour. Ta venue ne sera d'aucune utilité... En faisant ma dénonciation, j'ai négligé de parfaire mon accusation... Qui aurait cru ce brigand capable de tant de ruse ? Mon affaire maintenant est claire : Si les Rann viennent soutenir leur plainte, j'obtiens l'ordre d'arrestation. Mais les plaignants ont été enlevés sans laisser de traces... Que faire ?

La brise au clair de lune

— Je connais l'endroit où les trois Rann sont enfermés, dit à voix basse le jeune homme. C'est un lieu sacré : il faut un édit pour permettre d'y pénétrer.

— Tous mes amis, répondit le vieillard en souriant tristement, ont fait des recherches vaines. Et toi, qui viens d'arriver à la capitale, tu saurais déjà tout ? Paroles présomptueuses d'une jeunesse bouillonnante !

— Dans une affaire où la vie de mon père est en jeu, comment oserais-je être présomptueux ?

Et, s'assurant qu'ils étaient seuls, il raconta sa rencontre avec Wé et sa conversation avec son vieil hôte, et montra la requête du fiancé. Le Censeur, joyeux, s'écria :

— Même si l'on ne retrouve pas les plaignants, cette requête m'absout du crime de calomnie. Il ne reste qu'à écrire un rapport.

— J'en ai déjà préparé un, dit Jade-pur. Regardez s'il n'y a rien à changer.

Le Censeur prit le document et s'écria :

— Tout est parfaitement clair. Il n'y a rien à changer.

Et scellant l'enveloppe, il appela le directeur de la prison et lui demanda de faire parvenir la requête au Trône. Le directeur, n'osant refuser, se rendit aussitôt au Bureau des Dépêches et la fit transmettre.

@



[Seconde partie du Prologue]

L'ANTRE DU TIGRE EST ÉPIÉ.
LA PERLE EST SAISIE ET RESTITUÉE.

@

Un poème dit :

Pour gouverner le siècle, il faut abaisser les orgueilleux, et mettre en premier les rites et les lois. — Mais les rites et les lois, le croirait-on, font erreur parfois. — Li Yng brisant la colonne est appelé savant. — Chang Tsienn enfonçant une porte n'est pas compté comme Sage. — L'arbre qui s'adjoint une paille doit-il être classé comme spectre ? — L'aigle qui saisit un moineau n'est-il pas très habile ? — L'on voit ainsi que pour l'Etat, il faut s'écarter de la routine, — Restreindre les changements, surveiller les relations et renouveler les pouvoirs.

Le Censeur Tié, suivant les conseils de son fils, avait donc adressé un rapport sollicitant un édit, alors qu'il était encore enfermé dans sa prison. Deux jours après, au matin, on lui communiqua un édit secret. Il l'ouvrit en silence, vit que sa demande était accordée, et qu'il était autorisé à faire lui-même les arrestations.

Le cœur empli de joie, il disposa une table avec de l'encens. Ayant remercié le Saint Edit, il le replia soigneusement afin que personne ne le vît. En lui-même, il pensait.

— Le Saint édit est accordé, mais quelle tristesse de ne pouvoir saisir moi-même les coupables !

Il discuta avec son fils, proposant de sortir de prison pour diriger lui-même les arrestations. Jade-pur répondit :

La brise au clair de lune

— Aussitôt que vous seriez délivré, la rumeur en parviendrait au prince, qui préparerait sa défense. Il vaut mieux que vous attendiez encore, pendant que j'irai moi-même forcer l'entrée du palais et délivrer les Rann. Alors, je reviendrai vous prévenir et vous apporterez en hâte le décret pour régulariser l'arrestation.

Le Censeur approuva d'un signe de tête et dit :

— Dans toute cette action, il faut prudemment rapetisser ton cœur.

— J'obéirai à vos ordres, répondit Jade-pur.

De retour dans leur *ya-menn*, il raconta tout à sa mère et lui demanda la massue de bronze, lourde de vingt livres, qu'il avait fait fondre pour s'exercer dans son adolescence. Sa mère s'inquiéta :

— Ton père, autrefois, t'avait défendu de t'en servir. Pourquoi veux-tu la prendre aujourd'hui ?

— Pour protéger ma vie quand j'entrerais au plus profond de l'autre de ce tigre.

Puis il dit en secret à une vingtaine de leurs gardes de le suivre de loin. Il revêtit enfin une cuirasse et suspendit la massue à sa ceinture. Il ressemblait à un Génie du Ciel. Mais, afin de ne pas exciter les soupçons, il se couvrit d'une robe de lettré.

Montant alors à cheval, suivi d'un serviteur, il sortit de la ville par la porte Tsi-i-roa. Lâchant les rênes, il aperçut bientôt une grande enceinte sur la gauche du chemin. Il descendit de son cheval, qu'il fit garder par Vif-argent.

La brise au clair de lune

De chaque côté du portique, il y avait une inscription. A gauche, c'était : « Entrée septentrionale du Mérite Elevé ». A droite : « Notre Majesté s'étend jusqu'au Ciel Méridional ». Le portique était fait de trois portes, au-dessus desquelles une autre tablette proclamait : « Don Impérial pour nourrir l'oisiveté ».

Les trois portes étaient soigneusement fermées. Jade-pur, regardant de près, s'assura du fait qu'elles s'ouvriraient rarement. Suivant le haut mur, il contourna l'enclos et vit une petite entrée aux deux battants peints de vermillon. Elle était fermée par un large verrou et scellée de deux grandes bandes de cuir. Il examina le tout avec soin et s'aperçut que, malgré les sceaux, les battants s'ouvraient fréquemment. A côté, sur le mur, était affichée une proclamation du prince : « Ceci est un don Impérial, territoire sacré où nul ne peut entrer, des magistrats ni du peuple. » Par une fente, il vit à l'intérieur deux maisons latérales emplies de domestiques.

Alors, il retourna vers Vif-argent et dépouilla sa robe de lettré, mettant au jour son armure. Prenant sa massue en main, il sauta sur son cheval. Puis, il dit à Vif-argent d'appeler sa troupe et de se tenir lui-même prêt à voler vers la prison du maître dès le premier signe. Galopant enfin jusqu'à l'entrée latérale, il descendit de cheval et cria :

— Un Edit Sacré m'enjoint de voir le prince. Qu'on aille au plus vite le prévenir.

Les conversations, derrière la porte, s'arrêtèrent un moment. Une voix répondit :

La brise au clair de lune

— Le Seigneur est dans son palais en ville. Il n'est pas ici.

— Mensonges ! cria Jade-pur. Les gens de son palais disent qu'il est ici. Esclaves, vous méritez la mort d'oser ainsi désobéir à l'Edit Sacré. Vous serez tous décapités !

Epouvantés, les serviteurs se regardaient : aucun ne bougea. L'autre continua :

— Si vous n'ouvrez pas au plus vite, je vous écrase tous !

Un vieux portier reprenant courage, répondit :

— Le prince n'est pas ici. Ouvrez la porte si vous l'osez. Ceci est un territoire sacré, don de l'Empereur.

— Je porte un Edit Impérial, cria furieusement Jade-pur, et je n'oserai pas entrer ?

Levant sa massue, il brisa d'un coup le lourd cadenas : les deux battants s'écartèrent en grinçant. D'un bond, il entra. Le voyant ainsi résolu et impétueux, lequel des domestiques aurait osé l'arrêter ? Ils crièrent : « Malheur » et s'enfuirent vers l'intérieur pour prévenir leur maître...

Quand le prince, dans un mouvement irréfléchi, avait enlevé la fille des Rann, il s'était dit qu'un pauvre lettré ne pouvait poursuivre bien loin sa vengeance. Mais, il s'était bientôt trouvé en face du Censeur Tié qui l'avait dénoncé. Un édit avait été rendu, le jugement décidé. Il avait alors enlevé les deux Rann. Puis voyant que le ministre des Châtiments le poursuivait mollement, il avait accusé Tié. Celui-ci ayant été emprisonné, le ravisseur s'était entièrement rassuré. Cependant, il redoutait encore que la jeune fille ne se tuât, et n'osait l'approcher. D'autre part, les parents, en dépit de tous les discours,

La brise au clair de lune

refusaient toujours leur consentement, malgré les festins et les cadeaux qu'il leur offrait.

Ce jour-là même, lassé, il avait donné l'ordre de lui amener Rann, décidé à le faire battre jusqu'à ce que l'autre cédât. Pendant qu'on dépouillait le vieillard, il lui dit :

— Tu as beau être un « talent-élégant », tu es en mon pouvoir ; et si je veux te faire mourir, tu mourras. As-tu jamais vu des poulets et des chiens obtenir justice ?

Vous pouvez m'assassiner, répondit l'autre calmement. Mais, redoutez la Raison Céleste ! Il est bien difficile de violer les lois sans que cela se sache. N'attendez pas qu'il soit trop tard pour vous repentir.

Le prince, irrité, donnait l'ordre de le frapper quand, soudain, plusieurs portiers entrèrent, courant et criant :

— Malheur, ô Seigneur ! En dehors de la porte est un jeune guerrier armé d'une massue. Il prétend avoir un Edit Impérial pour vous arrêter. Malgré nos défenses, il a brisé le verrou. Il va être ici dans un instant... Que le Seigneur se prépare.

Le prince, les entendant, demeura stupéfait, regardant, à droite et à gauche, avec l'idée de s'enfuir vers les pièces intérieures. Mais Jade-pur était déjà devant lui, saluant et disant :

— O Sage prince ! Je suis chargé d'exécuter un Edit Impérial. Pourquoi vous être opposé aux ordres sacrés en m'interdisant d'entrer ?

Le prince, ne pouvant s'échapper, s'avança et répondit :

La brise au clair de lune

— Si vous avez un Edit, pourquoi ne pas m'avoir prévenu par un messenger ? J'aurais préparé l'encens. Cette violence était inutile.

— L'Edit est secret. Rien ne doit en être connu jusqu'à l'heure choisie.



Le prince Cha-li, grand Koaé-reou

Et faisant un pas, il saisit le prince au poignet, ajoutant :

— Et cet homme à demi-nu, lié comme pour subir un châtement, puis-je demander, sage prince, ce qu'il fait dans ce palais, qui est un Don Impérial et non une résidence privée ?

La brise au clair de lune

Le prince essaya de se dégager et répondit hardiment :

— Le châtement d'un serviteur concerne-t-il la Cour ?
Parlons donc plutôt de l'Edit.

En même temps, il ordonnait à ses serviteurs de saisir Jade-pur. Rann, au pied des degrés, criait :

— Je ne suis pas son serviteur, mais le lettré Rann retenu
par violence. Secourez-moi !

Jade-pur avait déjà fait signe à Vif-argent qui le suivait et celui-ci était parti en courant pour avertir la suite et le Censeur. Les gardes étaient entrés en courant. Le jeune homme leur désigna aussitôt le prisonnier :

— La Cour a besoin de cet homme, emmenez-le.

Au lettré, il demanda :

— Puisque tu as fait une plainte, pourquoi n'es-tu pas allé
au ministère des Châtiments au lieu de te cacher ici ?

L'autre sanglota :

— Des dizaines de braves m'ont entouré comme des tigres
un agneau : ils m'ont enlevé avec ma femme et nous
retiennent ici comme au fond de la mer. Et si vous n'étiez
pas tombé du Ciel pour me sauver, je serais mort à cette
heure. Ma femme est prisonnière dans une salle intérieure,
et ma fille est enfermée en haut d'un pavillon : j'ignore si
elles sont encore vivantes.

Le prince criait :

— Qui es-tu donc pour oser pénétrer ici, la massue à la
main ? Ton crime est grave !

La brise au clair de lune

Et il essayait de se dégager, appelant ses serviteurs et disant :

— Saisissez-moi cet homme !

Ils étaient tous accourus. Mais ils avaient vu la massue brandie par Jade-pur et n'osaient avancer. Excités par les cris de leur maître, ils s'enhardirent et se lancèrent sur le jeune guerrier.



Jade-pur arrête le prince

Celui-ci, alors saisit le prince à la ceinture et le poussa contre les assaillants, s'en servant comme d'un balai. Ils furent tous renversés.

La brise au clair de lune

Le prince avait quarante ans, et les excès l'avaient fatigué : comment aurait-il supporté pareil traitement ? Sa tête tourna ; des pleurs passèrent devant ses yeux. Il cria :

— Laissez-le ! Ne l'attaquez pas !

Mais pendant ce temps, des serviteurs étaient allés, en volant, prévenir des nobles et des fonctionnaires amis du prince. Ceux-ci étaient arrivés au galop. Les premiers qui entrèrent virent Jade-pur secouer le prince comme un loup. Ils crièrent :

— Calmez votre fureur, ô vieux Né-avant-nous ! S'il y a quelque affaire, exposez-la sans brutalités, et sans toucher au corps privilégié d'un noble... Ne viendriez-vous pas assouvir quelque vengeance ?

— J'ai reçu, par édit secret, l'ordre de l'arrêter.

— Pourquoi ne pas avoir dans ce cas, donné lecture de l'édit ?

— Qu'à cela ne tienne. Faites brûler de l'encens et préparez une table selon la coutume !

Mais le prince avait repris courage en voyant ses amis :

— Seigneurs, cria-t-il, n'écoutez pas ses mensonges. Il n'est pas officier de la Cour : comment aurait-il reçu un édit ? Il fait partie de la bande de ce Rann et tente de nous tromper. Son crime est grave ne le laissez pas échapper. Avertissez le gouverneur que des brigands ont tenté de me tuer en plein jour, et que, s'il ne me secourt pas, le crime lui retombera sur les épaules.

Les nobles le crurent et dirent à Jade-pur :

La brise au clair de lune

— Vous ne nous échapperez pas... Vous feriez mieux d'implorer à genoux votre pardon afin de sauver votre existence.

Jade-pur souriait :

— Si je voulais partir, quelle difficulté y trouverais-je ? Mais ce serait trop tôt. Je ne le ferais qu'après avoir proclamé la volonté impériale, et en emmenant le coupable. Attendons la venue du gouverneur.

Peu de temps après, le gouverneur, inquiet, arriva. Les nobles se groupèrent autour de lui, lui expliquant confusément l'affaire. A ce moment, l'on annonça l'arrivée du Censeur Tié. Il entra solennellement, tenant à deux mains une enveloppe jaune. Alors s'arrêtant devant la table où brûlait l'encens, il y déposa l'édit et fit les salutations rituelles. Puis, il ouvrit l'enveloppe.

Jade-pur avait déjà traîné le prince devant la table et l'avait fait agenouiller. Le Censeur, voyant chacun attentif, s'agenouilla aussi et lut l'édit.

Quand il se releva, le gouverneur de la ville vint aussitôt le saluer. Puis Rann, avec sa femme et sa fille que l'on avait découvertes dans un pavillon reculé, vinrent remercier le Censeur. Celui-ci, devenu prudent, fit conduire tous les témoins au ministère des Châtiments.

Oser forcer l'ancre du tigre, c'est le fait d'un héros. — Découvrir habilement les traces du renard, nécessite toute une science. — Restituer la perle conquise, — mérite la gratitude de mille et un automnes.

La brise au clair de lune

Le prince, dès son arrivée à la prison, fit prévenir ses amis d'envoyer de lourds cadeaux aux juges. Le Censeur ayant remis un rapport détaillé de l'affaire, un Rescrit le rétablit aussitôt dans ses fonctions, en attendant une promotion prochaine.

Le ministère des Châtiments, en dépit des cadeaux reçus, ne put trouver de défauts dans l'accusation. Un édit approuva les peines proposées : le prince était condamné à l'internement pendant trois ans, dans son palais. Ses allocations d'une année furent données à Rann, dont l'épouse reçut une tablette honorifique. Tié fut nommé président de la Cour des Censeurs Impériaux. Le ministre des Châtiments subit une retenue de trois mois de solde.

Toute la capitale célébra l'audace de Jade-pur d'avoir osé pénétrer seul dans le palais sacré, et son intelligence pour avoir dénoué le fil de l'affaire. On le traitait d'homme extraordinaire, de héros, et l'on se bousculait pour le voir. Wé lui jura une reconnaissance profonde.

Cependant, le Censeur était inquiet :

— Le bonheur et le malheur se suivent de près. Hier, en prison. Aujourd'hui, récompensé... Mais le prince n'oubliera pas que tu l'as humilié. Mieux vaut te faire oublier. Ne reste donc pas ici : voyage, instruis-toi et sois comme le dragon dont on ne voit pas le corps.

Et quelques jours plus tard, le jeune homme saluait ses parents et, suivi de Vif-argent, se mettait en chemin pour retourner dans les propriétés familiales.

La brise au clair de lune

Il était venu, comme appelé en pensée par ses parents. — Il partait, dans la crainte de provoquer le malheur. — Si l'on demande la cause de tant de voyages, — le Ciel antique ne nous l'a pas dévoilée. —

Mais quand Jade-pur se retrouva dans la ville de Ta-ming, chacun connaissait son aventure, et le gouverneur lui-même le traitait avec respect. Alors il songea :

— Dans ces conditions, mieux valait rester à la capitale, sur les genoux de mes parents. Il me faut partir encore.

Et il se mit de nouveau en route. Etant donné sa grâce et sa passion de justice, pouvait-il, en partant, se faire oublier du prince meurtrier ? Ceux qui ne savent ce qui en est, qu'ils écoutent les prochains chapitres.

@



LA PETITE SŒUR AINÉE CHE, DANS SON
AUDACE ET SA BEAUTÉ, ÉCHANGE DES FLEURS.

@

Un poème dit :

Faibles et sans savoir, telles sont les femmes. — Mais quand une femme a sagesse et talent, que ne sait-elle ? — A l'aide de quelques mots, elle dissipe peu à peu les chagrins cachés. — Et quand les malheurs sont envolés, elle redonne le calme. — Ses solutions admirables ne nécessitent ni bruit ni couleur. — Aux temps heureux, elle dirige en secret les ressorts de la concorde. — Mais si on lui oppose ruse et tromperie, confiant en sa générosité passée, — le moment arrive où l'on s'en repent, trop tard.

Des paroles ont dit comment Jade-pur, obéissant aux ordres paternels et fuyant les difficultés, était parti en voyage pour s'instruire. Sachant qu'au Chann-tong, choses et gens étaient empreints de droiture et de politesse, il décida d'y aller. Il ordonna à Vif-argent de louer une vieille mule, et tous deux se dirigèrent vers le Chann-tong. En vérité :

Le lettré doit fermer sa porte. — Pour étudier la voie, il n'est besoin d'aller au loin. — Mais à regarder les vastes vallées et les hautes montagnes. — L'on ouvre tout grands les yeux de l'esprit.

Mais nous cesserons de parler des voyages de Jade-pur et nous dirons que, dans le *Siènn* de Li-tchreng (faisant partie du *fou* de Tsi-i-nann, au Chann-tong), il y avait un fonctionnaire né dans le pays. Il se nommait *Choé* « Eau », du prénom de *Tsiu-y*

La brise au clair de lune

« vivant le premier » ; et du prénom honorifique de *Tiènn-cheng* « Né-du-Ciel ». Il s'était élevé au grade de vice-président du ministère de la Guerre. C'était un homme animé de justice ; sa renommée était éclatante. Hélas, quand il approchait de la soixantaine, son épouse était morte, ne lui laissant qu'une fille, nommée *Ping-sinn* « Cœur-de-glace ».

Elle était grande et ses deux sourcils ressemblaient aux feuilles des saules printaniers ; son visage, aux fleurs d'automne. D'une plénitude tendre et légère, son visage était comparable à la soie la plus délicate. Sans force, elle pouvait vaincre et agir au moment venu. Elle avait talent et audace plus que tout homme barbu et sourcilleux. Son père l'aimait comme un trésor, et l'avait toujours gardée auprès de lui, la traitant comme un fils, et lui laissant diriger toutes les affaires de la famille. Elle avait dix-sept ans et n'était pas encore mariée.

Or, Choé Tsiu-y avait un frère aîné nommé *Choé Yunn* « Transporteur » et surnommé *Tsi-inn-tche* « Envahisseur ». Bien qu'il mît sur sa tête la qualité de lettré, il ne connaissait même pas un caractère. Se reposant sur ses ancêtres, tous fonctionnaires, et sur la réputation de son jeune frère, il passait ses journées en des lieux peu respectables ou illicites, ne faisant que boire et manger. Et tous les biens qu'il pouvait acquérir ou s'approprier, il les faisait fondre jusqu'à les anéantir. Il se réjouissait d'avoir trois fils qui suivaient tous la voie de leur père, et ne connaissaient pas un caractère. Il avait aussi une fille qui était, pour dix dixièmes, grossière et vulgaire et qui s'appelait *Siang-kou* « Parfumée ». Elle était née la même année que Cœur-de-glace, ayant cependant deux mois de plus.

La brise au clair de lune

Envahisseur, voyant que son frère n'avait pas de fils, mais qu'il avait des biens abondants, sentait la salive couler de sa bouche, à la pensée de s'emparer de telles richesses. Mais Cœur-de-glace n'étant pas mariée et surveillant toutes choses, il ne pouvait mettre la main sur quoi que ce fût. Aussi, chaque jour, poussait-il Intermédiaires et parents à trouver le moyen de marier sa nièce. Il répétait sans cesse que les Tchang avaient de la fortune, que les Li étaient de hauts fonctionnaires, ou que les Wang avaient un fils élégant, beau et de talent élevé. Mais, qui l'aurait pensé ? Aucune de ces paroles ne surnageait dans la poitrine de Cœur-de-glace. Envahisseur ne savait que faire.

*

Soudain l'oncle apprit qu'un lettré du même pays, l'académicien Kouo, avait un fils et voulait le marier. Il résolut aussitôt de se débarrasser ainsi de sa nièce.

Ce jeune Kouo était un diable affamé de débauche. Aussi, quand Envahisseur lui vanta la grâce et la beauté de Cœur-de-glace, son talent et ses dons, le méchant conserva-t-il des doutes et refusa-t-il de s'engager. L'autre le pressa, et finit par promettre de lui faire voir la personne.

Naturellement, bien que les deux frères Choé eussent depuis longtemps séparé leurs biens et leurs habitations, ils vivaient cependant dans le palais ancestral qu'ils avaient divisé en deux parties. Une porte les reliait, par où l'on pouvait épier. Le jeune Kouo, regardant en secret, vit passer Cœur-de-glace dont la beauté extraordinaire le fit rêver tout éveillé. Il voulut aussitôt l'avoir pour Première Epouse. Mais les Intermédiaires qu'il envoya ne furent jamais reçues par Cœur-de-glace.

La brise au clair de lune

Le jeune Kouo, pressé par ses sentiments, s'aïda de lourds cadeaux pour demander au gouverneur du *fou* d'agir en son nom.



Le jeune Kouo

Le gouverneur savait que Cœur-de-glace était fille d'un vice-président de ministère : comment aurait-il osé se conduire sans délicatesse ? Mais, ne pouvant se débarrasser de Kouo, il fit deux démarches, et s'en tint là, quand il s'aperçut que la jeune fille refusait réellement.

Quelque temps après, l'on apprit que le ministre Choé, ayant employé par erreur un général nommé Reou Siao, l'armée avait subi plusieurs défaites. La Cour, mécontente, avait destitué Choé et l'avait envoyé aussitôt dans un poste des frontières. L'on

La brise au clair de lune

apprit aussi que l'académicien Kouo était entré dans le Conseil. Aussi le gouverneur, dérangé encore une fois par le jeune Kouo, pria-t-il Envahisseur de venir le voir et lui dit-il :

— Homme et femme doivent se marier quand le temps en est venu. Les filles doivent obéir à leur père, quand il est là. Mais, en son absence, les gouverneurs ont pouvoirs de pères. Votre respectable nièce a déjà l'âge des grandes épingles de tête. Puisqu'elle a perdu sa mère, ce palais des lys, et qu'elle n'a personne sur qui s'appuyer, elle ne peut vivre plus longtemps seule dans le gynécée. Si son père était là, il lui choisirait sans doute une union... Vous êtes son oncle : comment ne la considérez-vous pas comme votre chair et vos os ? Or, l'académicien Kouo est entré au Conseil. Son fils a le talent nécessaire pour les examens et sera constamment aidé. Ne serait-ce pas une belle union ? Je vous prie de parler avec insistance. Si vous ne réussissiez pas, non seulement votre famille perdrait une union favorable, mais encore ce refus ne tournerait pas à votre avantage.

Ces paroles s'enfoncèrent dans la poitrine d'Envahisseur. La bouche emplie de promesses, il protesta de son désir de satisfaire le gouverneur. De retour dans sa demeure, il alla voir Cœur-de-glace, et l'épouvantant de grandes paroles, il dit :

— Quand le gouverneur est venu ces temps-ci parler de ton union avec Kouo, je me suis donné grand mal à te persuader. Et cependant, ton père était encore en faveur et le Respectable du *fou* avait été poli. Mais aujourd'hui, le magistrat change de visage. Si nous ne lui obéissons pas,

La brise au clair de lune

il causera notre malheur. Or, tu es seule et je n'ai pas d'appui : comment lui résister ? Cependant, le jeune Kouo a du talent et son père est dans le Conseil ; quelle union plus belle désires-tu donc ? D'ailleurs, en l'absence de ton père, les ordres du gouverneur et les miens valent ceux d'un père.

Cœur-de-glace baissa la tête et répondit :

— J'avais toujours considéré les ordres d'un père comme les plus importants. Mais si mon oncle me tient lieu de père, il n'a pas besoin de mon assentiment.

Envahisseur l'entendit et son cœur s'emplit de joie :

— Si je ne remplaçais pas ton père, pourquoi viendrais-je m'occuper de toi ? Crois-moi, mon enfant, ce mariage est une excellente chose : tu le reconnaîtras quand il sera fait. Si vous vous entendez, ton beau-père obtiendra facilement la délivrance de ton père.

Cœur-de-glace l'interrompit :

— S'il en est ainsi, c'est bien.

— Puisque tu es d'accord, dit Envahisseur, j'irai prévenir le « respectable du *fou* » de ton obéissance. Ecris donc toi-même le *keng-tié de billet d'âge de la fiancée*). Je le lui remettrai moi-même pour le tranquilliser. Tu n'as qu'à écrire les huit idéogrammes (*deux pour le cycle ; deux pour l'année; deux pour le jour; deux pour l'heure*).

Cœur-de-glace, alors, devant lui, prit une feuille de papier rouge et dessina quatre groupes de deux idéogrammes. Elle

La brise au clair de lune

tendit le billet à son oncle qui le prit, tout joyeux. Il retourna chez lui disant à ses trois fils :

— Ce mariage avec les Kouo est arrangé.

— Notre cousine, fit l'aîné, disait hier encore qu'elle ne céderait jamais. Comment est-elle souple à ce point aujourd'hui ?

— Je n'ai eu qu'à lui faire comprendre que j'étais comme son père... Et je ne crains pas de nouveau refus : je lui ai fait écrire elle-même son billet d'âge. Mais il y a cependant une chose : les présents qui doivent accompagner ce billet, c'est moi qui devrai les donner puisque je me prétends son père. C'est coûteux.

— Si l'on ne fait jamais sortir d'argent, il ne peut guère en rentrer, répondit le fils. Si nous ne faisons pas cette dépense, nous ne pourrons pas nous emparer des lourds cadeaux qui seront envoyés en échange...

L'oncle fit donc acheter deux pieds de satin cramoisi avec les huit idéogrammes en étoffe d'or et remit le tout au gouverneur du *fou*. Celui-ci le transmit au gouverneur du *Siènn* qui servit d'intermédiaire et qui, choisissant un jour heureux, l'envoya, avec tambours et musique, à la famille Kouo. Le jeune Kouo le reçut comme un trésor et prépara aussitôt un grand festin en l'honneur du Respectable du Siènn.

Quelques jours après, le jeune débauché prépara des cadeaux de fiançailles valant plus de mille onces. Choisisant un jour heureux et se vantant de l'intermédiaire du gouverneur, il

La brise au clair de lune

envoya le tout, à grands coups de tambour et à grand soufflement de flûtes, jusque chez les Choé.

La veille, Envahisseur avait averti sa nièce, lui disant qu'il lui faudrait vérifier les présents. Elle répondit :

— En l'absence du maître, ma maison est triste. Et puisque vous me servez de père et que vous avez remis mon billet d'âge, il vaut mieux que les présents restent chez vous. Ne vous faudra-t-il pas encore agir comme mon père pour tout ce qui suivra ?

Envahisseur, convaincu, avait alors acheté des feuilles de papier orné d'or et prié sa nièce de préparer les reçus rituels. Elle le fit, ajoutant :

— Ne manquez pas de dire que mes cousins ont écrit ces reçus. On rirait de nous si on les savait dus à mon pinceau.

Et elle écrivit, sous le nom de son oncle, les mots « reçu les présents de fiançailles pour sa fille ». Elle lut à haute voix la mention. Envahisseur approuva. De retour chez lui, il redit le fait à ses fils. Ceux-ci, joyeux, s'écrièrent que les cadeaux leur appartenaient puisque les reçus étaient au nom de leur père.

Cependant, quand le cortège des cadeaux arriva dans un violent tapage, Envahisseur invita sa nièce à venir voir les bijoux et les soieries, lui demandant ce qu'il fallait en faire.

— Puisque vous me servez de père, dit-elle, et que vous faites tant de dépenses et prenez tant de peine pour moi, il faut naturellement que vous gardiez le tout...

— Tu es aussi sage que généreuse, répondit-il très content.

La brise au clair de lune

Et il dit à ses trois fils et à sa fille de se partager les cadeaux.
En vérité :

Si tout est inférieur, c'est à cause de l'intérêt. — Les hommes en sont aveuglés et se ruinent. — Les paroles diffuses sont un appât merveilleusement savoureux. — Et tout cela vient d'une gourmandise aveugle de poisson.

*

Un mois plus tard, au jour choisi, le jeune Kouo s'attifait soigneusement et partait, précédé par un cortège de cent flûtes et tambours.

Envahisseur, averti, courut chez sa nièce et lui dit de se préparer sans retard. Cœur-de-glace répondit paisiblement :

— Me préparer ? Pourquoi donc ?

— Ce que tu dis est absurde, le palanquin du bonheur et la musique seront bientôt devant la porte, et tu me demandes pourquoi te préparer ?

— Si l'on vient, répondit Cœur-de-glace paisible, c'est pour emporter ma cousine. En quoi cela me concerne-t-il ?

— Ta cousine ? répéta Envahisseur stupéfait et furieux. Que veux-tu dire ? C'est toi qui as tout arrangé. Te serais-tu trompée ?

— Puisque je n'ai jamais voulu me marier, il n'y a pas d'erreur.

— Et ton billet d'âge que tu as écrit toi-même ? Voulait-il dire que tu refusais de te marier ?

La brise au clair de lune

— Mon oncle, ne feignez pas de ne pouvoir vous éveiller d'un songe. Puisque je ne voulais pas me marier, comment aurais-je rédigé mon propre billet d'âge ? Vous pouvez montrer à chacun ce que j'ai écrit...



Cœur-de-glace est grondée par son oncle et ses cousins

Envahisseur, furieux, courut chez lui. Il appela ses trois fils et, prenant la feuille rouge avec l'écriture de la jeune fille, il revint, criant :

- N'est-ce pas ta propre écriture ? Que peux-tu dire ?
- Mon oncle, vous savez le mois où je suis née.

La brise au clair de lune

— Bien sûr. Tu es née à la huitième lune, le quinzième jour, à l'heure *Raé*. Je me rappelle bien le festin que nous a offert ton père.

— Et quelle est la date de naissance de Parfumée ?

— Le sixième jour de la sixième lune, à l'heure *wou*.

— Eh bien, que mon oncle regarde la date portée sur le billet.

— Il n'y a que des caractères cycliques ; comment veux-tu que je les comprenne ? Je me rappelle seulement le prix que l'on m'a fait payer pour leur poids en tissu d'or.

— Eh bien, ces caractères donnent l'âge de ma cousine et ne me regardent en rien. Vous n'avez qu'à demander à tout le monde.

Envahisseur, stupéfié, se tut un moment. Il dit enfin :

— Que ce soit vrai ou faux, le gouverneur du *fou* et celui du *siènn* savent qu'il s'agit de ton mariage; tout le monde t'attend. Même si tu as mal rédigé le billet, tu ne peux te retirer ainsi.

— Il ne s'agit pas seulement du billet, mais encore des cadeaux. Pourquoi les Kouo les ont-ils envoyés chez vous ? Pourquoi les avez-vous gardés ? Pourquoi vos reçus portent-ils les mots « ma fille » et non « ma nièce » ?

— Tu sais bien que c'est toi qui as voulu être appelée ma fille.

La brise au clair de lune

— Si vous n'aviez pas de fille, l'erreur ne serait pas possible. Mais vous avez Parfumée, la seule qui soit votre vraie fille.

Envahisseur, ne sachant que dire, se frappait la poitrine, tapait du pied et sanglotait, criant :

— Assez, assez ! Tu m'as causé un tort terrible. Ce jeune Kouo est extraordinairement rancunier. Il a fait de grosses dépenses pour toi. Il a invité aujourd'hui tous ses nobles parents et disposé un festin pour l'arrivée du palanquin de joie. Il ne peut pas attendre indéfiniment à cheval. Si personne ne vient, comment ne cherchera-t-il pas à prendre ma vie ? La responsabilité est lourde sur tes mains. Il vaudrait mieux pour moi porter plainte contre toi devant le gouverneur du *siènn*, afin que l'on voie clairement les choses. C'est toi qui m'as trompé ; et non moi qui ai trompé la famille Kouo. A ce moment, sauras-tu parler et montrer toute la hideur de tes actes ?

— Si vous m'accusez, répondit Cœur-de-glace, ne dira-t-on pas que vous avez voulu vous débarrasser de moi pour vous emparer de nos biens ? Votre réputation serait ruinée.

— Ce n'est pas que je désire te nuire, se hâta d'interrompre l'autre. Mais comment m'en tirer sans t'accuser ?

— Mais, mon oncle, si vous ne voulez pas me lier, si vous désirez simplement vous tirer d'affaire, la chose est bien facile.

Envahisseur, au mot « facile », arrêta ses lamentations :

La brise au clair de lune

— Cette complication est terrible. Des Fées et des Immortelles ne pourraient la régler ; et tu parles de le faire facilement !

— Écoutez-moi, mon oncle ; et votre crainte se changera en joie... Parfumée, elle aussi, a dix-sept ans : elle devrait aussi se marier. Pourquoi ne pas la mettre dans le palanquin ? Non seulement l'affaire serait réglée, mais encore votre fille serait bien mariée.

L'autre, réfléchit, puis soupira longuement :

— C'est un stratagème, mais ta cousine ne te ressemble pas. Les Kouo ne vont-ils pas protester ?

— Mais le billet d'âge envoyé est nettement celui de Parfumée. Les cadeaux ont été chez vous. L'on vient chez vous chercher l'épouse. Que pourra-t-on dire ?

Il commença de sourire :

— Tu es vraiment admirable. Tu trompes à mort ton oncle et tu lui sauves la vie.

— Je ne vous ai pas trompé. Je me suis simplement défendue contre vous.

— Ta cousine cependant, interrompit l'autre, a de grandes mains et de larges pieds. Elle n'est pas préparée. Il faut que tu viennes l'habiller et l'orner.

Alors Cœur-de-glace, ayant appelé deux suivantes, se hâta. Elles peignèrent la mariée, rasant son visage, grattant ses dents, rectifiant ses sourcils. Quand elle fut prête, on la couvrit d'une étoffe brodée de perles et de plumes de martins-pêcheurs. Puis

La brise au clair de lune

on lui recommanda, quand elle serait arrivée, de feindre la honte et la timidité, de faire éteindre les lumières. Les suivantes reçurent l'ordre de s'arranger pour griser le fiancé.

— Et s'il te cherche querelle quand il t'aura vue, ajouta Cœur-de-glace, feins de vouloir te tuer afin de l'épouvanter.



Cœur-de-glace parant Parfumée

*

Au soir tombant, le jeune Kouo, à cheval, entouré de toute sa famille, arriva lui-même au-devant du palanquin. Envahisseur y avait déjà poussé sa fille. L'on entendit les coups de tambour et les flûtes. Le cortège s'éloigna. En vérité :

La brise au clair de lune

Les ruses des méchants sont habiles. — Mais elles ne valent pas la sagesse des âmes élevées. — Par mille paroles, on pense avoir saisi la colombe. — Mais elle a déjà changé de nid avec la pie.

Le jeune Kouo était persuadé que Cœur-de-glace était entre ses mains : il était rempli de joie. Devant sa grande porte, on arrêta le palanquin. D'innombrables Intermédiaires et suivantes se pressèrent autour de l'épousée. Celle-ci, toute enveloppée dans ses voiles rouges et sa robe verte, semblait une Fée. On se bouscula pendant qu'elle franchissait le seuil, et tout le monde entra dans la salle où l'on avait disposé le vin que les époux doivent boire ensemble.

Mais Parfumée, suivant les conseils de sa cousine, au lieu de se dévoiler, courut dans la salle intérieure, se cacha derrière les rideaux de l'alcôve et refusa jusqu'à la mort d'en sortir. Le jeune Kouo, croyant à de la timidité, ne la pressa pas et sortit dans la salle extérieure pour tenir compagnie à ses hôtes. De coupe en coupe, la joie et les félicitations aidant, il fut bientôt complètement ivre. Alors il courut vers la chambre nuptiale.

Les lumières étaient déjà presque toutes éteintes. La mariée attendait dans l'alcôve. Le jeune Kouo, dans l'enthousiasme du vin, pénétra derrière les rideaux et dit à voix basse :

— La nuit est avancée. Pourquoi ne dormirions-nous pas ?

Parfumée se hâta de détourner le visage, ordonnant aux suivantes d'éteindre les derniers flambeaux. Comme elles n'osaient obéir, il se tourna vers elles :

— Quand la nouvelle mariée vous ordonne d'éteindre les flambeaux, ne pouvez-vous le faire ?

La brise au clair de lune

Elles se hâtèrent donc de laisser tomber l'obscurité ; puis se retirèrent. Quant au jeune Kouo, tâtant avec ses mains, il constata que son épouse avait enlevé ses vêtements. Il enleva les siens et se glissa sous les couvertures en murmurant :

— Cœur-de-glace, ô Petite Sœur aînée ! Mon bonheur est sans limites !

Parfumée ne le détrompait pas... En vérité :

Sous les nuages des rideaux, c'était une jeune fille. — Comment pouvait-il reconnaître l'une de l'autre ? — Comment savoir sans avoir aperçu le visage ? — L'union pouvait-elle ne pas s'accomplir ?

Le jeune Kouo, grisé de vin et de bonheur, dormit, le lendemain, jusqu'au moment où le soleil écarlate fut à la hauteur de trois perches.

Alors il s'éveilla, ouvrit les yeux, et se hâta de regarder sa nouvelle épouse. Il vit un large front, un visage carré et pâteux. Où était donc la beauté au visage ravissant ? Il sauta hors de son lit et se vêtit en hâte, demandant avec agitation :

— Vous n'êtes pas Cœur-de-glace... Comment avez-vous remplacé la petite sœur Choé ?

— Qui a dit que je n'étais pas la petite sœur Choé ?
répondit Parfumée. Vous n'avez qu'à me faire reconnaître.

Mais le jeune Kouo, l'ayant encore regardée d'un œil épouvanté, secoua la tête :

— Non, non ! Je connais la grâce de Cœur-de-glace, ses dons mystérieux, son charme de jasmin sortant de l'eau,

La brise au clair de lune

de saule enveloppé de brume. Où est cette séduction ? J'ai été trompé par ce vieux chien d'Envahisseur !

Parfumée, à ces mots, sentit la colère l'inonder :

— Tu m'as épousée. Je suis ton épouse attachée à ton corps. Comment oses-tu, avec un tel oubli des rites, insulter mon père devant moi ?

Mais le jeune Kouo, l'entendant, fut encore plus excité :

— Assez ! Il m'avait montré d'abord sa nièce Cœur-de-glace. Tu l'appelles père : tu es donc sa vraie fille ?

Parfumée, se redressant, commença de passer ses robes :

— Comment peux-tu être stupide à ce point ? Si tu voulais l'épouser, il fallait aller chez elle la demander. Pourquoi es-tu venu chez mon père ? D'ailleurs, le billet d'âge donné par mon père était le mien. Les reçus portaient clairement qu'il s'agissait de sa fille. Tes cadeaux ont été reçus chez moi. Comment oses-tu dire qu'il ne s'agissait pas de moi ? Enfin, le mariage est accompli. Que viens-tu parler de visage ravissant et d'autres expressions contraires aux relations humaines ? Comment pourrais-je paraître aujourd'hui devant nos familles ? Mieux vaut mourir sur-le-champ.

Et, sanglotant vers le Ciel et la Terre, elle prit une ceinture de soie et tenta de s'étrangler. Le jeune Kouo, en s'apercevant que son épouse n'était pas Cœur-de-glace, avait été aveuglé de colère. La terreur le prit à la pensée que Parfumée allait se

La brise au clair de lune

suicider... Ceux qui ne savent pas comment cela va se dénouer n'ont qu'à écouter le prochain chapitre.

@

IV

LE JEUNE KOUO, L'ESPRIT ASOTTI,
SAISIT LA LUNE.

@

Un poème dit :

Les hommes amoureux sont risiblement stupides. — L'œil raide et le sourcil transversal, ils ne connaissent rien. — Et quand leurs rêves printaniers sont finis, ils croient pouvoir les poursuivre encore. — Quand les nuages de l'automne sont dispersés, ils pensent encore à leur passage. — Mais les ressorts célestes ont des limites; la lumière même est parfois moins aiguë. — Le cheval sauvage est sans mors dans sa vitesse ou sa lenteur. — Aussi, l'entreprise d'escalader le Ciel peut s'appeler grandement audacieuse. — Et la lutte avec le gynécée nécessite la prudence la plus extrême.

Des paroles ont raconté comment le jeune Kouo avait accompli son union avec Parfumée ; ses dix dixièmes d'amertume et de colère en constatant qu'il n'avait pas épousé Cœur-de-glace ; son effroi devant la tentative de suicide de Parfumée.

Il avait alors appelé toutes les suivantes et leur avait ordonné de garder et d'exhorter la jeune femme. Lui-même, ayant terminé sa toilette, se déroba aux félicitations de sa famille et de ses amis et courut en secret faire visite au « Respectable du *fou* ». Il raconta en se lamentant qu'il avait été trompé par Envahisseur, disant :

— Il a fait passer devant mes yeux un visage ravissant, celui de Cœur-de-glace. Et celle pour laquelle il envoyait le

La brise au clair de lune

billet d'âge, recevait les cadeaux, et qu'il m'imposait en mariage, c'était sa propre fille Parfumée. Que mon or et mon argent aient été gaspillés, c'est une petite affaire. Mais il m'a trompé comme si j'étais stupide. Mes sentiments ne sont pas sucrés. Je vous supplie, ô notre Juste Ancêtre, ô grand homme, d'écarter cet outrage de la face de mon père : car il la supporterait difficilement, et sa colère pourrait déborder.

Le Respectable du *fou* l'ayant entendu, resta songeur :

— En cette occurrence, dit-il enfin, Envahisseur a peut-être essayé de vous tromper. Mais les documents ne sont pas anciens. Il n'y a qu'à examiner l'âge porté sur le billet. M'aurait-il dupé, moi aussi ? D'ailleurs, comment actes et cadeaux n'ont-ils pas été reçus dans la maison du ministre Choé et sont-ils allés chez Envahisseur ? Comment les soupçons n'ont-ils pas été éveillés par les reçus portant les mots « ma fille » au lieu de « ma nièce » ? Pourquoi enfin, est-on allé au-devant de l'épouse chez Envahisseur ? N'était-il pas clair qu'il s'agissait de sa fille ? Si vous faites un procès, qui vous croira ? Quant au « visage ravissant », c'est là une affaire de rideau que l'on ne pourrait mentionner devant un tribunal. Il vaut mieux arranger cela paisiblement sans faire de scandale. Attendez que je convoque secrètement Envahisseur. Je l'interrogerai avec soin et nous trouverons un terrain d'action.

Le jeune Kouo ne put que le remercier et retourner chez lui. Là, par de belles paroles, il calma Parfumée.

*

La brise au clair de lune

Inutile de dire qu'Envahisseur, après le mariage, avait passé une nuit de transpiration froide, sans pouvoir dormir. Le jour à peine clair, il dépêcha secrètement un serviteur pour écouter ce que l'on disait au palais des Kouo. Et comme on ne lui avait signalé aucune agitation, il avait pensé :

— Après tout, ce Kouo n'est pas, lui non plus, un très honnête homme. Une erreur est une erreur, voilà tout.

Mais, dans la peau de son abdomen, il avait un démon.

Au milieu du jour, deux licteurs du gouverneur vinrent le prier de passer au palais. Son cœur battit comme une alouette. Il n'osa pas résister. Et, agrandissant son fiel, il se présenta devant le Respectable du *fou*.

Le magistrat le mena dans une salle écartée, renvoya ses gardes et lui dit à voix basse :

— Quand il a été question de mariage avec la maison Kouo, il s'agissait de votre respectable nièce. Comment, par ruse, avez-vous envoyé votre fille, vous moquant ainsi à la fois des Kouo et de moi-même ? Aujourd'hui, le jeune Kouo est venu vous accuser de supercherie. Il voulait que je vous poursuive. Mais vous êtes de famille officielle et pouvez avoir des sentiments secrets. Dites-moi donc toute la vérité afin que les fautes soient clairement fixées.

Envahisseur, à ces mots, se jeta à genoux :

— Le coupable est entre vos mains. Sa vie et sa mort dépendent de vous. Comment oserais-je vous tromper ? L'affaire a des myriades de détours. Je vous prie de m'accorder votre indulgence.

La brise au clair de lune

— Si elle a des détours, asseyez-vous, et m'expliquez tout en détail.

Envahisseur redit alors point par point ce qui s'était passé. Le Respectable du *fou*, surpris et riant, s'écria :

— Comment votre vénérable nièce, d'âge encore si tendre, peut-elle être à tel point sage et intelligente ? Elle est à la fois surprenante et adorable ! Mais si je comprends ses sentiments, il n'en reste pas moins que le jeune Kouo a reçu une bousculade. Comment pourrions-nous adoucir son cœur ?

— Il n'aura le cœur adouci qu'en épousant la nièce de ma maison. Or, le voilà marié. Que faire ?

— Si votre vénérable nièce pouvait être emportée par Kouo, il n'y aurait rien à dire. Mais elle a une intelligence qui ne permettra pas de l'enlever par ruse.

— Quand ma fille n'était pas encore mariée, ma nièce appliquait son esprit à se défendre. Mais son esprit maintenant doit être apaisé. Elle se gardera moins. Nous n'avons qu'à trouver un stratagème admirable, Kouo et moi, pour mener nos projets à perfection.

— S'il en est ainsi, je suspends mon enquête. Mais des paroles mensongères ne seraient pas aisément pardonnées.

Il fit appeler aussitôt le jeune Kouo et lui redit ce qui avait été décidé. L'autre, tout joyeux, dit à Choé Envahisseur :

— Si, par un stratagème, je puis épouser votre vénérable nièce, je ne traiterai pas à la légère la respectable aimée,

La brise au clair de lune

votre fille ; elle sera ma Seconde Epouse. Mais quel est votre plan ?

— Il faut que mon sage gendre retourne auprès de ma fille et feigne d'être heureux. Que, selon la coutume, au troisième, au sixième et au neuvième jour, il prépare un grand festin, invitant largement famille et amis ; en dehors, les hommes ; à l'intérieur, les femmes-joyaux. Il conviendrait que Notre juste Ancêtre et le Respectable du *sienn* fussent présents. Il faudra bien que la nièce de ma maison visite sa cousine et assiste à la fête. Nous pourrions faire changer le billet d'âge. Nous tous étant là, elle ne saurait s'envoler au ciel. Cela pourrait-il ne pas se parfaire ?

Le jeune Kouo sentit son cœur empli de joie. Il s'écria :

— Ce plan est grandiose et admirable !

— Bien que ce plan soit admirable, objecta le Respectable, je crains que votre nièce, avec son habileté, ne refuse de venir.

— Quand elle verra, dit Envahisseur, qu'au troisième et au sixième jour, il n'a pas été dit un mot, elle n'aura plus de soupçons et nous pourrons tout arranger.

Le beau-père et le gendre quittèrent alors le Respectable du *fou* en le remerciant. Ils causèrent longtemps de leur projet. En vérité :

Les grandes voies sont là, bien claires. — Mais les méchants ont des chemins détournés. — S'il n'y avait pas de fille vertueuse, — Comment les enseignements célèbres pourraient-ils se parfaire ?

La brise au clair de lune

*

Pendant que Kouo, chez lui, s'efforçait de montrer un visage souriant, Envahisseur se rendait auprès de sa nièce, et lui disait :

— Grâce à toi, mon enfant, l'affaire s'est très bien arrangée. Sans ta ruse, le ciel même aurait été troublé.

— La raison voulait que nous agissions ainsi. Il n'y a pas eu de ruse employée.

— J'étais inquiet toute la matinée. Mais l'après-midi se passe et rien ne bouge. Évidemment, tout le monde est en paix.

— Cela n'est pas certain. Mais à quoi bon en parler ? Supportons avec patience et en silence les conséquences de nos actes et nous ferons des plans pour ce qui viendra.

Il s'en alla en répétant :

— Il n'y aura rien plus tard...

Mais, à l'intérieur, il pensait :

— Cette esclave ! Comment comprend-elle si bien les choses ? J'ai bien peur qu'elle ne refuse d'aller là-bas si les Kouo l'invitent.

Cependant, trois jours avant le jour de la fête, l'on envoya cinq cartes d'invitation, une pour chaque personne de la famille. L'invitation destinée à Cœur-de-glace était au nom de Parfumée. Les autres étaient au nom de Kouo. Envahisseur alla les montrer à sa nièce, disant en souriant :

La brise au clair de lune

— Cette affaire, selon tes paroles, a transformé un chagrin en joie. Les voilà qui invitent toute la famille pour la fête du Neuvième jour. Il faut que nous y allions tous voir notre parente.

— Naturellement, répondit-elle. Il faut que nous y allions tous.

— Nous ne pouvons arriver les mains vides. Il convient de préparer des présents et de les envoyer la veille afin que l'on sache notre venue et que l'on prépare le festin.

— Il faut évidemment envoyer des présents, dit-elle encore.

Envahisseur lui apporta donc de grandes cartes rouges, voulant qu'elle les écrivît à l'avance. Elle ne refusa pas. Levant son pinceau, elle décida les objets à donner. L'oncle prit la liste, se réjouissant intérieurement de la voir tomber dans le piège.

Il prévint en secret Kouo; fit préparer, par un devin, le billet des huit idéogrammes de Cœur-de-glace, et le fit porter chez les Kouo, lui disant de faire changer les idéogrammes d'or de la première tablette. En secret, il épiait les actes et paroles de sa nièce, craignant qu'au dernier moment, elle ne changeât d'idée. Mais sa physionomie ne laissait rien paraître ; elle ne disait rien sur ses intentions.

Dans son inquiétude, il fit dire, discrètement, à sa fille d'insister encore auprès de Cœur-de-glace. La veille de la fête, deux suivantes vinrent en effet, disant :

— Notre maîtresse salue beaucoup la Sœur Aînée qui a prit tant de peine pour elle, et compte sur la Petite Sœur Aînée

La brise au clair de lune

demain. Elle la supplie des milliers et des myriades de fois de venir un peu plus tôt pour qu'elle la remercie.

— Demain, répondit la jeune fille, est une grande fête pour votre maîtresse : j'irai sûrement la féliciter.

Et elle leur fit servir du thé. En versant la liqueur, elle demanda :

— Que fait votre maîtresse dans sa maison ?

— Pas grand'chose, répliqua l'une.

— Ce matin, ajouta l'autre, elle cousait des caractères d'or sur du satin cramoisi, je ne sais pourquoi.

Cœur-de-glace changea ses paroles aussitôt, et les reconduisit, les assurant qu'elle irait le lendemain. Envahisseur l'entendit et son cœur fut empli de joie.

Le lendemain, dès le matin, deux suivantes des Kouo vinrent encore. Elles portaient une petite boîte d'or qu'elles ouvrirent devant Cœur-de-glace, révélant dix perles parfaitement rondes et grosses comme des pois chiches :

— Ces dix perles, notre maîtresse nous a dit de vous les offrir. Nous voudrions bien une réponse.

— Ces perles sont un lourd trésor. Si elle veut me les vendre, je ne puis les acheter. S'il s'agit d'un cadeau, je ne puis l'accepter. Rempportez-les. Je parlerai à ma cousine quand je la verrai.

Les suivantes, ne sachant que faire, remportèrent donc le présent. Envahisseur vint alors demander quel palanquin et quelle suite sa nièce commanderait.

La brise au clair de lune

— Il ne serait pas convenable, répondit-elle, de prendre le grand palanquin et le parasol jaune. Je prendrai le petit avec deux hommes. Hier je m'en suis occupée déjà.

— Mais le portique sera plein des nobles parents de Kouo. Nous sommes nouvellement alliés. Il nous faut songer aux apparences. L'on nous dédaignera si tu viens avec deux hommes et sans parasol.

— Laissez-les rire : nous sommes corrects.

Envahisseur, l'ayant pressée en vain, décida enfin de partir avec ses trois fils, puisque les hommes doivent entrer les premiers. En vérité :

Forger un plan stupide, c'est tourner une girouette. — Un esprit sage est comme un plateau fixe. — On a beau redresser la girouette, elle s'échappe encore. — Elle est toujours à côté.

Disons maintenant que le jeune Kouo, en apprenant la venue certaine de Cœur-de-glace, ne put contenir sa joie. Il invita de nouveau les Respectables du *fou* et du *siènn*. C'est alors qu'il envoya les dix perles comme cadeau de fiançailles et qu'il fit préparer la tablette d'âge. Il dit enfin à sept ou huit suivantes vigoureuses de se tenir prêtes, dès que le palanquin serait entré, à saisir Cœur-de-glace sous prétexte de la soutenir, afin de l'empêcher de lutter ou de se suicider. Il choisit la plus jolie de ses chambres intérieures et la fit tendre de brocart et de broderies, d'une manière pour dix dixièmes riche et luxueuse, espérant ainsi émouvoir la jeune fille.

Midi était passé quand on vint avertir Kouo que la beauté était montée dans son palanquin et quittait la maison. Un instant

La brise au clair de lune

après, un autre messager annonça qu'elle était à mi-chemin. Le cœur de Kouo s'épanouit comme une fleur. Il ordonna aussitôt aux musiciens de se cacher à droite et à gauche de la grande porte et de jouer dès que la visiteuse serait sur le seuil. Dans son impatience, il sortit sur la route, et vit tout au loin le petit palanquin précédé de quatre suivantes et suivi par plusieurs domestiques. Il lui sembla voir une fée sur des nuages. Il rentra à regret.

Les magistrats, assis dans la grande salle, pensèrent :

— Cette jeune fille avait montré un vrai talent. Il est regrettable qu'elle tombe aujourd'hui dans le piège.

À ce moment, le palanquin entrait et les porteurs le déposaient à l'intérieur de la porte, pendant que les quatre suivantes relevaient les rideaux.

Cœur-de-glace avait déjà le corps à demi sorti du véhicule. Elle vit les suivantes de Kouo se bousculant pour la saisir. Et soudain, de chaque côté du portique, retentit la musique. Elle pâlit, songeant :

— Cette mélodie a des sons meurtriers. Il y a sûrement un plan funeste pour me nuire. Je suis tombée dans une trappe.

Et rentrant vivement la tête, elle ordonna aux porteurs de l'emporter chez elle au plus vite. Sans discuter, les deux hommes soulevèrent le léger fardeau et s'en retournèrent comme en volant, suivis de l'escorte. En vérité :

La perle joue sans tomber sous la mâchoire du dragon. — Les moustaches palpitent sur les côtés des mâchoires du tigre. — L'on

La brise au clair de lune

voit ainsi qu'une belle audace est comme l'or ou le jade. — Et l'on considère que la sottise ne vaut pas une sapèque.

Le jeune Kouo avait entendu les tambours et les flûtes. Il avait conclu que la jeune fille était entrée. Il sortit en hâte pour regarder. Mais la musique s'était arrêtée aussitôt; et ses servantes étaient arrivées en courant, criant :

— La Petite Sœur était déjà hors de son palanquin. Quand elle a entendu la mélodie, elle a pris peur, et s'est enfuie en hâte.

Le jeune homme trébucha de surprise, s'écriant :

— Comment ne l'avez-vous pas arrêtée ?

— Comment aurions-nous pu ? Elle a été trop rapide.

— Qu'on la poursuive à l'instant !

Mais le palanquin était loin. Kouo était dans une telle colère qu'il en demeurait tout stupide.

Il lui fallut bien, cependant prévenir les magistrats. Ceux-ci furent aussi surpris que joyeux, et le Respectable du *fou* remarqua :

— Cette jeune fille est vraiment merveilleuse. Comment, aux seuls accents de la mélodie, a-t-elle deviné qu'on lui voulait du mal ?... Votre vénérable nièce, Seigneur Choé, connaît donc la magie ?

— Depuis son enfance, répondit-il, elle a suivi mon frère et lu des livres extraordinaires, décidant de tout à la maison, du bonheur et du malheur. Nous n'avions pas confiance en elle. Mais, aujourd'hui, elle a bien deviné.

La brise au clair de lune

Kouo, entêté, envoya deux femmes pour dire à la jeune fille.

— En ce jour de fête où nos parents sont réunis, pourquoi êtes-vous repartie quand vous aviez déjà franchi le seuil ?

Elles revinrent bientôt, rapportant :

— La Petite-Sœur nous a reçues ainsi : l'invitation était une aimable pensée. Mais pourquoi votre seigneur a-t-il changé la tablette d'âge ? Pourquoi m'a-t-il envoyé des perles en cadeau de fiançailles, en demandant aux Respectables du *fou* et du *siènn* de l'aider à me tourmenter ? Sans la musique, je tombais dans son piège. Saluez-le donc de ma part, et qu'il garde bien ma cousine, car entre lui et moi, un mariage ne saurait avoir lieu.

A ces mots, les magistrats et les assistants la saluèrent avec admiration. Puis, le jour passa ; le festin se termina et chacun dut se retirer.

*

Kouo, dans son cœur, n'avait pas de douceur. Il prit à part son beau-père :

— Votre nièce est certes intelligente, mais elle n'est pas une Fée. C'est encore vous, à coup sûr, qui m'avez dupé.

L'autre, à ces paroles, s'agenouilla et proféra de grands serments vers le Ciel :

— Si j'ai comploté avec ma nièce pour tromper le seigneur Kouo, que je meure à l'instant de la peste avec toute ma famille !

Le jeune homme se hâta de le relever :

La brise au clair de lune

— Si vous n’avez pas arrangé de me duper, c’est alors qu’elle est trop intelligente pour nous. Nous ne pourrons jamais la saisir.

— Sage beau-fils, ne m’en veuillez pas. J’ai encore un stratagème. Le vingtième jour de cette neuvième lune, elle ira comme chaque année faire des offrandes sur le tombeau de sa mère, dans le faubourg du sud. Vous n’avez qu’à l’attendre à son retour avec une troupe de serviteurs, disperser ses porteurs et la ramener chez vous. Elle vous appartiendra.

— Ce plan est admirable! s’écria l’autre. Il réussira sûrement. Mais, s’il pleut ou qu’il y a une tempête ce jour-là, peut-être ne sortira-t-elle pas?

— La nièce de ma maison est trop remplie de piété filiale. Elle ira quel que soit le temps.

Et tous deux, ayant décidé leur projet, se séparèrent. En vérité :

Les gens ordinaires ne songent pas aux fées et aux génies. — La fille sotte qui veut filer du chanvre prend un fouet de fer.— En toutes choses, ils cherchent leur avantage.— Et sur les côtés de leur bouche, la salive du désir coule, longue de trois pieds.

Ainsi, Kouo avait fixé le vingtième jour de la neuvième lune pour enlever la cousine de son épouse. Inutile de dire que Choé Envahisseur, de retour en son logis, se rendit aussitôt chez Cœur-de-glace, disant à celle-ci :

La brise au clair de lune

— Toute la famille Kouo était en joie. Pourquoi, d'un cœur soupçonneux, es-tu repartie, à peine le seuil franchi ? Tu as balayé notre entrain. Moi-même, je suis resté sans plaisir.

— Il n'est pas convenable que je parle des actes d'autrui. Chacun sait ce qui se passe en son cœur.

L'oncle joignit en hâte les mains, s'écriant :

— O-mi-tro-Fo ! Ne va pas me garder rancune !

— J'ai entendu trois coups de tambour pareils à l'ouragan. Son plan aujourd'hui n'a pas réussi, mais il fera sûrement deux autres tentatives contre moi. Quand j'aurai déjoué ses autres projets, mon oncle alors s'apercevra que c'est lui-même qui a de la haine contre lui-même, et non moi.

Envahisseur sentit ses os devenir aussi fins que des cheveux. Il n'osa plus ouvrir la bouche, et s'en retourna.

La veille du vingtième jour de la neuvième lune, Cœur-de-glace, naturellement, dit à ses gens de préparer des offrandes pour aller dans leur ferme du sud entretenir les tombes familiales. Puis elle convia son oncle et ses trois cousins à venir avec elle. L'autre songea :

— Demain, si Kouo et sa troupe l'enlèvent, il y aura du scandale. Si je suis là, je serai jeté dans l'eau trouble, et l'on m'incriminera.

Il ajouta, tout haut :

— J'ai, demain, une affaire importante à régler au dehors. Je crains de ne pouvoir venir.

La brise au clair de lune

— Si vous êtes occupé, mes cousins, du moins, pourraient m'accompagner.

— Les deux aînés ont leurs affaires. Mais le plus jeune sera là.

Aussitôt, en secret, il communiqua la nouvelle à Kouo, disant qu'il avait jugé difficile d'être là lui-même, mais que son fils servirait d'œil et d'oreille.

Or, cette ferme du sud était à douze ou treize *lis* de la cité. Cœur-de-glace, sachant la route longue, se leva le lendemain de bonne heure, et s'installa dans un palanquin clos de rideaux sur quatre côtés et bien protégé. Un parasol jaune la précédait. Quatre esclaves la suivaient dans des petites chaises à porteurs. Son cousin et les domestiques, tous à cheval, venaient après. Et ainsi, se succédant et à l'aise, ils sortirent de la ville en se dirigeant vers la ferme du sud. En vérité :

Les branches fleuries, sur les miroirs, ont leur ombre à côté d'elles. — Les reflets de la lune sur l'eau bouleversent les humains. — Qui croirait que tous les efforts seraient vains. — Ce sont là des éclats sur la rivière : on ne peut les saisir.

Quand la jeune fille atteignit la ferme du sud, les gens de la ferme ouvrirent toute grande la porte pour introduire le cortège, et l'on déposa le palanquin devant la grande salle. Puis l'on ferma tout comme d'habitude, laissant les chevaux en dehors.

Cœur-de-glace se reposa pendant que les femmes de la ferme lui apportaient du thé. Puis elle demanda si tout était prêt pour présenter les offrandes sur les tombes, qui étaient situées derrière la maison.

La brise au clair de lune

— Tout est arrangé. Nous n'attendions que vous, répondirent les femmes.

Accompagnée de son cousin, elle alla donc se lamenter sur la tombe de sa mère. Puis elle attendit que les offrandes de lingots en papier eussent fini de se consumer et rentra dans la ferme.

Alors elle monta à l'étage des bâtiments occidentaux, afin de voir de haut le champ des chrysanthèmes. Naturellement, la ferme comprenait des pavillons à étage à l'est et à l'ouest. Sous le bâtiment de l'est, étaient plantés des pêchers, dont les fleurs étaient offertes pour les sacrifices du printemps. Sous le pavillon de l'ouest, poussaient les chrysanthèmes pour les offrandes automnales.

Cœur-de-glace, du haut du pavillon, regarda les fleurs. A ses pieds, le sol était couvert de chrysanthèmes d'or en pleine floraison. Un poème les décrit :

L'ombre maigre tombe de la palissade : et le parfum se répand dans les trois allées. — Profonds, profonds, ou légers, légers, les jaunes brillent l'un par l'autre. — Et tous, glorieux sous la rosée, ont une chair que l'on voudrait manger. — Ils se balancent, gracieux, avec la brise, et l'on ne peut leur trouver de comparaisons.

L'on parle jusqu'à la mélancolie, et l'on est attendri comme un convalescent. — Car, inlassables, ils exhalent tous les sentiments de l'automne. — Le jour se passe dans une admiration vaine. — Et ceux qui aiment la poésie, prolongent et soutiennent leur enthousiasme avec des liqueurs.

Par delà les chrysanthèmes, la vue de la jeune fille s'étendait au loin. C'était le temps où les moissons sont prêtes. Les cultivateurs couraient sans cesse, coupant et liant sans arrêt.

La brise au clair de lune

Elle aperçut soudain deux hommes inoccupés, debout près d'une meule. Cela lui parut étrange. Plus loin, elle en vit trois autres assis sur la paille. Enfin, elle découvrit son cousin parlant à un petit domestique en robe bleue. Elle comprit soudain ; mais ne dit mot.

L'on vint alors la chercher pour le repas, qui avait été disposé dans une salle postérieure. Elle fit prévenir son cousin. Celui-ci, dès le déjeuner fini, la pressa de partir de bonne heure, la route étant longue. Elle lui dit :

— Amuse-toi encore un moment pendant que je parlerai aux fermiers pour le riz de l'année.

Quand il fut éloigné, elle appela le chef de culture et discuta point par point les affaires de l'exploitation. Puis, s'étant assise dans une petite pièce écartée, elle dit à ses suivantes d'apporter une grande malle de cuir, et d'y remplacer les vêtements par de lourdes pierres. Elle fit placer la caisse dans le fond du palanquin, ajoutant un grand pavé sur le siège. Puis elle ferma soigneusement les portes avec des cadenas, après avoir bien tendu les rideaux pour tout cacher. Elle appela enfin ses domestiques et leur donna des instructions détaillées. Elle-même se couvrit d'une robe bleue, se voila le visage et prit la petite chaise à porteurs d'une de ses suivantes, celle-ci devant revenir plus tard.

Tout étant prêt, la porte de la ferme fut ouverte. L'on appela les porteurs. Le cortège partit enfin, précédé du grand parasol, pendant que les cavaliers enfourchaient leurs montures.

La brise au clair de lune

A peine à une portée de flèche des tombeaux, des deux côtés du chemin jaillirent de dix à vingt hommes habillés en porteurs. Ils saisirent le grand palanquin, battant les hommes et criant :

— Toute cette région nous est réservée. Comment osez-vous nous prendre nos clients ?



Kouo enlève le palanquin chargé de pierres

Les malheureux assaillis, cheveux arrachés, prirent peur et s'enfuirent chacun de son côté. Les assaillants soulevèrent le palanquin et volèrent vers la ville. Les domestiques à cheval virent le fait et les poursuivirent, criant :

— Esclaves et assassins ! C'est la Petite Sœur aînée Choé ! Comment osez-vous l'emporter ?

La brise au clair de lune

Mais, à ce moment, le jeune Kouo, avec un groupe d'hommes armés, sortit d'un bois et les arrêta :

— J'ai épousé votre maîtresse. Que venez-vous me troubler ?

Ils s'arrêtèrent en s'excusant :

— Naturellement, c'est le mari de notre jeune maîtresse... Mais nous craignons que la Petite Sœur ne nous rende responsables.

— Allez-vous-en. Si elle veut vous punir, je prendrai toute la faute sur moi.

Et fouettant son cheval, il poursuivit le palanquin. Les domestiques, alors, rejoignirent les petites chaises et rentrèrent chez eux.

Inutile de dire la joie de Kouo rentrant en ville avec son cortège. Si vous ne savez pas comme cette joie se changea en colère, ce plaisir en honte, vous n'avez qu'à lire le prochain chapitre.

@

V

UN TORRENT DE DROITURE, DANS SA COLÈRE,
SCANDALISE LE TRIBUNAL ET S'ATTIRE DES
MALHEURS EN SECOURANT UNE MALHEUREUSE.

@

Un poète chante :

Pensons toujours à ceux qu'avalent les baleines ; songeons à la colombe prise au piège ! — Les traîtres, dans leur ruse, causent bien des genres de maux. — Qui peut savoir si un mariage sera bon ou mauvais ? — L'on croit tenir l'avenir, et l'on se trompe bien souvent.

L'on va joyeusement en avant, et la rencontre est rude. — Le chemin des opprimés n'est pas large ou aisé. — Il n'y pousse pas d'herbes sauvages ni de lianes paresseuses. — Comment y conduire la fleur délicate du pêcher ?

Nous l'avons dit : Kouo, ayant arrêté avec Envahisseur le projet d'enlèvement de Cœur-de-glace, avait invité comme d'habitude les Respectables du *Fou* et du *Siénn* à festoyer dans sa maison en attendant la fiancée, comptant ainsi que l'on ne pourrait rien dire. Il avait invité aussi un grand nombre d'amis et de parents afin de leur prouver son habileté.

Ce jour-là, revenant à la tête de sa troupe, il bouillonnait de joie d'avoir réussi sa manœuvre. A la porte de sa maison, les porteurs voulurent déposer le palanquin, selon la coutume. Il agita aussitôt l'univers, leur ordonnant de continuer, traversant la première et la seconde cour pour ne s'arrêter que dans la troisième, devant la salle d'honneur, au pied même de la terrasse en croissant.

La brise au clair de lune

A cette vue, magistrats et invités se levèrent et descendirent les marches pour le féliciter, disant :

— Une fille aussi chaste n'était pas aisée à conquérir, naturellement. Aujourd'hui, nous nous réjouissons vraiment avec vous.

Le jeune Kouo, à ce moment, se sentait, pour dix dixièmes, gonflé d'idées. Marchant majestueusement en remuant les épaules, il monta sur la terrasse, et fit une gémuflexion devant les Respectables, disant :

— Il ne s'agit pas aujourd'hui d'une cérémonie supplémentaire pour celui qui est né tardivement. Non. En réalité, la fiancée à laquelle j'avais envoyé des cadeaux était notre Petite-sœur aînée Cœur-de-glace : sa tablette d'âge en fait preuve. Mais on a méprisé les engagements pris et l'on a changé de fleur, et le cœur du Né-tardivement, en vérité, ne fut pas doux. C'est pourquoi j'ai exercé mes droits et vous ai priés, vous, Notre-Ancêtre-Suprême, et vous, Notre-vieux-père-et-mère, de me donner votre protection.

Les magistrats répondirent ensemble :

— Ce mariage, nous le connaissons du début à la fin. Et puisqu'en ce jour vous avez amené votre épouse, hâtez-vous de la guider jusqu'à la chambre nuptiale pour y accomplir les Rites admirables. Priez la nouvelle épouse de sortir afin que nous puissions tout lui expliquer.

La brise au clair de lune

Kouo envoya aussitôt des suivantes ouvrir la porte du palanquin. Elles relevèrent les rideaux et virent qu'il y avait un petit cadenas sur la portière. Elles avertirent leur maître.

— Cela n'a pas d'importance, s'écria-t-il.

Et descendant en hâte, il tordit le cadenas et le fit tomber. Les suivantes, alors, ouvrirent les deux côtés à la fois. Elles se regardèrent avec une stupeur muette. Kouo les vit ainsi, sans un mot, immobiles. Il les injuria :

— Viles esclaves ! Vous hâterez-vous d'aider la Nouvelle Epouse à sortir ! Que faites-vous à rester stupidement sans bouger ?

L'une d'elles répondit enfin :

— Il n'y a pas une seule Nouvelle Epouse dans le palanquin. Qui donc aiderions-nous ?

Kouo, affolé, accourut. Dans le palanquin, en effet, il ne vit qu'une malle de cuir. Il trébucha, balbutiant :

— Comment ai-je été ridiculisé par cette esclave ?... Elle est encore dans son pavillon là-bas... la détestable !

Les magistrats et les invités s'étaient approchés du palanquin pour mieux voir s'il n'y avait vraiment personne. Ils soupirèrent :

— Cette Petite sœur Choé est véritablement un esprit. Nous vous conseillons, sage ami, de ne plus songer à elle. Quand une fille agit ainsi, les esprits et les spectres ne peuvent se mesurer contre elle. Ce n'est pas une personne ordinaire.

La brise au clair de lune

Mais Kouo était dans une telle colère qu'il ne pouvait parler. La tête basse, il poussait des soupirs de fureur.

L'un des magistrats fit enlever la malle de cuir et le paquet et les ouvrit. Dedans, il n'y avait que des pierres. Alors, les assistants ne purent contenir leurs rires. Quand le tapage se fut un peu calmé, chacun vit que la situation était sans entrain ; tout le monde se retira.

*

Il ne restait dans la salle qu'un ami nommé Tchreng Tsi. Assis, il ne bougeait pas. Kouo lui dit :

— Notre plan, cette fois-ci, était pourtant bien combiné. Comment s'est-il trouvé creux ? Sans doute, cette union n'est pas inscrite dans ma destinée.

— Les choses qui ne réussissent pas ne sont pas dans notre destinée. Mais quand on les fait réussir, je vous garantis qu'elles entrent dans notre destinée. Si vous voulez lutter de ruse, ce sera difficile. Il suffit d'employer la force pour que tout devienne aisé. Pourquoi soupirez tristement ?

— O frère aîné, un enlèvement violent ne doit pas être considéré à la légère. Elle vit dans le fond de son gynécée, sans sortir. Même avec une audace à renverser le ciel, impossible de mettre la main sur elle.

— J'ai trouvé un plan admirable, interrompit Tchreng Tsi.

— Veuillez m'instruire.

La brise au clair de lune

— J'ai entendu dire que son père était sur les frontières, sans que l'on pût de longtemps avoir de nouvelles de lui. Or, elle est remplie de piété filiale : comment n'espère-t-elle pas que son père sera rétabli dans ses fonctions ? Vous n'avez qu'à écrire, sur papier officiel, une lettre venant soi-disant des autorités, et annonçant qu'une amnistie spéciale a été accordée au ministre Choé. Envoyez une vingtaine d'hommes pour qu'ils entrent faire part de l'heureuse nouvelle et recevoir une récompense. Et si l'on ne peut s'emparer d'elle alors, faites dire que l'édit impérial lui sera remis au palais du gouverneur. Dans sa joie, elle oubliera certainement la prudence. Elle n'osera pas refuser d'aller recevoir un édit. Et quand elle, une faible et douce fille, sera dans votre palanquin, comment pourra-t-elle s'échapper ? Que lui serviront ses plaintes ?

Rempli de joie, Kouo s'écria :

— Ce plan est merveilleux !

— Bien qu'il soit admirable, je crains pour vous. Cette jeune fille possède une nature extrêmement violente. Quand vous l'aurez à votre merci, pourrez-vous éviter un malheur ? Avertissez bien les gouverneurs et qu'ils vous protègent.

Les deux hommes discutèrent encore longtemps des détails de leur projet. En vérité :

Quand un méchant est supprimé, un autre grandit. — Quand le siècle réalisera-t-il la paix suprême ? — L'inconduite des femmes aux

La brise au clair de lune

fards rouges cause bien des erreurs. — Mais les hommes barbus et sourcilleux causent aussi bien des difficultés.

*

Depuis que Cœur-de-glace avait habilement évité le guet-apens de la ferme du sud, elle avait clos toutes ses portes, et ne permettait même pas à des femmes d'entrer ou de sortir sans raison.

Il y avait longtemps, en effet, qu'elle n'avait pas reçu de courrier de son père, et elle en était fort inquiète.

Un jour, elle avait à peine achevé sa toilette, quand elle entendit au dehors de sa porte un tumulte de tonnerre. Une foule d'hommes avait forcé la porte. L'un d'eux brandissait une grande pancarte rouge qu'il suspendit à la porte de la salle d'honneur. Et tous criaient :

— Notre Vieil-Oncle-Maternel a reçu un édit! Il est rétabli dans sa charge. Donnez une récompense aux messagers de joie !

Et d'autres criaient encore :

— Voici l'avis officiel du pardon. Lisez vous-même.

Ne comprenant pas clairement dans ce tapage, Cœur-de-glace courut dans la Salle d'Honneur et regarda derrière les portes closes. Mais la pancarte était suspendue au dehors : elle ne put rien voir. Et comme l'on criait toujours, elle ne voulut pas faire attendre un édit impérial. Suivie de deux servantes, elle parut sur le perron. Ses pieds n'étaient pas encore en dehors de la salle que les messagers l'entouraient déjà, criant :

La brise au clair de lune

— Le Saint Édité est dans le palais du gouverneur. La Petite sœur est priée d'aller assister à sa lecture.

Et déjà, ils avaient fait avancer un palanquin, et la pressaient d'y entrer. Cœur-de-glace, se voyant ainsi entourée, devina qu'elle était tombée dans un piège. Mais son visage ne changea pas de couleur. Debout devant la salle, elle dit :

— Vous tous, ne faites pas tant de bruit, écoutez-moi bien. Vous êtes simplement envoyés par le seigneur Kouo pour m'emporter. Craignant que je refuse de vous suivre, vous usez d'un stratagème pour forcer ma volonté. Mais je suis déjà parente du seigneur Kouo, votre maître; et si la chose s'accomplit, je serai votre mère. Si vraiment vous m'avez trompé, je vous poursuivrai et vous ferai juger un à un. Ne dites pas alors que je ne vous ai pas avertis d'avance.

Naturellement, Tchreng Tsi, déguisé, se trouvait là. Il répondit :

— La vision de la Petite sœur est à dix mille lieues de la vérité. Qu'elle veuille seulement partir. Qui oserait la tromper ?

— S'il en est ainsi, dit-elle, écartez-vous et attendez que j'aie changé de vêtements.

Ils s'écartèrent en effet. Cœur-de-glace, tout en se faisant habiller par sa suivante, dit en secret à celle-ci d'apporter un poignard dans sa gaine, et le cacha dans sa manche. Puis elle sortit et dit encore aux messagers :

— C'est contre ma volonté que vous m'emportez chez les Kouo. Vous feriez mieux de me mener d'abord au palais du

La brise au clair de lune

gouverneur. S'il me persuade, je cesserai ma résistance.
Me comprenez-vous ?

Tchreng Tsi devina sa pensée. Il répondit :

— Bien que nous ne connaissions pas les rites, nous voyons que vous voulez voir le gouverneur. Comment oserions-nous désobéir ?

Et appelant les porteurs, il invita la jeune fille à entrer dans le palanquin. Elle recommanda encore à ses serviteurs de bien garder les portes. Puis, suivie par deux suivantes et deux petits domestiques, elle partit. Mais elle n'avait pas oublié de faire décrocher la pancarte rouge et d'ordonner à un serviteur de la porter au palais du gouverneur. En vérité :

Voir de ses yeux l'étrangeté d'un spectre, qu'est-il de plus étrange ? — Entendre de ses oreilles l'épouvantable tonnerre, qu'est-il de plus épouvantable ? — Par des mensonges faire tomber une personne dans un piège mortel,— N'est-ce pas vouloir renaître au milieu des spectres ?

Mais tous les messagers, emportant sur leurs épaules la jeune fille qu'ils enlevaient, avaient le cœur empli de joie comme s'ils avaient accompli un acte d'héroïsme. Et ces vingt à trente hommes marchant en troupe, étaient pareils à des corbeaux ou à des pies volant confusément. Confiants dans la puissance de Kouo, ils allaient en désordre, ne pouvant supposer qu'on ne leur céderait pas le passage.

*

Ils approchaient du palais du gouverneur quand ils rencontrèrent soudain le jeune seigneur Tié Jade-pur venu au

La brise au clair de lune

Sud du fleuve pour son instruction. Il montait une vieille mule, suivi par Vif-argent qui marchait avec assurance.

C'était précisément à un tournant. Les ravisseurs pareils à un essaim se pressaient si bien qu'ils bousculèrent la mule du voyageur. Jade-pur, furieux, mit pied à terre aussitôt et frappa l'un des porteurs d'un grand coup de poing dans la poitrine. Puis il le saisit et le secoua, l'insultant :

— Esclaves qui méritez la mort ! Vous tombez dans le feu sans le savoir. Comment osez-vous ainsi bousculer ma monture, à moi, Tié Jade-pur ?

Les autres, arrêtés dans leur enthousiasme, crièrent confusément avec sept bouches et huit langues :

— Tu as vraiment une grande audace ! Nous transportons la nouvelle épouse du Seigneur Kouo, et tu oses nous arrêter ? Seigneur Tié[Fer] ou Seigneur Tsinn [or] ou Seigneur Yu [jade], nous allons te mener au gouverneur pour te faire battre et réduire en morceaux.

Jade-pur, redoublant de colère, s'écria :

— La nouvelle épouse du seigneur Kouo ? Sans musique et sans lanternes ? Il s'agit certainement d'un enlèvement ! Allons éclaircir l'affaire devant le gouverneur.

Tchreng Tsi, mêlé à la troupe, voyant que Jade-pur était un jeune lettré élégant et de bonne mine, s'avança pour le calmer :

— Nous vous avons bousculé sans intention. L'affaire est vraiment sans importance. De plus, d'après votre accent, je devine que vous êtes d'une autre région. Pourquoi vous

La brise au clair de lune

occuper des affaires qui ne sont pas les vôtres ? Lâchez cet homme, je vous en prie.

En l'entendant, Jade-pur allait desserrer son étreinte quand, soudain, de l'intérieur du palanquin, une voix sanglotante s'éleva :

— Oppression ! Oppression ! Je supplie le brave de me sauver la vie !

Le jeune homme, aussitôt, ressaisit le porteur, criant :

— Il y avait oppression, naturellement. Cela est inacceptable. Portez à l'instant ce palanquin chez le gouverneur !

Tous les hommes, voyant que Jade-pur ne voulait pas les laisser, s'avancèrent en masse, se bousculant et voulant le jeter de côté. Mais lui, sans lâcher prise, avec un poing à l'est et un pied à l'ouest, fit tomber tous ses agresseurs comme des fleurs fanées dans un cours d'eau. Tchreng Tsi s'écriait en vain :

— Vieux-frère-aîné, ne frappez pas ainsi ! L'affaire devient grave ; nous ne pourrons plus l'arranger entre nous. N'allez pas devant le gouverneur, car la famille Kouo ne s'arrêtera pas une fois l'affaire en chemin. Laissez-nous aller...

Mais Jade-pur ne l'écoutait pas. Heureusement, le palais du gouverneur n'était pas loin. Et les porteurs portant, les arrêteurs arrêtant et les bousculeurs bousculant, tout le monde fut bientôt devant le portique.

Le jeune homme alors lâcha son prisonnier et courut jusqu'au cadre où était suspendu le grand tambour des réclamations. Il

La brise au clair de lune

leva son lourd fouet et frappa à coups redoublés. Le *tong-tong* fit tressauter les gardes. Ils accoururent, entourant Jade-pur et disant :

— Qui es-tu donc pour oser frapper le tambour ? Entre à l’instant pour comparaître devant le Vieil-oncle-maternel.

Bien entendu, un domestique des Kouo avait déjà prévenu le gouverneur de l’enlèvement, en le priant d’arranger la chose et d’envoyer la jeune fille chez les Kouo. Le juge était donc assis dans la salle du tribunal, attendant. Mais le temps se passait et rien ne venait. Soudain, les sons du tambour avaient retenti. Les gardes alors envahirent la salle, entourant Jade-pur. Celui-ci, devant le juge, ne s’agenouilla pas : il salua seulement de ses deux poings, disant :

— O vieillard-né-le-premier, je vous salue.

Le Respectable du *Sienn* lui demanda :

— Qui es-tu, et pour quelle affaire frappes-tu le tambour ?

— Inutile de savoir qui je suis. Moi, étudiant, j’ai rencontré sur la route une affaire d’enlèvement et d’oppression. Mon cœur n’étant pas satisfait, j’ai frappé le tambour pour vous demander de juger s’il y a oppression ou non, et m’assurer si vous êtes juste ou non.

Le juge n’osa pas traiter à la légère un jeune lettré d’aussi bonne apparence et de paroles aussi rusées. Il demanda simplement :

— De quelle affaire s’agit-il ?

— Il sera temps de l’exposer quand le plaignant sera là.

La brise au clair de lune

Déjà les domestiques de Kouo étaient allés chercher Cœur-de-glace. Mais Tchreng Tsi, feignant d'être le représentant de la famille, s'était avancé, disant :

— La Petite-sœur aînée Choé a reçu depuis longtemps les cadeaux de fiançailles de notre jeune seigneur. Mais elle regrette sa décision. C'est pourquoi nous avons reçu l'ordre d'aller à sa rencontre. Et nous prions le Vieil-Oncle-maternel de régler la question afin que nous emportions l'épousée.

— Si les cadeaux ont été reçus, prononça le juge, il faut que le mariage s'accomplisse. Qu'ai-je à décider ? Il était inutile d'entrer.

Tchreng Tsi, aussitôt, commanda aux hommes:

— Inutile d'entrer. Le Seigneur Suprême a déjà décidé de l'affaire. Il faut que le mariage s'accomplisse.

Cœur-de-glace entra à ce moment. Arrêtée par les hommes, entraînée, elle cria :

— Oppression ! Injustice !

Et elle s'efforçait d'avancer. Mais les gardes, avec leurs bâtons, l'arrêtaient, disant :

— Le Vieil-Oncle-maternel a dit que vous sortiez tous. Pourquoi entrer ?

Alors Cœur-de-glace, voyant qu'elle ne pouvait passer et qu'elle était poussée vers la porte, se laissa tomber sur le sol et se lamenta :

La brise au clair de lune

— Vous êtes le Père-et-la-mère du peuple. Vous devez redresser l'injustice. Pourquoi n'écoutez-vous même pas une parole ?

Mais le gouverneur faisait signe de la main qu'on l'emportât. A cette vue, Jade-pur ne put se contenir. Il frappa du pied avec



Cœur-de-glace et Jade-pur devant le tribunal du Sienn

un roulement de tonnerre et s'avança, pointant le doigt vers le magistrat et s'écriant :

— Fonctionnaire imbécile ! Comment, en plein tribunal, n'écoutes-tu qu'une partie et ne laisses-tu pas l'autre s'expliquer ? Sous le Ciel, seuls les magistrats qui vendent la justice agissent ainsi.

La brise au clair de lune

Le magistrat, atteint dans son prestige, frappa la table avec colère :

— Ce tribunal est établi par la Cour même. Qui es-tu donc pour oser l'outrager ?

Jade-pur éclata de rire :

— Bon tribunal pour me faire peur ! Quand je suis entré dans un lieu sacré, don impérial, afin de délivrer des opprimés, nul ne m'a parlé d'outrages !

Or, le magistrat venait d'être nommé à son poste. Arrivant de la capitale, il connaissait l'aventure de Jade-pur forçant l'entrée du palais princier. Il s'écria, tremblant :

— D'après vos paroles, vieux grand frère, ne seriez-vous pas le fils aîné du Censeur Tié ?

— Maintenant que vous connaissez mon nom, répondit Jade-pur, ne croyez-vous pas que vous courez un réel danger en agissant injustement et de manière illégale ?

Le Respectable du *Siénn* vit que le jeune homme était bien le héros de la capitale. Il quitta aussitôt son siège et s'avança, faisant une profonde salutation :

— Quand votre petit frère était à Tchrang-ngann, il a connu la sublime renommée de mon frère aîné, ce coup de tonnerre éclatant au printemps. Mais j'avais eu la désolation de ne pas vous rencontrer. Voilà pourquoi, aujourd'hui, j'ai commis la faute de ne pas vous reconnaître. Veuillez me faire l'honneur de vous asseoir un moment.

La brise au clair de lune

Et le conduisant comme un hôte dans une salle intérieure, il le mena vers la place honorable et fit servir du thé. Puis il dit :

— En ce qui concerne cette affaire, vous pensez bien que, du début à la fin, je n'oserais pas agir à la légère.

— J'ignore tout du différend, et viens seulement de rencontrer ces gens sur le chemin. Je vous prie de me renseigner.

— Voilà qui est merveilleux ! s'écria le gouverneur. Je pensais que vous veniez ici dans un but arrêté. Mais vous passez, et votre impulsion est celle d'un œil glacé avec un cœur bouillant : c'est vraiment respectable !

Puis il redit point par point l'histoire de Cœur-de-glace. En l'écoutant, Jade-pur sentait son cœur tressauter de joie dans sa poitrine. Il s'écria enfin :

— D'après vos paroles, cette Petite-sœur aînée Choé est la fille la plus admirable de tous les temps.

Et, sans pouvoir se retenir, il courut jusqu'à la porte et s'avança pour voir l'héroïne. Il fut ébloui par sa grâce délicate et fleurie, par l'éclat séducteur de sa chair, par sa pudeur timide et cependant brûlante d'énergie. Il admira ses sourcils couleur de montagnes printanières ; ses yeux obliques, lacs d'automne ; son visage respirant de vie et de sentiments, auprès duquel les eaux automnales auraient été sans expression ; la gracilité de sa taille pareille à quelque saule qui ne craint pas le vent, pareille à l'ombre fine, impossible à dessiner, d'un oiseau passant dans le ciel. Il admira encore ses cheveux sans aucun apprêt, mais où

La brise au clair de lune

l'on aurait pu se mirer, et qui semblaient éclairés par la lune ; la fraîcheur subtile de son teint qui n'avait besoin d'aucun fard.

Et dans son cœur, plus il la contemplait et plus il était assuré qu'elle était une Fée, une *siènn-dze*, une héroïne parmi les humains, dont les os étaient d'autant plus puissants qu'ils étaient plus souples. Un pareil cœur d'orchidée, une nature aussi sage, ne pouvaient se trouver même dans la plus rare élégance des gynécées...

Alors, s'avançant encore vers Cœur-de-glace qui l'avait aperçu, il s'inclina profondément, disant :

— Naturellement, la Petite-sœur aînée est une Fée des Iles Prong-laé descendue pour un temps sur la poussière du monde. Mes yeux charnels ne l'avaient pas distinguée dès l'abord: ma faute est grande. Comment, avec votre sagesse, ces rats vous ont-ils saisie ? Je vous prie de me l'expliquer.

Cœur-de-glace s'était relevée en hâte et avait rendu le salut. Elle répondit :

— Depuis que mon père était en disgrâce, jour et nuit mon cœur était troublé. Aujourd'hui, j'apprends soudain qu'un édit de grâce a été donné. Comment pouvais-je croire que l'on oserait supposer faussement un édit sacré ? L'outrage que j'ai subi est inacceptable.

Et tirant de sa manche son poignard, elle ajouta :

— J'ai décidé d'en finir avec la vie. Mais la chance a voulu que je vous rencontre, héros à la sublime sagesse, et que

La brise au clair de lune

vous me preniez en pitié. Le jour de ma mort est devenu celui d'une naissance nouvelle.

— De quel édit de grâce parlez-vous donc ? demanda Jade-pur.

Cœur-de-glace, alors, appelant ses domestiques, se fit remettre la pancarte rouge et la tendit au jeune homme. Celui-ci, qui était descendu de l'estrade pour prendre le document, le lut avec attention et remonta le donner au gouverneur qui avait repris sa place. Il demanda :

— Cette proclamation est-elle vraie ou fausse ?

Le magistrat examina la pancarte à son tour et secoua la tête :

— Je n'ai rien su de cet édit. D'où vient-il ?

Jade-pur ressaisit la pancarte et la mit dans sa manche, s'écriant avec indignation :

— En voilà trop ! Epouser de force une jeune fille est illégal déjà et contraire aux rites. Comment ose-t-on encore afficher de faux édits impériaux ? Je verrai demain le gouverneur de la province. Il vous appartient qu'aucun des faussaires ne s'échappe.

Et il allait partir. Le Respectable du *siènn* se hâta de le retenir :

— Un peu moins de hâte, ô Vieux-né-le-premier. Laissez-moi interroger pour éclaircir l'affaire.

Et s'adressant à Tchreng Tsi et ses compagnons, il s'écria :

— Esclaves qui ne savez pas la différence entre la vie et la mort ! D'où vient cette proclamation ?

La brise au clair de lune

Mais les autres se regardaient, ne sachant que répondre. Le gouverneur ordonna aussitôt d'apporter les bambous du supplice. Les hommes s'écrièrent immédiatement :

— Vieil-oncle-maternel, l'affaire ne nous concerne pas. C'est le seigneur Kouo qui a tout écrit et qui nous a dit d'aller l'afficher.

— Est-ce bien vrai ? Devant mon précieux hôte, je vous épargne la bastonnade, vils esclaves.

Mais il les fit tous emprisonner, pendant que l'on reconduisait Cœur-de-glace chez elle. Puis il fit servir un repas pour Jade-pur. Celui-ci, ravi de voir Cœur-de-glace délivrée, ne voulut pas refuser l'invitation. Quand il fut à demi-grisé, le gouverneur lui dit :

— Cette proclamation a bien été forgée par le jeune Kouo. Mais le père de celui-ci, l'académicien, ignore tout de la chose. Si vous faites un scandale auprès des autorités supérieures, non seulement le fils, mais encore le père, seront rendus responsables du crime. J'espère que mon frère-aîné se montrera indulgent.

— Ma décision n'est pas arrêtée. Comment puis-je en effet oublier l'attitude de Kouo à l'égard de la Petite-sœur Choé ? D'ailleurs, je ne connais pas ce Kouo : pourquoi serais-je indulgent ? Mais, vous me le demandez : cela suffit.

Le gouverneur, ravi, remercia son hôte et, comme celui-ci se levait et disait qu'il n'avait pas encore de résidence, il le fit conduire au temple de la Longévitité-prolongée, l'invitant encore pour le lendemain. Il n'y a plus lieu de parler de lui pour le moment.

La brise au clair de lune

*

Le jeune Kouo avait été rapidement informé de ce qui s'était passé. Il courut voir le Respectable du *fou*, disant :

— La Petite-sœur Choé était déjà portée dans le palais du *siènn* quand un jeune homme, ami probablement du *Siènn*, est intervenu et a fait renvoyer la Petite-sœur chez elle. On a menacé mes domestiques de les battre et on les a emprisonnés : j'ignore pourquoi.

— Voilà qui est extraordinaire ! répliqua le magistrat. Attendez cependant que j'ai un rapport sur l'affaire.

Juste à ce moment, on annonça le Respectable du *Siènn*. Quand les saluts furent échangés, le Respectable du *fou* demanda :

— Quel est donc le jeune homme auquel le précieux *Siènn* a témoigné tant de politesse, m'a-t-on dit ?

— Comment, le Grand Homme l'ignore encore ? C'est le fils du Président de la Cour des Censeurs. Il n'a que vingt ans, mais son énergie bouillonne jusqu'au ciel. Pendant que j'attendais un poste à la capitale, j'ai entendu parler de lui. Il a délivré une jeune fille enlevée par un prince, pénétrant de force dans un lieu sacré, en brisant les portes avec une massue de trente livres. Et la Cour, en l'apprenant, s'en est réjouie et a puni le prince. Or, juste au moment où la Petite-sœur Choé allait entrer dans mon palais, il l'a rencontrée. En éclaircissant l'affaire, il a tout appris et a mis dans sa manche la fausse proclamation écrite par notre frère Kouo, menaçant de déposer une plainte au

La brise au clair de lune

gouverneur de la province contre les faussaires, ce qui compromettait le vieux Grand Homme Kouo. J'ai obtenu qu'il attende. Mes politesses à son égard n'étaient pas sincères.

— Naturellement, observa le *fou*, il y a beaucoup de manœuvres tortueuses dans cette affaire.

— Il a beau être un brave, s'écria Kouo, il est seulement fils d'un Président de la Cour des Censeurs. Et mon père, académicien, n'a pas un grade inférieur à celui de son père. Pourquoi s'occupe-t-il de mes affaires ? Le vieux Père-et-Mère ne me protège-t-il plus ?

— Ce n'est pas cela, répondit le magistrat. Mais il a emporté votre faux et nous ne pouvons plus rien contre lui. Il faut tourner autour de lui.

— Dois-je donc abandonner mon projet de mariage ?

— Les mariages se font dans le Ciel : les hommes ne font que des projets. Que faire ? Je l'ai logé à la Cour de la Longévitité-prolongée. Délibérez avec vos conseillers. Peut-être trouverez-vous un plan admirable.

Il fallut bien se séparer là-dessus. Le jeune Kouo, en rentrant, alla voir Tchreng Tsi, qui avait quitté le tribunal à temps pour ne pas être emprisonné. Celui-ci dit aussitôt :

— Ce Jade-pur est seul. Le gouverneur l'a logé dans la Cour de la Longévitité-prolongée. Vous ne voyez pas pourquoi ? C'est évidemment pour que vous puissiez vous débarrasser de lui.

La brise au clair de lune

— Bien entendu ! s'écria Kouo tout joyeux. Mais comment nous débarrasser de lui ? Faut-il le faire frapper ouvertement ? Faut-il le faire mourir en secret ?

— L'assassiner ouvertement n'est pas merveilleux. Voici mon idée.

Et, se penchant à l'oreille de Kouo, il lui parla longuement. L'autre s'écriait :

— Admirable ! Admirable !

Si vous ne savez pas ce qu'ils complotèrent, lisez le chapitre suivant.

@

VI

MÉPRISANT LA CALOMNIE, L'ON TRANSPORTE
UN MALADE, AFIN DE RÉCOMPENSER LA
GÉNÉROSITÉ PAR LA GÉNÉROSITÉ.

@

Un poème chante :

Puisque la haine est si difficile à oublier, la reconnaissance doit durer autant. — On le méprise à cause de son visage fleuri. — Mais un jade blanc sans défaut, — Même dans la teinture, ne saurait devenir noir.

Cependant les natures qui n'ont pas de sagesse naturelle, — croient que tous les esprits ont leurs fêlures. —Elles ne se fient à personne ; elles insultent de leurs paroles sauvages le Grand Lien de la lumière brillante, — Quoique, dans leurs poitrines, elles aient reçu l'enseignement véritable et célèbre.

Ainsi que nous l'avons dit, le jeune Kouo avait arrêté avec Tchreng Tsi les détails d'un stratagème admirable. Nous ne parlerons pas des ordres qu'il donna en secret.

Jade-pur, cependant, logé dans la Cour de la Longévité-prolongée, avait conçu meilleure idée du Respectable du *sienn* et n'avait pas de soupçons. Puis il avait vu le visage extraordinairement séduisant de la jeune fille et avait appris son admirable intelligence. Il pensait en secret :

— Est-il vraiment possible qu'une pareille beauté existe sous le Ciel ? Si mes parents pouvaient m'obtenir cette

La brise au clair de lune

union et me donner une pareille compagne, mon bonheur serait assuré.

Il songea encore :

— Je ne m'étonne pas que ce Kouo ait voulu conquérir la Beauté. Mais c'est bouleverser les relations humaines que d'en arriver à un enlèvement. Si je n'avais pas eu l'idée de la sauver aujourd'hui, il l'aurait outragée et je ne m'en consolerais pas.

Cette nuit, il dormit, mais ne cessa de voir Cœur-de-glace dans ses rêves. Le lendemain matin, il dit à Vif-argent de rassembler les bagages et de se préparer au départ. Le prêtre, seul gardien du temple, l'arrêta :

— L'Oncle-Suprême vient d'envoyer un messenger. Il veut prier le seigneur d'accepter un festin. Pourquoi cette hâte ?

— Je n'ai pas de relations amicales avec le Respectable, pensa Jade-pur... Mais il faut répondre aux rites par les rites. Pourquoi n'accepterais-je pas ?

Le messenger entra à ce moment avec une carte de visite ; l'invitation était pour midi. Jade-pur demeura donc, et peu après le prêtre lui apporta le repas du matin. Il venait de terminer quand une suivante en robe bleue entra, disant qu'elle venait de la part de la Petite-sœur Choé s'informer du seigneur, et lui apporter des présents pour le remercier. Jade-pur se hâta de répondre :

— Salue bien pour moi la Petite-sœur-aînée. Ce qui s'est passé hier n'est qu'un accident. Il serait inconvenant que j'accepte ses cadeaux.

La brise au clair de lune

— La Petite-sœur dit qu’hier, vous l’avez empêchée de tomber dans la gueule du loup. Sans notre bienfaiteur, elle souffrait mille outrages.

— La Petite-sœur est une sage du gynécée, et moi je suis un homme. Les rites ne permettent pas que nous nous connaissions, ni que nous échangions des cadeaux. Si vous insistiez, vous m’offenseriez. Aujourd’hui, le gouverneur m’a invité, mais demain je pars. Dis seulement à ta maîtresse qu’elle fasse bien attention au tigre.

La suivante, en rentrant, répéta tout à Cœur-de-glace. Celle-ci s’émerveilla en secret :

— Se peut-il qu’entre le ciel et la terre, il y ait un homme aussi brave et aussi vertueux ? Quel dommage que je sois une femme et ne puisse me lier d’amitié avec lui. Et quel dommage que mon père soit absent et qu’il n’y ait personne chez moi pour le recevoir et lui réchauffer le cœur. Le voilà qui s’en va comme la neige et la glace. Je demanderais bien à mon oncle d’aller le saluer : mais je n’ai pas confiance en ce cœur incorrect... je lui adresserais bien un poème : mais ne dira-t-on pas que je cède à mes sentiments secrets ?

Après des milliers de pensées et des myriades de réflexions, elle ne put trouver de solution satisfaisante, et dut se contenter d’envoyer un domestique pour s’informer de ce qui advenait au voyageur.

Elle sut ainsi qu’à midi Jade-pur était allé prendre un repas chez le gouverneur. Puis, qu’à la nuit, il était rentré

La brise au clair de lune

complètement grisé. Le lendemain matin, son messenger lui répéta que Jade-pur n'avait pu se lever et dormait encore.

Cœur-de-glace, inquiète, soupira et dépêcha de nouveau son messenger. Le milieu du jour était passé quand il revint, rapportant que Jade-pur n'avait pas encore quitté la ville. Cœur-de-glace demanda :

— Il avait décidé de partir. Pourquoi ne se met-il pas en route ?

Le domestique répondit :

— Le gouverneur, le sachant fils du Censeur Tié, a dû le retenir encore.

Le lendemain, le messenger rapporta que Jade-pur, après avoir mangé le soir un repas préparé par le prêtre, avait ressenti de violentes douleurs et restait dans sa chambre, assis, sans pouvoir rien prendre. Cœur-de-glace, aussitôt, eut des soupçons et pensa : « Ce repas l'aurait-il rendu malade ? Ses souffrances doivent avoir un motif. »

Et elle dit au messenger de s'informer si l'on avait appelé un médecin. En revenant, il rapporta que le gouverneur avait envoyé son propre médecin ; et celui-ci avait déclaré qu'il s'agissait d'un dérangement du foie causé par un excès de boisson. Une ou deux doses de médecine guériraient le malade. Cœur-de-glace fut un peu rassurée.

Le lendemain, elle apprit que Jade-pur, après avoir pris le médicament, avait été encore plus souffrant ; il se trouvait maintenant accablé et sans force. La jeune fille fut épouvantée et s'écria :

La brise au clair de lune

— Malheur ! Il est sûrement tombé dans le piège de ces méchants. Mais comment puis-je aller le voir, étant une femme ?

Ne pouvant trouver de combinaison satisfaisante, elle sortait de sa chambre, y rentrait, soupirant et grommelant :

— Et tout ce malheur vient de ce qu'il m'a secourue. Si je ne lui viens pas en aide, qui le fera ?

Après bien des hésitations, elle eut soudain une idée. Elle demanda qui accompagnait Jade-pur.

— Il a seulement avec lui un petit domestique appelé Vif-argent, qui doit avoir quatorze ou quinze ans.

— Ce petit est-il intelligent ?

— Très intelligent, répondit l'autre.

— Alors, va vite le prier de venir ici : j'ai des choses importantes à lui dire. Que deux d'entre vous y aillent, afin qu'il reste quelqu'un pour veiller sur le seigneur Tié. Et que l'on soit attentif !

Peu de temps après, Vif-argent était introduit devant la jeune fille. Celle-ci lui demanda aussitôt :

— Quelle est donc cette maladie qui a frappé ton maître ? Il était si bien portant, l'autre jour, devant le tribunal.

— Mon seigneur est d'habitude plein de force. Mais depuis qu'il a pris des liqueurs chez le gouverneur, il s'est trouvé plein de lassitude. Puis, le prêtre lui a préparé un repas : alors des souffrances violentes se sont déclarées. Et quand

La brise au clair de lune

il a pris le médicament donné par le médecin, il s'est trouvé encore plus mal.

— Ton maître a-t-il encore toute sa connaissance ?

— Naturellement... Mais il est si faible qu'il peut à peine ouvrir la bouche.

— Alors va dire en secret à ton seigneur que si le gouverneur l'a fait rester, c'était dans une mauvaise pensée, parce que j'avais été sauvée des griffes de Kouo. Et comme ton maître a emporté la fausse proclamation, l'on ne peut le laisser s'en aller avec cette preuve. Dans la boisson que l'on a offerte, il y avait certainement du poison.

Si ton maître accepte encore, même du thé, de ces gens, sa mort est certaine.

Vif-argent hocha vivement la tête :

— La Petite-sœur aînée a raison. S'ils n'étaient pas des meurtriers, pourquoi mon seigneur aurait-il été plus souffrant encore après avoir pris leurs médicaments ? Et je pense que ce prêtre aussi est un méchant homme. Je vais avertir mon seigneur afin qu'il les insulte une bonne fois.

— Il ne faut pas faire cela. Le prêtre n'a fait qu'obéir aux ordres du gouverneur. Si ton maître l'insulte, le gouverneur le saura et changera ses attaques meurtrières. Comment ton maître, dans sa faiblesse, pourrait-il résister ? Qu'il fasse plutôt le sot et feigne d'être encore plus malade, afin de rassurer ce prêtre. Ce soir j'enverrai un petit palanquin qui attendra derrière le temple. Aide ton maître

La brise au clair de lune

à y monter : on le transportera ici dans la bibliothèque. Et quand il se sera reposé quelques jours, je garantis que ses forces seront revenues. Il ne sera pas trop tard alors pour s'expliquer avec eux.

— Puisque la Petite-sœur aînée a ce projet merveilleux, répondit Vif-argent, je retourne pour aider mon seigneur à monter dans le palanquin.

Il allait partir. Elle le rappela :

— J'ai encore une parole importante à te dire : ne l'oublie pas surtout. Ton maître est un héros des rites. Ne dis donc pas que je suis seule dans ma maison, car il préférerait mourir plutôt que de venir. Dis-lui qu'un Sage, dans les circonstances graves, peut braver l'opinion. Je l'attends ici.

Le petit se hâta de retourner auprès de son maître. Celui-ci soupirait dans son sommeil. Vif-argent, voyant qu'ils étaient seuls, l'éveilla doucement et lui répéta les paroles de Cœur-de-glace. Le malade demeura stupéfait. Puis il fut pris d'une grande colère et voulut courir s'expliquer avec le gouverneur. Alors Vif-argent lui redit les craintes de la jeune fille et lui parla du palanquin qui l'attendait. Jade-pur se redressa, joyeux de savoir que Cœur-de-glace pensait ainsi à lui. Il dit cependant :

— Elle est orpheline et moi je suis un homme. Nous provoquerons trop aisément la calomnie des méchants. Je ne puis aller chez elle.

Le petit lui répéta encore les observations de la jeune fille. Alors Jade-pur s'écria :

La brise au clair de lune

— Elle n'est pas une timide jeune fille, mais une grande héroïne. Elle a raison et j'accepterai son offre.

A ce moment, le prêtre entra, apportant un médicament dans un bol. Il dit à Vif-argent :

— Le médecin dit de prendre encore ceci. Ton maître alors sera tout à fait bien.

Le petit le remercia. L'autre ajouta :

— Dès qu'il l'aura pris, j'apporterai un peu de bouillie de riz.

Et il sortit. Vif-argent prit aussitôt le bol et alla le verser derrière la maison, pendant que Jade-pur contenait avec peine sa colère.

A la nuit tombée, le petit, qui guettait, aperçut un palanquin. Les deux porteurs s'arrêtèrent devant la porte et saluèrent. Il courut aussitôt prévenir son maître. Mais celui-ci pouvait à peine se tenir debout. Il rassembla cependant ses forces et traversa la cour appuyé sur son petit serviteur. Il n'y avait heureusement personne dans le temple ni devant la porte. Les porteurs l'aiderent à s'installer et le soulevèrent en silence. Quand ils furent bien éloignés, Vif-argent alla frapper à la porte du prêtre et lui dit simplement :

— Le seigneur Tié a rencontré un parent qui l'a emmené chez lui pour le soigner. Quant aux bagages laissés dans la chambre, nous vous prions de les garder avec soin. Nous reviendrons les chercher plus tard.

Et sans laisser à l'autre le temps d'une question, il sortit en courant et rejoignit le palanquin. Ils rencontrèrent bientôt deux

La brise au clair de lune

domestiques avec des lanternes envoyés à leur rencontre par la jeune fille. Jade-pur était déjà ravi de la tiédeur et du confort à l'intérieur des rideaux du palanquin. La vue des lumières, preuve de la sollicitude de Cœur-de-glace, le réjouit et l'émut encore davantage.

*

Ils arrivèrent enfin. Les porteurs le déposèrent devant la salle d'honneur. Les lanternes et les lampes répandaient une clarté de neige. Cœur-de-glace, d'une pièce à droite de la salle, dirigeait tout. Elle fit soutenir Jade-pur par deux suivantes depuis le palanquin jusqu'à la bibliothèque, située de l'autre côté de la cour, à gauche de la salle.

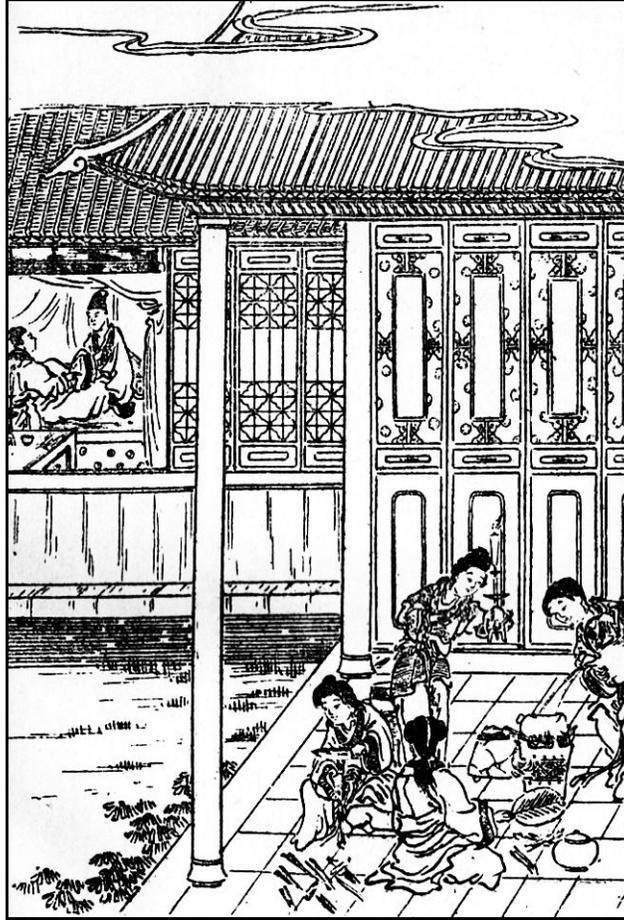
Le jeune homme, à peine sorti du palanquin, dit à Vif-argent de saluer de sa part la Petite-sœur aînée, en lui exprimant une gratitude abondante pour des sentiments aussi beaux ; dès que la force de son corps le permettrait, il irait s'agenouiller devant elle.

Ses efforts l'avaient fatigué à ce point que, à peine étendu sur son lit, il s'endormit sans avoir le temps de se déshabiller. Son cœur était heureux pour dix dixièmes, et son esprit était apaisé : il dormit profondément.

Cœur-de-glace avait fait préparer du thé parfumé, ainsi qu'une infusion de *jenn-cheng* et d'œil-de-dragon. On n'osa pas le réveiller pour les lui faire prendre. Cœur-de-glace, alors, après avoir renvoyé le palanquin, resta debout avec ses suivantes, maintenant les infusions bien chaudes. Vif-argent, accroupi au pied du lit, sommeillait.

La brise au clair de lune

Vers le milieu de la nuit, à la troisième veille, Jade-pur s'éveilla, regardant autour de lui de ses yeux clairs. En dehors du rideau de sa chambre, des lumières brillaient encore. Le petit lui demanda :



Jade-pur soigné par Cœur-de-glace.

- Votre corps est-il mieux, seigneur ?
- Ce long sommeil m'a merveilleusement détendu. Mais pourquoi ne vas-tu pas dormir toi-même ?
- Je ne suis pas le seul à rester éveillé. La Petite-sœur-aînée et je ne sais combien de suivantes sont debout dans la grande salle. Elles réchauffent du thé, des infusions et des bouillies, qui vous attendent.

La brise au clair de lune

Jade-pur, surpris, s'assit en disant :

— Comment ai-je osé fatiguer la Petite-sœur-aînée à ce point ?

On entendit le bruit de leurs voix. Aussitôt plusieurs servantes entrèrent ensemble, l'une avec du thé, l'autre avec de l'infusion, une autre avec de la bouillie, et se pressèrent autour du lit pour servir le malade. Jade-pur ne voulut prendre que l'infusion d'œil-de-dragon. Quand il eut bu un demi-bol, il remercia, disant :

— Je vous dérangerai au point de vous prier de saluer la Petite-sœur-aînée. J'étais à mon tour dans la gueule du tigre : elle a daigné m'en sauver. Et voici qu'elle prend tant de peine pour me nourrir et me soigner. Cela trouble mon repos. Priez-la bien vite de faire moins d'efforts.

Une des suivantes, nommée *Leng-siou* « Élégance-froide », qui était attachée au corps de Cœur-de-glace, répondit :

— La maladie du Seigneur vient de ce qu'il a secouru notre Petite-sœur-aînée. Tant que vous ne serez pas remis, elle sera inquiète. Elle est heureuse de vous avoir reçu : cela dissipe ses soucis. Et ce n'est pas une peine que de préparer ces boissons. Elle vous prie d'élargir votre cœur et de vous reposer dans le calme.

— Si la Petite-sœur-aînée se fatigue à cause de ma maladie, comment pourrais-je reposer en paix ?

— Notre Petite-sœur, répondit Élégance-froide, obéira aux ordres du seigneur. Aussitôt que vous serez endormi, elle ira s'étendre.

— Je dors déjà.

La brise au clair de lune

Et, les suivantes sorties, il dit à Vif-argent de laisser retomber le rideau de la porte et de l'aider à se déshabiller. Puis il s'allongea sur le côté et s'endormit, goûtant le moelleux des matelas brodés, et le doux parfum de la chambre. En vérité :

Ceux qui ont de la gratitude provoquent la gratitude ; les sentiments appellent les sentiments. — De soi-même, une émotion débordante trouve une expression sincère. — Mais si l'on conserve un point de pensées licencieuses. — L'on perd la rosée de milliers d'automnes.

Les servantes s'assurèrent que l'hôte était endormi et rapportèrent ses paroles à leur maîtresse. Elle se réjouit de l'entendre s'exprimer aussi clairement et jugea que la maladie ne l'avait pas gravement atteint. Elle donna l'ordre encore que l'on allât dès l'aurore appeler le meilleur médecin de la ville. Puis elle fit coucher deux servantes dans la grande salle pour le cas où le malade voudrait du thé. Elle se retira enfin dans sa chambre pour dormir. En vérité :

Les os blancs sont déjà formés ; l'âme a pris racine. — L'oiseau, nourri de graines chante sa gratitude. — Maintenant, deux merveilles d'héroïsme et de droiture, — Ne songent même pas, dans la nuit claire, à écouter leurs cœurs.

Cœur-de-glace dort, mais son esprit était tendu. Le ciel était à peine clair quand elle se leva. Elle dit encore à ses serviteurs de hâter la venue du médecin. Elle pressa les suivantes chargées des infusions et défendit à Vif-argent d'avertir son maître qu'elle était déjà debout.

La brise au clair de lune

Jade-pur, s'éveillant, voulut se lever. Mais il était trop faible et dut s'étendre de nouveau après s'être habillé et avoir fait sa toilette. Il prit un peu de bouillie et s'assoupit. Bientôt après, un médecin entra pour l'examiner. Le pouls était apaisé, égal, harmonieux. Il n'y avait donc pas de lésions internes. Le foie et la rate seuls paraissaient dérangés. Il ne fallait prendre aucun médicament. Quelques jours de nourriture légère le remettraient. Mais il ne fallait ni se mettre en colère, ni se fatiguer, ni parler : cela était très important.

Cœur-de-glace fut très heureuse d'apprendre que la maladie n'était pas grave ; inutile de le dire.

*

Cependant, à la Cour de la Longévité prolongée, le *Ro-chang*, apprenant que Jade-pur était parti, s'était écrié :

— Qu'il s'en aille, cela n'a pas d'importance. Mais le seigneur Kouo m'a ordonné de lui mettre du *ta-roang* et du *pa-teou* dans sa nourriture afin de le faire mourir sans laisser de traces. Or, avec une dose de plus, il n'était plus à craindre. Comment expliquer que, malade à ce point, il ait pu s'enfuir ? Quand Kouo viendra, que lui dirais-je ?

Il y songea toute la nuit sans trouver de combinaison. Le lendemain matin, il ne put que prévenir Kouo du fait. L'autre éclata de colère :

— Comment, esclave, tu m'as dit hier qu'il était couché sans pouvoir se lever, et tu me racontes qu'il s'est enfui ? Ne serait-ce pas que, le sachant fils du Président de la

La brise au clair de lune

Cour des Censeurs, tu l'as aidé à fuir, par mépris pour ma famille ?

Le *Ro-chang*, trépignant et se frappant la poitrine, protesta :

— Votre injustice me fera mourir ! Le plus avide de nous autres *Ro-chang* délaisserait-il le seigneur gardien des lois de son propre village ? Et cela pour servir un individu inconnu dans le *siènn* et le *fou* ?

— D'ailleurs, interrompit Kouo, tout cela est dirigé par le seigneur suprême du *siènn*. Je ne te maltraiterai pas, mais nous irons nous expliquer devant le *siènn*.

Et appelant ses domestiques, il leur dit de conduire le prêtre chez le gouverneur, auprès duquel il se rendit aussitôt. Quand il annonça que le *Ro-chang* avait laissé Jade-pur s'échapper, le magistrat interrogea le gardien. Celui-ci répondit :

— Si le petit prêtre avait voulu vraiment le faire échapper, ne l'aurait-il pas fait avant de le rendre malade ? Quand le seigneur Tié sortait toute la journée pour des repas, je n'aurais eu aucune responsabilité pour sa fuite. Et maintenant qu'il est mort pour neuf dixièmes et vivant pour un dixième seulement, vais-je provoquer des malheurs en irritant le seigneur Kouo ? En vérité, j'ignore comment il a fui.

Le magistrat réfléchit longtemps. Il dit enfin :

— Tes assertions sont plausibles, et je ne t'incrimine pas. Mais que sais-tu des mouvements du seigneur Tié avant sa disparition ?

— Vraiment, je ne sais rien de ses mouvements.

La brise au clair de lune

— Ces temps-ci, des amis sont-ils venus le voir ?

— Pas un seul ami n'est venu.

— Pas une seule personne ? insista le gouverneur.

— Il n'y avait eu que l'intendant du palais Choé qui venait prendre des nouvelles. Mais il n'entraît même pas voir le seigneur Tié.

Alors le magistrat, souriant à Kouo, s'écria :

— C'est bien cela ! Ce seigneur Tié, de passage ici, n'avait aucun ami. Seule, la Petite-sœur Choé lui devait de la reconnaissance. Or, elle est merveilleuse de cœur et d'intelligence. Quand elle a vu que nous gardions le seigneur Tié et qu'il tombait soudain malade, elle a certainement pénétré nos manœuvres. C'est pourquoi elle a envoyé aux nouvelles et l'a brusquement enlevé. Mon sage ami, il est inutile de parler : courez chez votre beau-père, et vous aurez des renseignements, j'en suis sûr.

L'autre soupira longuement :

— La vision du Vieux-Père-et-Mère est pénétrante. Et cette Cœur-de-glace est vraiment détestable. Elle refuse trois fois mes présents, et voici qu'elle cache un jeune homme rencontré par hasard !

— Mon sage administré, vérifiez les faits avant de vous irriter. Nous délibérerons après cela.

Le *Ro-chang* et Kouo retournèrent chacun chez eux. Puis le jeune homme envoya aussitôt un messenger chez Envahisseur,

La brise au clair de lune

priant celui-ci de venir sans retard. Dès qu'il vit son beau-père, il lui demanda :

— Votre honorable nièce, depuis hier soir, cache dans sa maison un jeune homme du nom de Tié Jade-pur. Le saviez-vous ?

— Pour l'affaire de l'enlèvement, elle avait trouvé bizarre que je ne l'aie pas délivrée; elle a même manqué d'amabilité à mon égard. Je ne l'ai pas vue depuis lors et j'ignore tout de cette histoire.

— Puisque vous l'ignorez, j'ose vous presser d'aller au plus vite faire une enquête.

— Se renseigner est aisé. Mais est-ce le Tié qui a sauvé ma nièce des griffes du gouverneur ?

— C'est lui.

— Dans ce cas, pourquoi ma nièce le cacherait-elle ?

— Parce qu'il était malade et allait mourir. Or, il a disparu soudain. Comme il n'avait pas d'autre ami dans la ville, nous avons pensé que votre nièce avait dû le recueillir.

— Dans ces conditions, il y a beaucoup de chances pour qu'il en soit ainsi. Attendez que je me renseigne et je vous le ferai savoir.

Envahisseur, de retour dans sa maison, envoya son plus jeune fils jouer chez sa cousine, lui recommandant de regarder de tous côtés. Et comme Cœur-de-glace n'avait pas dissimulé ses actions, l'enfant découvrit tout bien facilement. Il revint donc, disant à son père :

La brise au clair de lune

— Dans la bibliothèque de l'est, il y a un individu qui est malade et qui dort.

Sachant ainsi la vérité, Envahisseur franchit à son tour la petite porte et alla trouver Cœur-de-glace, à laquelle il dit :

— Puisque, mon frère et moi, nous avons chacun notre portique, je ne devrais pas m'occuper de tes affaires. Mais j'ai entendu des bavardages sur ta conduite. Je suis ton oncle et ne puis éviter de venir te parler.

— Quelle est donc la faute pour laquelle on bavarde de votre nièce ? Et pourquoi ne pouvez-vous éviter de m'en parler ?

— J'ai toujours entendu dire que les hommes et les femmes ne devaient pas avoir de relations directes. Or, ton père est au loin ; tu es orpheline et sans frères vivant avec toi. Comment peux-tu soigner chez toi un jeune homme d'un pays éloigné, dont on ne connaît ni les noms ni les prénoms, qui n'est ni un parent, ni un ancien ami ? Cela ne justifie-t-il pas les bavardages ?

— J'ai toujours entendu dire que les Sages ont réglé les rites pour l'usage des hommes médiocres, mais non pour lier les gens de valeur. Pour ceux-ci, il y a des rites en dehors des rites. Et quand Mong-dze défend des relations directes entre hommes et femmes, il ne veut pas dire de commettre une grande injustice plutôt que de faire une infraction à quelque petite règle de politesse... Quand les gens ont le cœur droit, ils n'ont pas besoin de petites règles. Ceux qui ont une grande vertu peuvent agir comme

La brise au clair de lune

ne pourraient jamais le faire des gens de petite vertu... De plus, j'ai encore entendu dire que l'on ne devait jamais ensevelir dans l'oubli sa gratitude ou sa vengeance, et que des héros ont pu ainsi couper bien des têtes sans être considérés comme meurtriers. Dois-je répondre au bienfait par la haine ?... Des misérables ont osé supposer un faux édit impérial pour enlever votre nièce. A ce moment, avez-vous entendu des bavardages ? Mes parents ont-ils agi selon les rites ?... Pour celui qui m'a sauvé, ma reconnaissance est profondément entrée dans mes os. Et par sa conduite, il est plus rapproché de moi que le plus proche de mes parents. Si je l'avais abandonné entre les mains de ses ennemis, je me serais conduite comme un loup et comme un chacal. C'est pourquoi je l'ai fait venir afin de le soigner. Je ne le laisserai pas s'éloigner avant qu'il soit guéri. Ainsi connaissant la gratitude, je récompenserai la gratitude... Et quand, devant le Ciel et la Terre, devant les Esprits et les Ombres, je n'ai aucun remords, comment ose-t-on bavarder ? Et si c'est vous, mon oncle, qui avez entendu ces bavardages, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi et fait juger ceux qui ont proclamé un faux édit impérial et qui m'ont enlevée ?

Envahisseur, entendant ce discours, demeura stupide et sans voix pendant un long moment. Il finit par dire :

— Ce que tu viens d'énoncer est évidemment de la Grande Doctrine et de la Raison. Mais les gens de valeur sont rares, et les petites gens, fréquents. Ceux qui ne comprennent rien, et ils sont nombreux, diront toujours qu'il n'est pas

La brise au clair de lune

élégant pour une jeune fille de donner abri à un jeune homme.

— Les racontars ne sont que des nuages qui passent, dit Cœur-de-glace. Quel jour n'y en a-t-il pas ? Je me contente de garder ma pureté à l'abri de toute souillure. Peu m'importe le reste.

L'oncle n'était pas content. Il ne put que hocher la tête et s'en aller. Si vous ne connaissez pas la combinaison qu'il inventa, vous n'avez qu'à écouter le prochain chapitre.

@

VII

LE CINQUIÈME SOIR,
SANS MANQUER A SES DEVOIRS,
ELLE OSE INVITER UN HOMME A BOIRE.

@

Un poème chante :

Sans protester de la flexibilité de sa taille, ou de la fragilité de ses mains, — Elle écarte le chagrin et se rit de la haine, dans l'acuité exceptionnelle de ses sourcils. — Mais son cœur, bien que brûlant, ne flambe pas ; ses sentiments ont le froid de la glace.— Les médisants acerbes guettent en vain des paroles douces comme le miel.

Puisqu'ils n'ont pas d'autre pensée, ils peuvent avoir confiance l'un en l'autre. — Ils ne connaissent rien dont ils puissent se repentir : que mépriseraient-ils ? — Pourtant, même si l'enseignement reçu, l'on a gardé les trois mille rites, — le dragon que l'on voudrait dissimuler ne peut être caché.

Le récit a raconté comment Envahisseur, partant plein d'enthousiasme pour faire des remontrances à Cœur-de-glace, avait eu au contraire la bouche close par les grands discours de la jeune fille. Il lui fallut bien s'en retourner, tout chagrin, pensant en son esprit :

— Cette esclave parle trop vite. comment puis-je répondre ? Et que faire pour la prendre en faute ?

Il alla voir Kouo et lui confirma que Jade-pur avait bien été enlevé par sa nièce qui voulait le soigner. L'autre ne put retenir sa colère :

La brise au clair de lune

— Elle est une faible jeune fille; comment la laissez-vous soigner ainsi chez elle un jeune homme ? Vieux beau-père, vous êtes son oncle. Votre devoir est de la gronder, de corriger ses fautes et de l'instruire.

— Je l'ai bien grondée, protesta l'autre. Mais sa langue est comme un sabre acéré. J'avais à peine dit une parole qu'elle s'est mise à déclamer des tirades sans nombre sur l'antiquité et les temps présents. C'est elle qui a fait mon éducation sur les rites. Je n'ai pu ouvrir la bouche.

Et il redit ce qu'il avait entendu. Kouo hocha la tête :

— Tout cela n'est que paroles pour vous étourdir et vous écarter. Comment pouvez-vous les supposer sincères ?

— Sincères ou pas sincères, le fait est que, sur le moment, je n'ai pu découvrir le point faible et la confondre.

— Hier, Tchreng Tsi m'a dit que ce vil objet de Tié était très bien fait. L'autre jour, devant le gouverneur, il a fort admiré la grâce et la séduction de votre nièce. Celle-ci prétend l'avoir enlevé afin de rendre bienfait pour bienfait. Mais ce sont là des paroles hypocrites. Elle veut seulement satisfaire ses sentiments secrets. Tous deux sont seuls sous le même toit ; fussent-ils sages et saints, ils ne sauraient se retenir.

— Si ce sont des paroles creuses, nous le saurons bien. Je vais dire à une petite servante de se cacher pour guetter ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Et s'il y a la moindre faute, nous les saisirons sans qu'aucune force puisse les délivrer.

— Voilà qui est parler, s'écria Kouo.

La brise au clair de lune

Au crépuscule, en effet, Envahisseur dit à une petite esclave d'aller se dissimuler dans le bûcher afin d'écouter tout ce qui se passerait. Elle guetta donc. Puis, dès que Cœur-de-glace fut rentrée pour dormir, elle s'échappa et vint faire son rapport :

— La maladie de ce seigneur Tié s'améliore. Mais il ne peut encore se lever. Il reste étendu et prend ainsi tous ses repas.

— Et la Petite-sœur-aînée, où se tient-elle ?

— Elle reste dans la salle d'honneur, surveillant les suivantes qui font cuire les médicaments et la nourriture.

— Est-elle entrée dans la chambre de ce seigneur ? Lui a-t-elle parlé ?

— Je ne l'ai pas vue entrer dans sa chambre. Je ne les ai pas écoutés se parler. J'ai entendu seulement un certain Vif-argent qui transportait des paroles, disant à la Petite-sœur qu'elle devait se reposer et que le seigneur s'inquiétait de la savoir debout. Et quand elle a su que le seigneur dormait, elle est allée reposer et je me suis échappé.

Envahisseur soupira profondément :

— La conduite de cette esclave serait-elle vraiment transparente et pure comme la glace ? Je ne puis le croire.

Et il fit épier encore sa nièce le deuxième et le troisième soir. Dans les rapports qui lui furent faits, il ne trouva pas la moindre trace d'inconduite. Ne sachant plus que faire, il alla trouver Kouo et lui dit :

La brise au clair de lune

— Je les ai fait espionner trois et quatre nuits. Il ne s'est passé entre eux que des relations très correctes d'hôte à invité. Ils n'ont pas commis une seule faute.

Le jeune Kouo secoua la tête

— Vieux beau-père, vos paroles sont bonnes pour tromper un imbécile. Peut-il, de tous temps, y avoir quelque sagesse sous les saules ? Attendez que je prévienne le gouverneur : il fera interroger la suivante favorite de votre nièce et je garantis que leurs véritables sentiments viendront au jour. Nous verrons alors que vos paroles, probablement, ne sont pas l'écho de la vérité.

— Votre injustice me fera mourir, gémit Envahisseur. Vous ai-je jamais caché quelque chose ? Les rapports de ma suivante me sont aussi suspects. Pourquoi doutez-vous ainsi de moi ?

— Eh bien, puisque vous ne me cachez rien, il faut retourner là-bas et surveiller tout avec soin.

Kouo, cependant, alla trouver le Respectable du *Siènn* et lui répéta ce qu'il avait appris, demandant que l'on fit comparaître les suivantes de Cœur-de-glace afin de les interroger avec soin. Le gouverneur répondit :

— Nous autres fonctionnaires, nous avons aussi un corps qu'il faut protéger. Dans toute affaire grande ou petite, quand il y a une accusation en règle, nous pouvons faire des citations. Mais, dans une affaire de gynécée, quand rien n'est encore éclairci, notre règle n'est pas de faire des arrestations.

La brise au clair de lune

— Mais si vous ne les citez pas, que veut dire votre action de gouverneur ? Il est clair que vous les laissez commettre des actes immodestes, et que vous portez ainsi atteinte à l'enseignement illustre de la Cour.

— Les actes immodestes sont en effet contraires à l'enseignement illustre. Mais s'ils n'existent pas, que faire ? Cette Petite-sœur-aînée a montré par ses actions qu'elle n'était pas oblique. Ce seigneur Tié est d'une audace et d'une énergie inflexibles et en dehors de l'humanité.

— Cette Cœur-de-glace, je me suis donné beaucoup de mal pour elle. Le Vieux-Père-et-Mère le sait. Quand je vois ce Tié, sans aucune complication, entrer dans les rideaux de l'alcôve, ma colère est sans limites.

— Sage administré, calmez-vous. J'ai un policier nommé Tann-you qui sait voler sur les toitures et courir sur les murs, percer les murailles et pénétrer partout. J'allais justement le renvoyer pour faute grave. Mais puisque vous avez une affaire obscure à éclaircir, je lui pardonnerai et lui dirai d'aller en secret vérifier s'il y a chasteté ou impudeur. Nous pourrons alors prendre une décision.

— S'il en est ainsi, envoyez-le sans retard et je vous en serai profondément reconnaissant.

Le gouverneur fit appeler Tann-you, qui s'agenouilla tout près de lui. Il lui dit à voix basse :

— Pour ta faute, je devrais te renvoyer. Mais je veux te confier une mission. Si ton enquête est bien faite, je te pardonnerai. Sinon, ta vie sera en danger.

La brise au clair de lune

Tann-you frappa aussitôt le sol avec son front et dit :

— Puisque je reçois la faveur de votre pardon, j'emploierai tout mon cœur à remplir votre mission.

Le gouverneur, alors, expliqua en détail ce qu'il fallait faire. Tann-you se prosterna encore et sortit. En vérité :

Par les temps les plus clairs, on ne peut voir ce qui est caché sous un plateau. — Mais c'est dans les cuisines que l'on sait si un cœur est en flamme. — Ne dites pas qu'espionner n'est pas une jolie chose. — Comment, sans cela, séparer le pur de l'impur ?

Kouo, ainsi rassuré, quitta le gouverneur et retourna chez lui, attendant le résultat de l'enquête.

Inutile de dire que Tann-you n'osa pas flâner en chemin. Il se rendit en secret jusqu'au palais Choé et l'examina. Puis, quand il se trouva seul, il escalada les murs et se posta près de la cuisine. Il entendit que l'on préparait des liqueurs dans la salle d'honneur pour fêter la convalescence du seigneur Tié. Il se glissa donc sur le toit de la grande salle.

Cœur-de-glace était là, donnant des ordres à ses suivantes. Alors, il rampa par une ouverture et se traîna le long de la poutre maîtresse de l'édifice. Juste en dessous de lui, la jeune fille avait fait suspendre un large rideau de perles divisant la pièce en deux parties. A l'est, en dehors du rideau, l'on avait disposé une table avec des liqueurs et de hauts chandeliers : c'était là que Jade-pur allait s'asseoir. A l'ouest, à l'intérieur du rideau, il y avait aussi une table et du vin, mais pas de flambeaux : c'était là que la jeune fille allait se tenir, invisible dans l'ombre mais pouvant tenir compagnie à l'invité visible dans la

La brise au clair de lune

clarté en dehors du rideau. De chaque côté, des tapis rouges étaient disposés pour les prosternations. Deux serviteurs étaient en dehors du rideau, et deux suivantes à l'intérieur.



Tann-you

Quand tout fut prêt, la jeune fille dit à Vif-argent de faire venir Jade-pur. Celui-ci, naturellement, étant très vigoureux, avait peu à peu regagné ses forces, ainsi nourri et soigné. Il était maintenant aussi robuste qu'avant son empoisonnement. Dans sa joie, la jeune fille avait disposé ce vin pour sa convalescence. Il se hâta de se rendre dans la salle. Là, voyant le rideau et les préparatifs, sa reconnaissance se teinta de dix dixièmes de respect. Debout sur les tapis rouges, il pria les serviteurs de

La brise au clair de lune

transmettre à la Petite-sœur ses paroles de reconnaissance. Il entendit alors, derrière le rideau, la voix de Cœur-de-glace disant :



Entrevue de Jade-pur et de Cœur-de-glace

— Votre indigne esclave a reçu, comme un bienfait tombé des nuages et du ciel élevé, l'aide du seigneur qui l'a sauvée de la gueule du tigre. Cette grâce immense me fait vous considérer comme le Ciel et la Terre, comme mon père et ma mère. Mais mon père est au loin sur les frontières : comment vous remercier ?

— Petite-sœur-aînée, l'Élégance du gynécée m'a sauvé des artifices meurtriers de jaloux. J'étais déjà tombé dans la

La brise au clair de lune

mort quand votre infinie bonté, votre vertu splendide m'ont fait renaître. Je ne pourrai jamais payer ma dette de reconnaissance. Je vous prie seulement de me laisser me prosterner devant vous.

— C'est pour m'avoir sauvée que vous avez été poursuivi par ces misérables : ne parlez pas de vertu. Je veux me prosterner devant vous afin de vous témoigner ma reconnaissance sans fin.

Et, séparés par le rideau, les deux jeunes gens s'agenouillèrent et frappèrent quatre fois la terre avec leurs fronts. Quand ils furent relevés, Cœur-de-glace emplit une coupe de liqueur et la fit donner à Jade-pur par une suivante, le priant de s'asseoir et de boire. Il versa une coupe à son tour et la fit porter à l'intérieur du rideau. Alors, s'étant assise, elle aussi, Cœur-de-glace demanda :

— J'ignore encore pourquoi le seigneur est venu en cette ville.

— Etudiant que je suis, je n'avais pas de motif véritable. Mais ne pouvant plus rester à la capitale, et mes parents m'ordonnant de voyager, je me déplace ainsi pour m'instruire.

— Vous ne pouviez plus rester à la capitale ? Puis-je demander pour quel motif ?

Jade-pur hésita un instant, puis il raconta brièvement son aventure avec le prince. Il termina :

— J'arrive ici, et voilà ce méchant gouverneur qui veut me tuer. J'ai bien envie demain d'aller lui parler au Tribunal et

La brise au clair de lune

de lui demander comment, ayant reçu pour mandat d'être le père et la mère du peuple, il ose au contraire opprimer ses administrés. Et quand je l'aurai bien humilié, j'irai voir le gouverneur de la province et lui exposerai l'affaire pour qu'il interroge et punisse son subordonné. Ce gouverneur de province est camarade d'examen de mon père; il ne me repoussera pas.

— L'attitude du Respectable du *siènn* lui a déjà nui, car vous lui avez fait perdre bien du prestige par votre attitude à son égard, l'autre jour. Comment pourrait-il ne pas vous haïr ? Et puis, il y a encore le mot « avantage ». Il est fonctionnaire local et le père de Kouo est académicien : comment ne pas favoriser cette famille ? Sachant maintenant que le seigneur est prêt à me protéger, sans doute il se repentira.

Jade-pur resta quelques instants immobile. il dit enfin :

— Je croyais autrefois agir par esprit de justice. En vous écoutant, je m'aperçois que j'étais emporté par la violence de mes sentiments; je manquais en fait d'équité. A ma violence, l'on répondait par la violence. Maintenant que j'ai reçu les nobles enseignements de ma Petite-sœur-aînée, je jure de garder la doctrine désormais et de ne plus oser agir comme un fou. Ainsi, vous aurez été non seulement ma bienfaitrice, mais encore le plus sage des maîtres.

Et il leva sa coupe vers le rideau. Elle dit :

— Vos sentiments de justice héroïque viennent du Ciel. Mais hélas, que l'on s'y abandonne ou que l'on y résiste, il

La brise au clair de lune

est difficile d'atteindre la perfection du cœur. Quel mérite peut avoir votre esclave, cette herbe inutile ? Mes exhortations n'avaient pour but que de sauver le gouverneur.

— Puisque tel est votre désir, j'oublierai donc mes sentiments contre lui. Mais lui, pourra-t-il oublier sa haine pour moi ? Et ne pouvant rien contre moi, ne cherchera-t-il pas à vous outrager pour se venger de moi ? Votre mur est blanc et sans tache, mais la calomnie est prompte à inventer. Ne parlera-t-on pas de mon séjour ici ? A ce sujet, puisque vos soins ont rétabli mes forces, il convient que je parte au plus tôt. Dès demain, je m'éloignerai, afin d'éviter que l'on bavarde davantage.

— Les rites nous défendent de nous voir librement. Je n'oserai donc pas insister pour vous retenir de force. Mais je puis du moins vous prier de demeurer trois jours encore.

— Comment oserai-je ne pas exaucer votre désir ?

Ils burent encore quelques coupes en silence. Puis Jade-pur demanda, après quelques circonlocutions :

— Je n'ai pas d'endroit fixé pour mes études, ni de lieu où je sois obligé d'aller. Dans le sud, l'on bénéficie des bateaux ; dans le nord, des chevaux. Oserai-je demander à ma Petite-sœur-aînée de me donner un conseil dans sa grande sagesse ?

— Il n'est rien de plus élargissant, sur la terre, que de voyager. Mais, sous le ciel, il n'est rien de mieux que d'étudier dans sa famille. Il n'est rien de plus respectable

La brise au clair de lune

que la doctrine du Sage. C'est la manière d'atteindre à la plus grande glorification de notre nature et de nos dons. Si, sur la terre, il n'y avait pas eu un Krong dze, nous n'aurions pas connu un Rann Yu, et vous n'auriez pas la possibilité d'étudier la Doctrine. A mon avis, mieux vaudrait retourner dans votre village pour y poursuivre vos études... Qu'en pensez-vous ?

Jade-pur se hâta de se lever, s'inclinant profondément devant le rideau :

— Le discours admirable de la Petite-sœur a ouvert mon stupide entendement. Vous avez dissipé mes hésitations. Au fond de votre gynécée, dans la grâce et la beauté parfumée de vos deux fois huit années, comment avez-vous pu acquérir une telle sagesse ? Votre doctrine est telle que bien des vieux lettrés ne sauraient vous égaler. Vous êtes un vase unique, en vérité, contenant toute l'essence d'élégance des monts et des vallées. Je vous respecte et vous suis humblement soumis.

— Mes paroles ne sont que babillage d'un enfant et vos éloges sont exagérément aimables. Vous faites rougir mon visage.

Jade-pur, un peu ému par la boisson, craignit de manquer aux rites en se laissant aller à son enthousiasme. Il prit donc congé de son hôtesse. Celle-ci ne voulut pas insister afin de ne pas fatiguer un convalescent. Elle ordonna donc aux serviteurs de prendre les flambeaux pour accompagner Jade-pur jusqu'à la bibliothèque.

La brise au clair de lune

Ils se séparèrent, ayant prononcé mille et dix mille paroles, pleins de respect et d'amour l'un pour l'autre, grisés par le miel de l'amitié, mais n'ayant pas trahi, même d'un mot, leurs sentiments intimes. En vérité :

Un bijou blanc sans une tache est le bien le plus précieux. — Un lotus bleu non souillé exhale un parfum merveilleux. — Quand la doctrine est entrée au cœur même du luth, — les paroles les plus ardentes ne portent pas atteinte à l'enseignement.

Cœur-de-glace, assurée par ses serviteurs que Jade-pur s'était endormi, alla enfin se reposer dans les appartements intérieurs.

*

Tann-you, inutile de le dire, allongé sur la poutre maîtresse, avait entendu et vu tout ce qui s'était passé entre les deux jeunes gens. Dès que chacun se fut dispersé, il se glissa jusqu'au mur d'enceinte qu'il enjamba. Puis il rentra chez lui.

Le lendemain matin, il courut au palais où il fut reçu dans une salle intérieure et interrogé minutieusement par le gouverneur. Il répéta tout mot pour mot. Quand il en fut aux menaces de Jade-pur, l'autre tressaillit de crainte. Mais le messenger ajouta :

— Que le Vieil-oncle-maternel ne craigne rien. Et il redit les exhortations de Cœur-de-glace. Le magistrat, joyeux, s'écria :

— Cette jeune fille est admirable !

Puis, quand Tann-you eut terminé son rapport, le gouverneur soupira profondément :

La brise au clair de lune

— Ainsi, une jeune fille plus belle qu'une fleur, un jeune homme plus pur qu'une pierre précieuse, vivant sous le même toit, peuvent se rencontrer la nuit, boire et causer et cependant ne parler que de sujets rituels ! Ne serait-ce pas que tu essayes de me tromper ?

Tann-you protesta :

— Je ne suis ni leur parent ni leur ami et je n'ai reçu d'eux aucun présent. Comment oserais-je vous tromper ?

— S'il en est ainsi, ce Jade-pur est un homme merveilleux et Cœur-de-glace est admirable. Si j'en avais le courage, je ferais connaître dans tout l'empire leur conduite extraordinaire.

Puis, ayant renvoyé Tann-You, il songea :

— Bien que, étant fonctionnaire, je doive en effet songer au mot « avantage », cependant je ne puis, ayant rencontré ces héros, les traiter comme des gens ordinaires. D'ailleurs, elle est la fille d'un ministre. Il est le fils du Président de la Cour des Censeurs. Comment ai-je été stupide au point de vouloir leur nuire ? S'il faisait vraiment une plainte à mes supérieurs, toute l'aide des Kouo serait inutile. Je suis, enfin, un *tsinn-che* « admis parmi les lettrés » du plus haut grade littéraire : je dois donner l'exemple des belles actions. Si je suis les vagues et vais à la dérive, je me ferai sûrement du tort... Elle lui a dit de me pardonner. Pourquoi ne les aiderai-je pas ? Ce Jade-pur est un héros parmi les braves : personne d'autre que Cœur-de-glace n'est digne de lui. Et elle est si sage et

La brise au clair de lune

si douce, pareille au phoenix, au *louann* : Jade-pur pourrait seul l'égaliser. Je vais changer de ton et parfaire leur union. Non seulement j'effacerai mon erreur passée, mais encore j'aiderai au règne de la justice.

Sa décision était prise quand le jeune Kouo vint demander des nouvelles. Le gouverneur lui résuma point par point le rapport de Tann-you et ajouta :

— Ne considérez plus cette jeune fille comme une faible et gracieuse enfant de gynécée. C'est une grande héroïne qui ne perdra son corps en aucun cas. Sage administré, je vous engage à ne plus songer à elle.

Le jeune Kouo, stupéfié de voir que les deux jeunes gens étaient vraiment purs, fut écrasé par les conseils du gouverneur. Il partit sans un mot.

Le Respectable du *siènn*, cependant, qui avait son plan, continua de faire surveiller de près Jade-pur. Si vous ne connaissez pas ce plan, lisez le chapitre suivant.

@

VIII

POUR UNE PAROLE QUI VOUS IRRITE, NE
RETARDEZ PAS VOTRE CHAR ET PARTEZ

@

Un poème chante :

Si vous n'avez ni feuilles ni racines, comment distinguer l'espèce ?
— Mais, un héros bien prouvé, comment se vanter de le mettre en fuite ? — Critiquer un défaut de la chair et des cheveux, tout le monde sait le faire. — Recourir à l'aiguille pour guérir foie ou rate, un savant seul en est capable.

Au bruit haineux du vent et de la pluie, les fleurs baissent la tête.
— Mais quand le brouillard et les nuages allongent la langue, la lune montre encore ses sourcils.— Si l'on veut faire entrer un manche carré dans une pièce ronde, — de mille années, on ne pourra réussir.

Le gouverneur, depuis qu'il avait fait épier les jeunes gens et les avait reconnus pour des héros, avait pour eux, en son cœur, une estime lourde de dix dixièmes. Il en parlait fréquemment avec des soupirs d'admiration.

Envahisseur l'apprit et songea en secret :

— Je pousse ma nièce à épouser Kouo. Mais en fait, je ne tiens pas tellement à ce qu'elle l'épouse. Je veux seulement qu'elle se marie et s'en aille, afin que je puisse recevoir les biens de la famille. Aujourd'hui, un mariage avec Kouo semble impossible à parfaire. Elle se plaît à des relations mystérieuses avec Tié Jade-pur. Ils ont beau dire qu'ils sont pleins de respect l'un pour l'autre, je suis sûr

La brise au clair de lune

qu'ils parlent ainsi seulement pour détourner les soupçons. Si je la pousse à épouser ce Tié, elle sera très contente. Et si je réussis, les biens de famille sont à moi.

Son plan arrêté, il ouvrit la petite porte et alla voir Cœur-de-glace, disant :

— Un dicton affirme qu'un tambour non frappé ne rend aucun son, et qu'une cloche non ébranlée ne sonne pas. Un autre dit : dix jours, les yeux sont voilés, et neuf jours l'on voit clair. Quand tu as pris ce Jade-pur dans ta maison pour le soigner, bien des étrangers et moi-même nous t'avons jugée un peu étrange. Qui aurait cru que vous étiez de l'or pur qui ne craignait pas le feu ? Rites et sentiments, rien n'a été en faute, et maintenant que l'enquête a été faite, je te respecte.

— Ce que j'ai fait n'était pas un rit coutumier entre homme et femme. Mais cela n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi parler de respect ?

— Je ne puis considérer à la légère cette action. Mais, soit, n'en parlons plus. Je suis venu causer avec toi d'une affaire, et cela dans une pensée vraiment bonne. Ne te laisse donc pas aller à des soupçons injustifiés.

— En toutes choses, il y a les sentiments et la raison. Si l'on peut agir, il faut agir. Et si on ne peut pas agir, il ne faut pas le faire. Si vos pensées sont vraiment bonnes, pourquoi aurais-je des soupçons ? Parlez donc.

— L'antiquité, prononça l'oncle, disait avec justesse : quand les jeunes gens sont grands, il faut qu'ils se marient.

La brise au clair de lune

Or, tu as atteint l'âge des épingles de tête. Si mon frère était là, il s'occuperait de toi. Mais il est au loin et je ne sais quand il reviendra. Il faut donc bien que j'assume cette charge. Kouo était venu si souvent me parler que je n'avais pu refuser de t'engager à l'épouser. Mais aujourd'hui, je te vois si bien douée, si adroite, si audacieuse, si pleine de bons sentiments et de rites, que je te considère comme une sage. Or, bien que ce Kouo soit riche et noble, il ne peut être considéré comme ton égal. Mais en cherchant même dans tout l'univers, je craignais de ne jamais trouver quelqu'un qui fût digne de toi. Et voilà que ce Tié Jade-pur surgit je ne sais d'où, beau, plein de talent, énergique, courageux, un vrai brave, un héros. N'est-ce pas le Ciel qui l'a fait naître spécialement pour faire la paire avec ma nièce ? J'ai pensé aussitôt à favoriser votre union. Mais dans une circonstance aussi grave que celle-là, je n'ai pas voulu commettre d'erreur et suis venu en causer avec toi.

— Les intentions du Ciel, répondit-elle, sont très difficiles à pénétrer. Nous ne pouvons qu'agir selon les circonstances. Le Ciel n'avait pas destiné Krong dze à être un souverain, mais un Maître. Le Ciel n'avait pas destiné la Troisième Impératrice Ming Fei à épouser l'Empereur puisqu'elle a épousé Tann-yu. Comment pouvons-nous décider de nous-mêmes ? Le seigneur Tié possède un talent exceptionnel : il n'est rien qu'il ne puisse faire. Mais nous nous sommes rencontrés sur le terrain de l'amitié par reconnaissance. La route de là jusqu'au mariage est fort éloignée.

La brise au clair de lune

— Quel détour vois-tu donc entre le mariage et l'amitié par reconnaissance ?

— Pour un mariage, il faut obéir d'abord aux ordres des parents. Alors, jeune homme et jeune fille se rencontrent selon les rites des unions. Mais, dans l'imprévu du malheur, nous nous sommes vus de manière vulgaire devant le tribunal. Puis, à cause de la maladie, j'ai dû l'abriter dans la bibliothèque. Il y a donc reconnaissance et amitié. Les rites défendent formellement le mariage en ce cas. Ce que le Sage appelle *rao-tsiou* « union favorable » ne peut donc plus se réaliser. Ce serait illégal.

— Cependant, mon intervention ne pourrait-elle être ce dont tu parlais l'autre jour. « Quand la femme d'autrui se noie, un homme a le droit de la sauver. »

— Il faut distinguer entre sauver une femme qui se noie, et secourir celle qui n'en a nul besoin. Et puis, le mariage est la base des relations humaines et le plus haut des exemples. Il faut qu'il commence et qu'il finisse bien. On ne doit pas désobéir aux rites.

— Nous ne pouvons parler de la fin. Mais la chose commence aujourd'hui. Que parles-tu de vulgarité dans une rencontre amenée par le malheur ? Et d'ailleurs rien d'incorrect ne s'est passé entre vous depuis vos premières relations.

— Il n'y a rien eu d'incorrect. Mais qui le croira ? Notre réputation n'en souffrira-t-elle pas ?

La brise au clair de lune

Envahisseur, voyant que ses paroles ne pénétraient pas dans l'oreille de sa nièce, se fâcha tout à fait :

— Tu as l'âge d'une enfant et tu parles comme un vieux lettré dont la chair tombe en poussière. Je ne veux plus discuter avec toi. J'irai parler à ce Tié Jade-pur. Il te tient au cœur. S'il consent, tu n'oseras pas refuser, je pense.

Et il se rendit tout droit à la bibliothèque où Jade-pur se reposait. Vif-argent annonça le visiteur. Le convalescent sortit aussitôt, et mena son hôte vers un siège. Envahisseur dit enfin :

— Tous ces jours-ci, mes occupations ne m'ont laissé aucun loisir. J'ai manqué de m'approcher du lit d'un sage.

— Ma maladie vient à peine de se guérir : cela m'excuse seul de n'avoir pas été vous rendre visite.

— L'étudiant que je suis, répliqua l'oncle, est venu vous voir pour délibérer au sujet d'une affaire.

— J'ignore ce dont il s'agit.

— Il s'agit seulement du mariage de la nièce de ma maison.

A ces mots, Jade-pur changea de couleur. Il balbutia :

— Je crains que vous ne gaspilliez vos paroles sur un étranger. Je serais heureux d'écouter vos enseignements sur toutes choses. Mais le mariage de votre honorable nièce, pourquoi m'en parler ?

— Je ne devrais pas en principe vous demander avis à ce sujet. Mais, l'autre jour, quand ma nièce a été enlevée par

La brise au clair de lune

Kouo qui voulait l'épouser, c'est vous qui l'avez sauvée. C'est ainsi que j'ose vous parler d'union l'un avec l'autre.

— Il s'agissait de rencontres inattendues. Mais, aujourd'hui, vous venez me trouver avec intention et m'outrager de propositions contraires aux rites et illégales. Serait-ce que vous trouvez ma présence peu convenable ? Dans ce cas, je pars à l'instant. Cela vous évitera de me donner vos instructions.

Et il se leva. Envahisseur, désolé de voir que son interlocuteur était irrité, tenta de le calmer :

— Que le seigneur ne se trouble pas de mécontentement ! Mes intentions sont excellentes. Asseyez-vous et laissez-moi finir. Vous saurez la vérité et nous y aurons tous deux avantage.

— Le Sage a dit : « Ce qui n'est pas rituel, il ne faut ni le dire; ni l'écouter. » Il vaut mieux que vous ne parliez pas d'une action inacceptable. Vous avez sans doute de bonnes intentions. Mais ma nature est telle que vos bonnes intentions risquent de devenir mauvaises pour moi. Il vaut mieux que je parte au plus vite.

Et se levant, il dit à un serviteur qui se tenait près de là :

— Salue, je te prie, de ma part, la Petite-Sœur-aînée. Dis-lui que je lui suis profondément reconnaissant. Mais de viles rumeurs viennent d'arriver à mes oreilles. Je dois donc partir sans prendre congé d'elle.

La brise au clair de lune

Et appelant Vif-argent, il traversa le cour. Envahisseur, revenant de sa surprise, le poursuivit. Mais Jade-pur était déjà hors de la porte et s'éloignait.



Jade-pur sort du palais Choé

Envahisseur tout déconfit et n'ayant pas le désir de voir sa nièce, grommela :

— Ce gamin a vraiment une nature trop violente. Il ne sera jamais un hôte agréable.

Et il rentra chez lui de mauvaise humeur. En vérité :

Il ne dit que paroles flatteuses dont les hommes se réjouissent ;
— Qui eût pensé que l'on en ferait un sujet d'humiliation ? — Mais, si

La brise au clair de lune

l'on n'a pas reçu du Ciel une face insensible, — Comment supporter pareille douleur et pareille insulte ?

Cœur-de-glace avait bien prévu qu'à la suite de la visite d'Envahisseur, Jade-pur partirait aussitôt de chez elle. Elle ne songea même pas à le retenir, et se désola seulement de le voir la quitter ainsi. Elle fit donc rassembler les bagages du voyageur et mit dix et quelques onces d'argent dans un paquet qu'elle confia discrètement à l'un de ses domestiques nommé Utile. Elle lui dit d'attendre en dehors de la porte de la ville et de remettre la somme à Jade-pur pour faciliter son voyage. En vérité :

Les gens inconsiderés voient tout, mais seulement après avoir agi. — L'intelligence seule est prévoyante. — S'il s'agit de connaissances, qu'importe que l'on soit femme ? — Si l'on a du talent, pourquoi parler d'années ?

Jade-pur, afin que les paroles d'Envahisseur n'entrassent pas dans ses oreilles, s'était hâté de sortir. Il alla droit à la Cour de la Longévitité-prolongée. Là, restant devant la porte, il envoya Vif-argent réclamer les bagages :

Le prêtre se hâta de sortir, salua le voyageur et le pressant d'entrer prendre du thé, il dit :

— L'autre jour, je ne sais pour quelle faute de ma part, le seigneur est parti. Le Vieil-oncle-maternel du *siènn* m'a reproché de vous avoir mal traité, et m'a secoué de cent manières, m'ordonnant de vous rechercher en tous lieux. Si je vous laisse partir aujourd'hui, le Vieil-oncle-maternel me fera mourir.

La brise au clair de lune

— Comment ? s'écria Jade-pur. Je ne te dis rien du passé, et tu oses encore me parler ? Je n'entrerai en aucun cas dans le temple. Je ne prendrai jamais plus de ton thé. Quant au gouverneur, je n'irai certainement pas le voir. Et maintenant, donne-moi sur-le-champ mes bagages.

— Vos bagages sont déjà remis à votre domestique. Quant à partir, je préfère mourir que vous laisser le faire. Je vous supplie d'attendre un peu.

Furieux, Jade-pur s'écria :

— Tu es vraiment trop impudent d'oser ainsi, en plein jour, me faire entrer dans ton temple pour me tuer ! N'essaye pas de t'appuyer sur la puissance du *siènn* pour couvrir tes crimes, car, demain, si je vois le gouverneur de province, tu ne pourras guère lui résister.

A ce moment, deux gardes du *siènn* s'approchèrent, invitant Jade-pur à se rendre au palais.

Le gouverneur, en effet, sachant la vérité, avait décidé de se lier avec Jade-pur et avait aposté des licteurs devant le palais Choé, avec ordre de l'inviter dès qu'il sortirait. Mais le jeune homme, en les entendant, éclata de rire :

— Je ne suis pas un contribuable de cette ville, et je ne dois aucun service ici. Que me veut votre maître ? Ne serait-ce pas que, n'ayant pu me tuer l'autre jour, il voudrait compléter son œuvre aujourd'hui ?

Mais les autres ne pouvaient répondre et se contentaient d'insister. Jade-pur, irrité, allait les battre, quand ils s'écrièrent :

— Voici l'Oncle Suprême qui arrive !

La brise au clair de lune

En effet le gouverneur, prévenu par un autre garde, et craignant de voir son invitation refusée, était monté à cheval et, faisant conduire une seconde monture, était accouru au galop. Il mit pied à terre à la hâte et s'inclina profondément devant le jeune homme, disant :

— Fonctionnaire infime que je suis, mes yeux n'avaient pas de pupille. Ainsi dans le trouble, je n'ai pas reconnu un sage et j'ai accumulé les fautes. Mais l'entendement m'est venu. Si vous ne méprisez pas ma bassesse, ô Frère-aîné, et si vous daignez accueillir mon repentir, venez jusqu'à mon palais afin que je m'excuse.

Jade-pur vit que le gouverneur parlait avec une ardente sincérité : ses paroles n'étaient plus de l'eau glissant sur de la boue. Il salua donc et répondit :

— Je ne vous mentirai pas. Ces jours derniers, mon intention était d'aller vous demander bien des choses. Mais j'ai reçu des enseignements qui ont changé mes idées. Cependant, pourquoi prononcez-vous ces paroles courageuses ? Ce n'est pas, je l'espère, pour dissimuler des desseins plus profonds encore ?

— Une fois était déjà trop. Comment oserais-je recommencer ? D'ailleurs votre attitude m'avait ému. Puis les nobles paroles de la Petite-sœur-aînée Choé vous exhortant à me pardonner m'ont touché. Je ne puis les oublier.

Jade-pur, stupéfait, s'écria :

La brise au clair de lune

— Le Vieux-né-le-premier a-t-il le don de pénétration ? C'est merveilleux !

— Venez à mon humble *ya-menn*. Je vous demanderai votre avis.

Jade-pur, voyant que le gouverneur avait adopté un tout autre ton, ne voulut pas refuser. Les deux hommes montèrent à cheval et, côte à côte, se rendirent au palais. Là, étant descendus, ils allèrent s'asseoir. Et le Respectable demanda :

— Puis-je savoir pour quel motif vous vouliez partir avec tant de hâte ?

— Je pensais en effet demeurer encore un ou deux jours. Mais aujourd'hui l'on est venu me dire des paroles qui ne devaient pas entrer dans mes oreilles. Voilà pourquoi je m'éloignais.

— Je vous supplie de me dire de quel homme et de quelles paroles il s'agit.

— L'homme est l'oncle de la Petite-sœur-aînée Choé. Les paroles sont au sujet d'un mariage.

— Bien que l'homme soit fautif, ses paroles ne sont pas mauvaises. Pourquoi ne pas les avoir laissées pénétrer dans vos oreilles ?

— Je ne puis vous le dissimuler : depuis que nous nous sommes rencontrés, la Petite-sœur et moi, mes regards étaient froids, mais mon cœur bouillonnait. Soudain, l'on me parle de mariage. Or, nous nous sommes vus en secret ; nous nous sommes servis l'un l'autre. Rites et lois nous défendent le mariage.

La brise au clair de lune

— Au sujet de ce mariage, il y a deux façons de parler, répondit le magistrat. Les rites défendent de se connaître avant de s'épouser. Mais votre conduite est inattaquable. Tout bavardage à ce sujet est absurde. Si je vous ai fait venir aujourd'hui, c'est que je savais de longtemps la valeur du sage et de l'héroïne. Un pareil mariage serait une grande fête, et je serais coupable si je ne persuadais pas les habitants de ma région d'apparier leurs talents.

— Cependant, dit Jade-pur en soupirant, les relations humaines ne doivent pas être troublées. Comment pouvons-nous parler de mariage entre deux personnes qui se sont secourues dans le malheur ?

— Frère-aîné, si vous voulez vous en tenir si étroitement à des préceptes de vieux lettré tombant en poussière, il ne fallait pas accepter d'être hébergé et soigné par la Petite-Sœur-aînée.

— Le danger où j'étais, je ne pouvais y échapper qu'en acceptant l'offre généreuse de la Petite-sœur. Mais aujourd'hui, je n'ai aucune obligation qui me fasse agir. Si j'écartais mes scrupules pour satisfaire mes désirs, ne tomberais-je pas au rang des petites gens ?

— Vous parlez du danger que vous avez couru : je profite de vos paroles pour vous dire mes remords. Et puisque la Petite-sœur a dit, elle aussi, qu'elle me pardonnait mes erreurs passées, il ne me reste qu'à prouver mon repentir. Or, la seule manière de se repentir, c'est d'entasser des bonnes actions afin de compenser le mal commis. En vous voyant tous deux, pleins de vertu et de talent, je me suis

La brise au clair de lune

dit que le Vieux Ciel ne pouvait vous avoir réunis ainsi sans intention. Si je n'aidais pas au dessein du Ciel, je commettrais une nouvelle faute et ne saurais me dire le Père-et-la-Mère du peuple.

— En somme, interrompit Jade-pur en riant, afin de couvrir de gloire votre magistrature, vous voulez que je commette une action incorrecte... Tout mariage, vous le savez, doit être arrangé par les parents. Or, dans ce cas, les enfants auraient tout décidé. Inutile d'insister.

Et, se levant, il voulut prendre congé. Le gouverneur le retint, disant :

— Dans de telles circonstances, il est bien difficile de discerner la correction de l'incorrection. Rappelez-vous toujours, du moins, mon repentir et croyez que mes bonnes intentions ne seront point passagères. Je vous presserais bien de rester pour un repas, mais je crains que le passé ne vous rende méfiant. Rappelez-vous que je serai heureux de vous aider en tous temps.

Jade-pur le remercia et prit congé de lui. Puis, suivi de Vif-argent, il sortit de la ville par la Porte de l'Est. En vérité :

Quand une nature n'a rien de faux et d'emprunté, qui peut l'influencer ? — Un esprit qui est bien équilibré, n'agit que d'après lui-même. — Il est regrettable que le siècle soit difficile à ceux qui veulent suivre le droit chemin. — Quel merveilleux bonheur il y aurait à connaître une vie sans défaut !

Jade-pur, obéissant à sa nature, sortait donc de la Porte de l'Est. Mais il n'avait pas de moyens de transport, et fort peu

La brise au clair de lune

d'argent. Vif-argent lui parla de louer des montures. Il hésitait à le faire quand le messenger de Cœur-de-glace se présenta devant lui et dit :

— Seigneur, comme vous venez tard ! Il y a déjà près d'une demi-journée que la Petite-sœur-aînée m'a envoyé ici.

— Et pourquoi la Petite-sœur-aînée t'a-t-elle dit de m'attendre ?

— Elle avait vu son oncle entrer chez vous : elle savait qu'il vous irriterait et que vous partiriez aussitôt. Elle ne pouvait vous retenir ; mais, pensant que, dans votre hâte, vous n'auriez pas fait tous vos préparatifs, elle m'a envoyé vous remettre une petite somme et quelques aliments.

Jade-pur, surpris et joyeux, s'écria :

— La Petite-sœur-aînée a non seulement des sentiments émouvants, mais encore une sagesse qui lui fait prévoir toutes choses ! Elle est vraiment admirable !

— Quelles paroles devrais-je rapporter ?

— Je voudrais lui dire ma reconnaissance. Mais la profondeur de ma gratitude rend les paroles insuffisantes. Et quant à mes sentiments, je ne puis les exprimer. Je te charge donc seulement de la saluer de ma part et de dire que son souvenir et ma reconnaissance ne s'effaceront jamais de mon esprit.

Utile remit alors les paquets à Vif-argent, qui loua aussitôt une mule. Puis les voyageurs s'éloignèrent, allant vers le Bourg-de-l'est.

La brise au clair de lune

*

Ils avaient à peine chevauché pendant deux ou trois *lis*, quand le propriétaire de la mule refusa obstinément d'aller plus loin. Jade-pur mit donc pied à terre. Les deux voyageurs avaient alors marché un *li*, et venaient de dépasser un bois. Soudain ils aperçurent un homme vulgaire portant un paquet et conduisant une jeune femme vêtue de toile bleue. Celle-ci avait la tête enveloppée et se hâtait tellement qu'elle bouscula Jade-pur. Puis elle voulut courir vers le bois.

Le jeune homme jugea la chose étrange. Il appela l'homme à grands cris.

— Où cours-tu donc avec la femme que tu as enlevée ?

La fugitive s'arrêta net, l'air épouvanté, et gémissant :

— Grâce, je vous en prie. Ne me tuez pas !

L'homme pressa sa compagne. Mais, comme elle ne bougeait pas, il déposa son paquet et voulut fuir. Jade-pur, accourant, le saisit et l'interrogea :

— Qui es-tu ? Je ne te lâcherai pas avant de savoir la vérité.

L'homme, apeuré, s'agenouilla et frappa la terre avec son front, disant :

— Si vous me laissez vivre, je vous dirai tout. Cette femme est une épouse secondaire du vieux Li, dans le Bourg-de-l'est. Elle s'appelle Branche-de-pêcher. Elle trouvait son mari trop vieux et m'a demandé de l'emmener et de la cacher pour un temps.

La brise au clair de lune

— Ainsi, tu es un ravisseur ?

— ... Mon nom est Siuann-ynn « Argent proclamé ».

— Est-ce bien vrai ?

— Vous m'avez laissé vivre. Comment oserais-je mentir ?

Jade-pur réfléchit un moment, puis il dit :

— Puisque tu as dit la vérité, tu peux partir. Et il le lâcha.
L'autre ne fit qu'un bond et disparut.

Jade-pur, alors, interrogea la femme :

— Tu es bien l'épouse secondaire du vieux Li ? Et ton nom est bien Branche-de-pêcher ?

— C'est exact.

— Dans ce cas, puisque ton ravisseur s'est enfui, et que je vais au Bourg-de-l'est, je vais te reconduire à ton mari...

— Je me suis enfuie : je n'ai donc aucun désir de retourner. Mais je vous suivrais volontiers.

— Alors, suis-moi.

Vif-argent s'était chargé du bagage. La femme, à contre-cœur accompagna les voyageurs.

Ils avaient à peine marché pendant un *li*, quand une troupe d'hommes vint en courant à leur rencontre, criant et gesticulant. Ils entourèrent les voyageurs, criant :

— La voilà ! Courez vite avertir le vieux Li !

— Inutile de faire tant de bruit, observa Jade-pur. Je viens de la rencontrer et l'accompagne pour la rendre à son mari.

La brise au clair de lune

Les autres s'écrièrent tous :

— L'accompagnez-vous ou bien l'enlevez-vous ? Vous vous expliquerez au bourg.

Cependant, la nuit était venue. Dans l'obscurité, soudain, plusieurs torches apportèrent une clarté neigeuse. C'était une nouvelle troupe d'hommes avec le vieux Li. Celui-ci vit la bonne mine de Jade-pur et aperçut près de lui la fugitive : tout son corps trembla de colère. Sans demander d'explications, il donna un coup de poing dans la poitrine du jeune homme et cria, l'injuriant :

— D'où viens-tu, voleur de femmes ? Comment as-tu fait pour séduire ma compagne adorée ? Je te ferai mourir pour cela.

Jade-pur l'écarta d'une main et dit :

— Vieillard, votre caractère est trop vif. Sans demander ni bleu ni rouge, ni noir ni blanc, vous agissez de manière sauvage. Votre épouse a été enlevée par un individu de qui je l'ai délivrée. Et vous me maltraitez, au lieu de me remercier.

Mais Li piétinait et criait confusément :

— Qui donc l'a enlevée ? Ne vois-je pas de mes yeux mon épouse ici et mes biens sur le dos de cet autre ? Que viens-tu discuter ?

Jade-pur, voyant que Li était trop en colère pour entendre raison, se contenta de dire en riant :

La brise au clair de lune

— Ne vous échauffez pas davantage. Puisque la femme est là, tout s'éclaircira.

Les autres hommes s'écriaient :

— Il fait nuit. Tout est obscur. Nous ne pouvons discuter ainsi sur le milieu de la route. Allons au Bourg. Le magistrat emploiera les instruments de torture et saura bien leur faire avouer la vérité.

Et la troupe, se bousculant, retourna jusqu'au village.

Or, le juge local, sachant que Li était un maître des richesses dans le pays, ne put résister au désir de donner une grande importance à l'affaire. Il revêtit sa robe officielle et son bonnet de gaze, et s'assit à son tribunal, entouré de ses gardes.

Li s'agenouilla et parla le premier :

— Mon épouse Branche-de-pêcher a été enlevée. J'ai demandé à des gens de la poursuivre et nous l'avons heureusement rejointe. Celui-ci, ajouta-t-il en désignant Jade-pur, celui-ci dont j'ignore le nom, avait avec lui femme et butin. Je vous demande d'agir d'après la loi.

Le juge, majestueusement, commanda :

— Amenez-moi ce ravisseur.

Les gardes poussèrent Jade-pur, lui criant de s'agenouiller. Mais lui, riant, répondit :

— Il n'est pas à genoux devant moi. Pourquoi m'ordonnez-vous de m'agenouiller devant lui ?

La brise au clair de lune

Le juge, l'entendant, eut le cœur envahi d'une grande colère. Il aurait bien voulu y donner libre cours. Mais l'accusé n'avait pas l'aspect d'un homme du commun. Il demanda donc :

- Qui es-tu donc pour prendre ici de si grandes manières ?
- Quel tribunal est-ce donc pour me demander mon rang ?

L'autre, dans sa fureur, s'écria :

- Tu es convaincu déjà du crime d'enlèvement et tu oses parler ainsi ? Tu ne m'échapperas pas.
- Et comment vois-tu que j'ai enlevé cette femme ?
- Li ne t'a-t-il pas trouvée avec elle ? Si ce n'est toi qui l'as enlevée, qui est-ce donc ?
- Est-ce parce que je suis avec elle que je l'ai enlevée ? Aveugle qui ne comprend rien à la raison ! Il est vraiment risible de te voir occuper ton poste !
- A juger par tes paroles habiles et puissantes, tu dois exercer le métier de ravisseur depuis nombre d'années. Tu m'insultes parce que mon grade est peu élevé. Mais, dès demain, je te ferai conduire au magistrat supérieur. Nous verrons si tu es assez habile pour t'en tirer.
- Ton supérieur serait-il l'Empereur Auguste ?
- Empereur Auguste ou non, tu le connaîtras en le voyant.

Et se tournant vers Li, il ajouta :

- A ton âge, prendre une épouse aussi jeune, c'est vraiment chercher des ennuis.

La brise au clair de lune

Branche-de-pêcher, bien qu'ayant une trentaine d'années, était jolie et peinte avec soin. Le juge la regarda un instant, et l'interrogea :

— T'es-tu enfuie de plein gré, ou bien as-tu été enlevée ?

Elle baissa la tête sans répondre. Le Juge poursuivit :

— Je ne te torture pas. Mais je crains que devant le tribunal supérieur, quand on te torturera, tu ne puisses garder le silence.

Puis il dit à Li :

— Emporte les coupables et garde-les avec soin. Demain, je te donnerai les pièces nécessaires et les ferai conduire au tribunal supérieur. Le tort que l'on t'a fait sera vengé.

Li fut bien obligé de conduire Jade-pur jusqu'à son logis. Mais ayant vu la manière dont son prisonnier malmenait le magistrat, il se demanda quel homme ce pouvait être, et n'osa pas le maltraiter. Il le fit entrer dans une chambre à l'étage de la maison et lui fit servir un repas et du vin. Puis il voulut reprendre son épouse. Pourtant, après réflexion, il l'envoya passer aussi la nuit dans la chambre du haut.

Cette nuit allait-elle briser le joyau sans tache ? Si vous ignorez ce qui se passa, et comment on les mena devant le tribunal supérieur, vous n'avez qu'à écouter ce qu'explique le prochain chapitre.

@

IX

UN SPECTRE EST PINCÉ VAINEMENT POUR
TROMPER LA BEAUTÉ ; MAIS A LA PREMIÈRE
LUNE, LA BEAUTÉ RIT AU POINT D'ASPERGER
TOUT AVEC SA BOISSON.

@

Un poème chante :

Le sage a dit : ruiner un faible s'appelle « pincer un spectre ». —
Mais l'on ne peut tromper le Ciel ni fermer les bouches. — C'est
gaspiller en vain lèvres fleuries et bouches mielleuses. — Un regard
clair comme l'onde, arrêté bien en face — transperce poumons, rate,
cervelle et moelle. — C'est peine perdue que de se mal conduire. —
Une perspicacité claire tient les corps pour de simples marionnettes.

Des paroles ont raconté comment Jade-pur, arrêté par le
vieux Li, et traité hautainement par le juge local, avait son esprit
divisé en éclats ; il était furieux, mais il riait aussi. Il prit sans
souci le repas qui lui fut servi, puis fit étendre ses couvertures
par Vif-argent et s'endormit profondément.

Or l'on était alors au quatorzième jour de la lune, et l'astre
arrondi brillait avec éclat. Jade-pur, soudain, s'éveilla. La clarté
pénétrait par la gaze des fenêtres. Il aperçut Branche-de-pêcher
assise sur le bord de son lit. Elle lui agitait légèrement le bras. Il
se releva aussitôt, écartant la jeune femme. Cependant, ayant
pitié d'elle, il ne la traita pas brutalement et se contenta de se
retourner et de s'endormir.

La brise au clair de lune

Mais elle, très désappointée, resta quelque temps assise. Lassée enfin, elle s'étendit sans se déshabiller au pied du lit, et s'endormit, elle aussi.

Or, le vieux Li avait bien décidé d'enfermer son épouse dans la chambre ; mais son cœur n'était pas apaisé. Il alla en silence écouter à la porte. Il devina ce qui se passait et se dit :

— Naturellement, tout vient de cette femelle éhontée. Le jeune homme est parfaitement honnête et je lui ai fait tort bien injustement.

Le lendemain, il voulut le libérer en s'excusant. Mais le magistrat local n'avait encore reçu aucun cadeau. Il avait été, de plus, fort bousculé par Jade-pur. Il insista pour rédiger un mandat et faire conduire le prisonnier à la ville, au prétoire du Respectable du *Tao*.

Ce jour-là, justement, ce haut magistrat célébrait son anniversaire. Ses subordonnés du *fou* et du *sienn* étaient venus le féliciter. Plusieurs étaient déjà devant le tribunal, attendant d'être reçus. Ils virent ainsi entrer un groupe d'hommes entourant Jade-pur et Branche-de-pêcher. On leur dit qu'il s'agissait d'une affaire d'adultère et d'enlèvement. Quelques assistants, frappés par la bonne mine de Jade-pur, et ne pouvant croire qu'il fût un ravisseur, lui demandèrent qui il était et pourquoi il avait commis ce crime. Mais Jade-pur ne répondit pas. Alors ils interrogèrent la jeune femme. Celle-ci, vexée d'avoir été repoussée la nuit précédente, voulut mordre le dédaigneux et répondit que c'était bien lui le ravisseur.

La brise au clair de lune

Soudain l'on annonça que le Respectable du *Tao* était dans le tribunal ; et l'on ouvrit les portes. Pendant la bousculade qui s'ensuivit, le gouverneur Pao, Respectable du *Siènn*, descendit de son palanquin et, apercevant Jade-pur au milieu des gardes, il s'avança tout surpris et lui demanda :

— Que faites-vous donc ici ?

Le juge local se présenta aussitôt et répondit :

— Ce jeune homme dont j'ignore le nom a enlevé cette femme, épouse de Li, et s'est enfui avec elle. Il a été arrêté avec le butin et je l'amène ici pour le faire juger et signaler mon mérite.

Le gouverneur, furieux, l'interrompt :

— Quelle bêtise dites-vous là ? C'est le fils du Président de la Cour des Censeurs. Pendant qu'il était dans mon palais, j'ai voulu lui faire épouser une jeune fille plus précieuse que mille onces d'or. Il a refusé parce qu'il n'avait pas l'autorisation de ses parents. Et il serait venu dans ton village enlever je ne sais quelle fille des champs ?

Le juge local, aussitôt amolli, répondit :

— Tout cela ne vient pas de moi, mais des déclarations de Li, et des aveux de cette femme.

Le gouverneur Pao, sans l'écouter davantage, entraînait Jade-pur et le faisait asseoir près de lui, disant .

— Comment cette aventure vous est-elle arrivée après m'avoir quitté ?

La brise au clair de lune

Le jeune homme lui raconta tout en détail, donnant le nom du coupable. Le gouverneur alors, fit appeler les autres personnes et s'adressa en ces termes au vieux mari :

— Vieil esclave ! Tu es encore assez stupide, à ton âge, pour épouser une femme trop jeune. Tu ne sais même pas l'empêcher de s'enfuir. Et tu viens de plus accuser à faux des passants. Quel châtiment mérites-tu ?

— Le petit vieillard, balbutia l'autre, poursuivant sa femme, l'a trouvée en compagnie de celui-là, et les a ramenés au village. Mais mon épouse l'a dénoncé clairement. Je n'ai pas accusé à faux.

— Vieil esclave qui mérite la mort ! gronda le gouverneur. Ton neveu Siuann-ynn a depuis longtemps des relations illicites avec ta femme et l'a enlevée. Ce seigneur l'arrête et te la ramène, et c'est par le mal que tu récompenses le bien ?

Le vieillard, entendant le nom de son neveu, sembla s'éveiller d'un songe et s'écria :

— Naturellement c'est ce petit voleur qui est le coupable ! Il venait chaque jour avec sa bouche huileuse et sa langue glissante. Il m'a bien trompé.

Et, s'agenouillant, il se prosterna, ajoutant :

— Le Vieil-oncle-maternel a vraiment la perspicacité d'un Génie.

Comme le gouverneur donnait l'ordre de préparer un mandat pour arrêter le ravisseur, le vieillard se prosterna encore :

La brise au clair de lune

— Je devrais demander qu'on le châtie. Mais son père est mort et sa mère n'a que lui. Je vous supplie de lui faire grâce. Je ne lui permettrai plus d'entrer chez moi, et voilà tout.

Le ravisseur n'étant pas puni, sa complice, sur les instances du vieillard, reçut également son pardon. Elle frappa le sol avec son front. Puis, chacun se retira. Le gouverneur alors dit à Jade-pur :

— Hier, je voulais vous retenir pour un petit festin. Encore méfiant, vous avez préféré partir. Puisqu'aujourd'hui ces campagnards ont retenu votre char et m'ont permis de vous revoir, voudrez-vous oublier vos sentiments et m'accorder votre sympathie élevée pour un repas ?

— Quand je viens de recevoir votre justice généreuse, ce nuage de sentiments fertilisants, comment pourrais-je ne pas accepter l'honneur que vous me faites ?

Le gouverneur, aussitôt, dit à ses domestiques de préparer un festin. Puis, ayant salué son supérieur, il emmena Jade-pur avec lui. En vérité:

Les choses du siècle ont des apparences trompeuses et subissent des changements nombreux et soudains. — Pour arriver vraiment jusqu'à l'amitié, il faut s'approfondir longtemps. — Pourquoi demander au Vieux Ciel de renverser ses intentions ? — Le Grand Tout, par de fausses apparences, fait fondre le cœur des hommes.

Le gouverneur Pao, ayant félicité le Respectable du *Tao*, emmena donc Jade-pur et le fit asseoir dans son palais, où l'on avait disposé le festin. Dans les précédentes rencontres, hôte et

La brise au clair de lune

invité n'avaient pas de laisser-aller. Mais, cette fois, ils se connaissaient mieux et, de coupe en coupe, ils se lièrent encore mieux.

Ils avaient bu tous deux jusqu'à se sentir à demi-grisés et leur conversation avait touché tous les sujets. Ils en vinrent à parler de Cœur-de-glace. Le gouverneur Pao conseilla de nouveau à Jade-pur de consentir à l'union. Mais celui-ci, tout en reconnaissant la profondeur de ses sentiments à l'égard de Cœur-de-glace, refusa encore pour les mêmes motifs. Les deux hommes, enfin, se retirèrent pour la nuit.

Le lendemain, Jade-pur prit congé de son nouvel ami. Celui-ci lui présenta une douzaine d'onces d'argent et lui dit :

— Je vous dirai encore un mot. Les grades officiels n'ajoutent rien à la valeur d'un homme, mais ils ne sont pas sans avantages. Plutôt que de voyager au gré des vagues, cueillez l'armoise des examens, et votre réputation en sera plus brillante encore.

Jade-pur s'inclina, disant :

— Je suivrai avec zèle vos conseils élevés.

Puis ils se séparèrent. Jade-pur loua de nouveau une mule et reprit la route, songeant :

— Pourquoi ce Pao, quand il m'a vu la première fois, m'a-t-il voulu du mal ? Quels sentiments l'ont-ils fait s'amender à ce point ? Et cette Cœur-de-glace ! Quelle intelligence pour découvrir la cause de ma maladie ! Quel courage pour m'aider !

La brise au clair de lune

Tout en songeant, il voyageait, et bientôt arriva dans la ville de Ta-ming. En vérité :

Les paroles passées demeurent dans l'oreille. — Les faits écoulés agitent toujours notre esprit. — Mais, parmi tous les mouvements du cœur, — il n'en est pas d'aussi profond que l'amour.

Jade-pur étant de retour dans sa maison, nous cesserons de parler de lui.

Maintenant il faut dire comment Cœur-de-glace, après avoir envoyé son domestique Utile avec des cadeaux pour le voyageur, avait attendu une demi-journée sans revoir le messenger. Dans son cœur, elle craignait un complot des méchants, et s'inquiétait grandement. Utile revint enfin et lui rapporta ce qui s'était passé, ainsi que le message du jeune homme. Elle fut rassurée.

*

Envahisseur avait été très vexé du départ soudain du voyageur. Pendant plusieurs jours, il n'alla pas voir sa nièce.

Un matin, pourtant, on le vit tout souriant se rendre auprès de Cœur-de-glace. Il lui dit :

— Sage nièce, connais-tu la nouvelle extraordinaire ?

— Comment les événements extérieurs entreraient-ils dans le silence du gynécée ?

— Eh bien, ce Tié Jade-pur que je croyais un honnête garçon et que je t'exhortais à épouser, tu as été vraiment inspirée de le refuser. Si tu l'avais accepté, ta vie aurait été perdue. Comment as-tu deviné sa vraie nature ?

La brise au clair de lune

— Je ne connais pas sa famille, mais rien qu'à le voir agir, l'on voit que c'est un brave.

L'oncle frappa du pied, s'écriant :

— Un brave ? Tu as habituellement des yeux puissants. Où est donc ta vision claire ?

— S'il n'est pas un héros, qu'est-il donc ?

— En réalité, c'est un voleur de femmes depuis de longues années. Et quand il a feint une maladie pour venir ici, j'ignore ce qu'il projetait. C'est sans doute grâce à ta chance qu'il n'est rien arrivé. Quand je lui ai parlé, il a vu enfin qu'il n'avait pas de route devant lui et ne pouvait rien faire. Alors, il a prétendu être indigné et s'est éloigné. Qui aurait cru qu'à peine arrivé au Bourg-de-l'est, il causerait déjà du scandale !

— Quel scandale ?

— Il a enlevé la favorite d'un richard du bourg. On l'a poursuivi, tué à moitié en le battant et enfermé dans la prison du juge local. Là, malgré ses supplications, on l'a encore battu. Mais, comme il avait été insolent, le juge l'envoya au tribunal du *Tao*, où il se conduisit en véritable criminel.

— Mon oncle, d'où tenez-vous cela ?

— L'autre jour, le gouverneur Pao est allé féliciter le Respectable du *Tao*. Il avait avec lui un grand nombre de gardes qui ont assisté à la scène. C'est ainsi que je l'ai appris.

La brise au clair de lune

Cœur-de-glace eut un sourire glacé :

— Ne répétez pas que le seigneur Tié est un ravisseur ; vous feriez mourir de rire vos auditeurs... D'ailleurs, cela ne me concerne en rien.



Cœur-de-glace repousse les insinuations de son oncle

— Je sais bien que cela ne te concerne pas. Il s'agit d'un bavardage vain. Mais les visages des gens sont vraiment difficiles à lire.

— Par ces mots, vous voulez critiquer la force de mes yeux et dire que j'ai mal jugé le seigneur Tié. Je vous dirais, mon oncle, que je ne discuterai pas s'il s'agissait d'un

La brise au clair de lune

autre que lui. Mais, après que le seigneur Tié m'a sauvée, je ne puis vous laisser salir son nom sans protester.

— Tes paroles me mettent en colère et me font rire en même temps. Ce nommé Tié n'est pas de mes ennemis anciens ou nouveaux. Si je le critique, cela n'a pas d'importance : un ravisseur est un ravisseur. Du fond du gynécée, tu n'as pas entendu les gardes raconter l'affaire. Tu auras beau discuter, tu ne pourras le laver de son crime, même en le trempant dans le Fleuve Jaune. Il a été pris sur le fait ; que peux-tu dire ?

— Le seigneur Tié ne peut pas être un ravisseur. S'il ne s'agit pas de racontars, il y a donc autre chose dans cette affaire. Mais si vous pouvez me prouver qu'il est vraiment un ravisseur, je suis prête à m'arracher les yeux pour vous les donner. D'ailleurs, vous ne le croyez pas vous-même, et feriez bien de vous renseigner exactement.

— Avec ou sans enquête, c'est un ravisseur. Mais, si tu le veux absolument, je me renseignerai.

— Vous verrez bien. Le proverbe l'affirme : « Ce que l'on entend raconter est vide. Ce que l'on voit de ses yeux est solide ».

L'oncle, se moquant encore, sortit. Pourtant, sur le chemin, il songeait :

— Cette esclave semble bien assurée. Ce que l'on m'a répété serait-il faux ? Allons questionner les gens au palais.

Comme il approchait de l'entrée, il rencontra un groupe de gardes et les interrogea. Les uns dirent avoir vu un ravisseur et

La brise au clair de lune

une femme enchaînés. Les autres prétendirent qu'il n'y avait pas de ravisseur. Devant la confusion de ces dires, il alla voir un secrétaire de confiance et apprit la vérité. Il revint, tout surpris, songeant :

— Cette esclave est vraiment merveilleuse ! Mais, après m'être ainsi moqué d'elle, je n'aurai pas beaucoup de « face » en avouant que j'ai été trompé... Je vais aller en causer avec Kouo. Nous verrons alors.

Quand il fut devant le jeune homme, il lui répéta ce qui s'était passé. Kouo lui dit :

— Vieux beau-père, il ne faut pas être trop honnête. Mort ou vivant, affirmez que la chose est vraie. Ajoutez même quelques paroles pour arranger. Arranger n'est pas mentir.

— Qui craint de mentir ? Seulement, je ne sais qu'inventer.

— Vous n'avez qu'à écrire une petite chanson sur lui, et dire qu'on vous l'a chantée. Vous la lui ferez lire et ce sera une preuve que l'on ne pourra discuter.

— Le stratagème est admirable ! s'écria Envahisseur. Mais qui pourra composer la chanson ?

— Sauf moi, qui aurait le talent nécessaire ? Cependant, vous ne pouvez l'écrire. Ecoutez-la donc bien.

Et après avoir pensé quelques instants, il récita :

Il est vraiment risible, ce seigneur Tié ! — Il prétend être un seigneur — et met un grand bonnet, — couvrant son corps d'une robe vide. — Finalement, il n'est qu'un vieil idiot, — trompant les filles stupides. — Et quand on le regarde à fond, — il n'est, bien entendu, qu'un ravisseur, — la nuque entourée d'une corde, — les

La brise au clair de lune

cuisse rompu par la bastonnade. — Quand il entre dans une maison, c'est par un trou creusé dans le mur.— Et quand il est dehors, on l'appelle mendiant. — Un indigne de ce genre, — offense Lao dze qui n'est plus, — et fait pitié à Wou dze et à Mong dze.— Ce petit qui pénètre dans les gynécées, — en se prétendant un hôte de passage, — on le reconnaît bientôt pour stupide. — A faire ainsi le glorieux, — il se fatigue vraiment le cerveau. — Le plus fâcheux est que ses yeux, — n'ont pas en réalité de pupille. — Ce n'est qu'un petit garçon. — Et l'on voit vite qu'il n'est pas un sage. — Ce chien voleur à de grandes manières, mais la fille immodeste, son amie, fait aussi des façons. — S'il fallait l'appeler sage, — elle aurait depuis longtemps épousé le jeune Kouo.

Quand Kouo eut terminé, Envahisseur frappa dans ses mains, et dit avec de grands rires :

— C'est vraiment admirable !... Sauf cependant les deux vers de la fin, qui sont trop significatifs, et qui pourraient provoquer des soupçons. Il vaut mieux les retrancher.

— Même s'ils excitent le soupçon, ces deux vers sont importants et ne peuvent être retranchés.

— Soit, gardons-les. Ecrivez maintenant afin que je lui fasse lire : cela paraîtra plus véritable.

Le jeune Kouo fit venir un domestique qui savait écrire, et lui dicta la chanson. Puis il la remit à son beau-père, disant :

— Montrez-la lui. Mais qu'elle le croie ou non, cela n'a pas d'importance. Le nouveau juge provincial vient d'être désigné. C'est un intime de mon père. Dès qu'il aura rejoint son poste, je ne lui parlerai pas de quoi que ce soit d'autre que d'arranger mon mariage. Je dirai que le

La brise au clair de lune

ministre Choé n'a pas de fils et doit m'adopter. Il ne pourra refuser de m'aider.

Envahisseur, épouvanté, l'interrompt :

— Si vous parlez d'adoption, les biens de la famille vous reviendront et nous serons dépouillés. Non, non, parlez simplement de mariage.

Kouo se mit à rire :

— Vieux beau-père, vous prenez tout au sérieux. Si je parle d'adoption, ce n'est que pour hâter le mariage. Mais, après la cérémonie, tout vous reviendra. Vous ne pensez pas que nous soyons pauvres au point de convoiter vos biens ?

Envahisseur, rassuré, sourit :

— Je vous avais soupçonné à tort. Mais, attendez qu'elle ait lu cette chanson. Dans sa colère, elle changera de sentiments. Alors, je parlerai du Juge Provincial. Il n'y a pas à craindre son refus.

— Emportez vite ce papier, dit Kouo. J'attends vos heureuses nouvelles.

Envahisseur retourna donc chez lui pour montrer la chanson à Cœur-de-glace. Mais, celle-ci, l'ayant lue, ne fut que plus ardente, plus énergique, plus habile et plus forte dans sa doctrine.

Si vous ne savez pas ce qu'elle répondit, écoutez seulement ce qu'explique le chapitre suivant.

X

LA FAUSSETÉ DÉVOILÉE AU JUGE PROVINCIAL
ÉPOUVANTE CE MAGISTRAT.

@

Un poème chante :

Le bruit du tonnerre dans le Vide immense n'est redouté que par les hommes au cœur vide. — Celui qui n'a pas de remords reste assis paisible, sans crainte et sans trouble. — Quant au trompeur, sait-il si la foudre ne va pas le frapper sur la tête ? — A ce moment, il ne songe plus à acquérir, mais à se retirer.

Des paroles ont raconté comment Envahisseur avait emporté la chanson calomniatrice composée par Kouo contre Jade-pur. Il vit sa nièce et lui dit :

— Je n'avais d'abord aucune envie d'aller faire une enquête sur ce Tié. Mais tu as insisté. Je l'ai fait, et je n'ai rien appris de bon.

— Qu'avez-vous entendu de mal ?

— A peine avais-je questionné que l'on m'a confirmé les faits : c'est un ravisseur. Mais j'hésitais encore, quand on m'a donné une pièce certaine.

— Et quelle est cette pièce ?

— Devant le palais, j'ai trouvé, collée sur le mur, une chanson composée par je ne sais qui, et se moquant de Tié le voleur de femmes. Comme je craignais de ne pas être

La brise au clair de lune

cru de toi, j'ai dû la faire copier pour te la montrer. Tu vas voir quel homme est ce Tié.

Et sortant la chanson de sa manche, il la tendit à sa nièce. Celle-ci la prit. Mais à peine l'avait-elle parcourue du regard qu'elle laissa échapper un éclat de rire et dit :

— Toutes mes félicitations, mon oncle. Depuis quand avez-vous étudié que vous sachiez déjà écrire et composer des vers ?

— Je ne l'avoue pas à tout le monde ; mais tu le sais bien : je n'ai jamais appris l'écriture ni la poésie.

— Puisque ce n'est pas vous qui l'avez écrite, cette chanson est due à coup sûr au noble pinceau de Kouo.

Envahisseur trébucha, s'écriant :

— Ne cause pas de tort ainsi aux gens. Je t'ai dit que Kouo avait du talent. En réalité, il n'en sait pas plus que moi. Les nobles ou les vils pinceaux, il ignore également comment les manier.

— Il ne sait peut-être pas écrire. Mais il peut parler.

— Quelle haine a donc Kouo contre ce Tié qu'il se soit fatigué à composer un poème pour le ridiculiser ?

— Je ne suis qu'une fille ignorante, mais je ne juge pas que ce poème ait dû beaucoup le fatiguer.

— Je ne discuterai pas davantage. J'ajouterai seulement que le nouveau Juge Provincial, Fong Yng, est un ami intime de l'académicien Kouo. Dès que le Juge descendra de cheval, le jeune Kouo lui demandera de régler de force

La brise au clair de lune

son mariage avec toi. Ton père est sur les frontières ; il ne peut rien. Et moi, je suis un homme aux vêtements blancs, sans insignes de grade. Comment toi, une fille de seize ans, pourras-tu lutter contre lui ?

— Les Juges provinciaux ont rang de Censeur Impérial. Ils sont nommés pour remplacer le Ciel et poursuivre l'injustice. S'il accepte de troubler les relations en forçant à un mariage, il remplacera le Ciel pour commettre une mauvaise action. Osera-t-il aller ainsi contre les lois de l'Empire ? Rassurez-vous, mon oncle, je n'ai pas peur de lui.

— Aujourd'hui, dit l'autre moqueur, il ne s'agit que de prononcer de grands mots devant ton oncle ; tu n'as pas peur, bien entendu. Mais, devant le Juge dans toute sa majesté, et quand on commencera de te torturer, tu trembleras de terreur.

— Les Censeurs ont à rendre compte de leurs actes au Fils du Ciel : ils ne désirent pas leur propre perte. Seuls, les petites gens se ruinent pour un avantage du moment.

— L'avantage ! s'écria l'oncle. Tous les héros de l'antiquité n'ont pu arracher ce mot de la terre. Et d'ailleurs, l'avantage est encore ce qu'il y a mieux pour les petites gens.

Cœur-de-glace, riant, répondit :

— Puisque l'avantage est encore ce qu'il y a de mieux, je vous souhaite de le rencontrer toujours.

La brise au clair de lune

— Ne te moque pas de moi. Si tu ne cherches pas ton avantage du moment dans la vie, tu trouves une perte plus tard.

— Un vieux proverbe le dit bien : « L'insecte de l'été ne peut prévoir l'hiver. La cigale qui vit six mois seulement ne connaît pas l'automne et le printemps ». Mais chacun sait s'il a chaud ou froid. Vous recherchez ce qui vous est commode. Je ne poursuis que les rites et la Rectitude : peu m'importe bonheur ou malheur. Ne vous inquiétez donc pas de moi.

Envahisseur s'aperçut que Cœur-de-glace parlait assez durement pour couper des clous et trancher du fer. Il tourna les talons et s'en alla, songeant en secret :

— Je calomnie Tié ; elle ne me croit pas. Je veux l'effrayer avec le Juge Provincial : elle n'en a pas peur. Que faire ? Voici déjà longtemps que mon frère est relégué, et cette fille m'empêche encore de saisir sa fortune ! Il faut absolument que Kouo obtienne du Juge une bonne action judiciaire qui la brise. Alors, elle écoutera mes paroles.

Cependant, il était arrivé chez Kouo et lui dit :

— Ma nièce est vraiment haïssable. Au premier coup d'œil, elle a su que la chanson était composée par vous. Elle n'a jamais voulu croire mes explications. Quand j'ai tenté de l'effrayer avec le Juge, elle a été tout à fait calme. N'êtes-vous pas aussi furieux contre elle ?

Kouo, dans sa colère, gronda :

La brise au clair de lune

— Puisqu'elle est ainsi, n'essayons plus de la persuader. Attendons que le vieux Fong arrive, et nous verrons à qui sa protection s'adressera : à moi, le fils de son ami l'académicien ; ou bien à la fille d'un ministre en disgrâce.

Et, là-dessus, ils se séparèrent.

*

Deux mois plus tard, le nouveau Juge Provincial arrivait à son poste. Le jeune Kouo était allé une grande distance à sa rencontre. Puis, quand les encens de l'installation s'étaient évaporés, il avait offert de lourds cadeaux de bienvenue. Dès que le Juge eut un peu de loisir, Kouo prépara encore un festin, auquel il invita le magistrat. Celui-ci ne pouvait refuser au fils de son ami l'académicien. Quand le moment arriva où l'on est un peu adouci par les boissons, le Juge Fong, voyant Kouo si plein de zèle, lui dit :

— Je n'étais pas encore arrivé à mon poste que je recevais déjà l'épais amour du Frère-aîné. Si le Frère-aîné a quelques instructions à me donner, je serai heureux de lui obéir.

— O Vieille-terrasse-de-bienfaisance, ô Grand homme ! La brise de votre majesté est comme une gelée blanche qui m'épouvante. Comment le Né-après-vous oserait-il vous importuner de ses affaires privées ?... Il est cependant un point pour lequel je solliciterais la protection du Grand Homme, Terrasse-de-bienfaisance.

— Quelle est l'affaire du Frère-aîné-Séculaire ?

La brise au clair de lune

— Mon père, ce grand homme de la famille, absorbé par les soucis de l'Etat, ne peut s'occuper de ses parents. C'est ainsi que ma robe de tissu grossier n'a pas encore reçu l'ornement des fleurs-de-pêcher : je n'ai pas de Première Epouse, bien que mes cadeaux de fiançailles aient été faits depuis longtemps.

— Comment cela ? demanda le Juge, surpris.

— Les cadeaux ont été faits, mais on se repent.

— Voilà qui est extraordinaire ! s'écria le Magistrat en riant. Avec votre apparence et votre situation, qui ne désirerait lier et nouer les fils ? Quelle est donc la personne qui se repent ?

— La fille du ministre Choé.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé l'aide du *fou* et du *siènn* ?

— Ils sont intervenus tous deux. Mais elle a refusé de se soumettre. C'est pourquoi je viens solliciter la majesté de votre face d'acier pour dompter cette humeur étrange d'un gynécée. Ma reconnaissance ne sera pas superficielle.

— Cette affaire me semble assez facile à régler en votre faveur. Mais il ne serait pas commode que l'on découvrit plus tard une insuffisance dans l'action de l'Intermédiaire, ou bien une erreur dans l'envoi des cadeaux de fiançailles.

— L'intermédiaire a été le gouverneur Pao. C'est lui qui a envoyé les cadeaux. Le père étant absent, c'est l'oncle qui a tout fait. Chacun sait cela. Je n'oserais jamais induire en erreur la Terrasse-de-Bienfaisance.

La brise au clair de lune

— Puisqu'il en est ainsi, demain, j'enverrai un rescrit pour ordonner le mariage.

— Je crains qu'elle ne refuse de monter dans le palanquin...

Le Juge hocha la tête en réponse. Puis, ayant encore bu quelques coupes, il s'en alla.

Le lendemain, le Juge Fong envoya en effet au gouverneur du *Li-tchreng siènn*, l'ordre suivant :

La Cour provinciale d'examen fait connaître à tous : la nécessité du mariage est la première des relations humaines et des bonnes mœurs; l'on ne peut s'y soustraire. Or, d'après des rapports, le fils de l'académicien Kouo a depuis longtemps fixé ses fiançailles avec la fille du ministre Choé, et le gouverneur local était intermédiaire. Il importe d'accomplir l'union. Il convient d'envoyer un ordre aux deux parties pour hâter l'heureux événement. Dans le délai d'une lune, l'union devra être accomplie. S'il y a retard, le crime ne sera pas aisément pardonné.

Le gouverneur lut le document avec attention et reconnut aussitôt la main de Kouo. Il voulut faire un rapport sincère, mais craignit d'indisposer Kouo. Pourtant s'il ne faisait pas de rapport, la désobéissance de Cœur-de-glace provoquerait des troubles. Il se contenta donc d'envoyer le message secret suivant :

Le *Siènn* a bien été intermédiaire, mais entre le jeune Kouo et l'oncle de la dame Choé. Or, il semble que la dame Choé n'avait pas été accordée. C'est pourquoi rien n'a été fait jusqu'à présent. Le cœur de la Dame Choé est ardent

La brise au clair de lune

et correct, cent fois au-dessus de tous. Le *Sienn* craint que l'obligation donnée ainsi à une fille de fonctionnaire ne soit dangereuse et ne compromette le corps de Votre Excellence. C'est pourquoi il envoie ce rapport clair, attendant prosterné vos ordres pour agir.

Le Juge Fong, à la lecture de ce message, s'écria plein de colère :

— La majesté d'un Juge Provincial ne serait pas assez pour une jeune fille ?

Et il envoya encore des ordres au gouverneur :

La Cour d'examen fait de nouveau connaître : Si la dame Choé n'a pas été accordée, pour qui le *sienn* a-t-il été intermédiaire ? Elle est d'ailleurs la fille d'un fonctionnaire en disgrâce, comment oserait-elle résister ? Si elle n'obéit pas, envoyez-la devant ma cour pour être jugée et punie. Et qu'on ne désobéisse pas.

Pao constata la dureté des phrases. Il ne pouvait plus aller droit ou de biais. Il s'en fut d'abord chez Kouo faire part du décret, afin de montrer son équité. Inutile de dire que le jeune homme fut plein de joie. Puis il se rendit chez les Choé, et s'asseyant seul dans la salle d'honneur, envoya les domestiques prévenir Cœur-de-glace qu'il apportait un ordre officiel du Juge Provincial.

La jeune fille, accompagnée de deux suivantes, alla aussitôt s'asseoir derrière le rideau retombé, à la porte d'arrière de la salle, et fit dire qu'elle écoutait les ordres. Le gouverneur, alors, tourné vers le rideau, s'inclina et dit:

La brise au clair de lune

— Ce n'est pas pour autre chose que pour la demande en mariage de Kouo. Il a obtenu l'appui du nouveau Juge Provincial. Celui-ci ne connaissant pas bien les faits, a fixé un délai d'un mois pour l'union. J'ai dû communiquer l'ordre à Kouo, qui s'en réjouit, et je viens vous en faire part en vous priant d'agir sans retard.

— En l'absence de mes parents, je ne puis que vous demander aide à vous, Père-et-mère du peuple.

— J'ai déjà envoyé une demande pour vous. Mais la réponse a été rude et je n'avais plus qu'à venir vous demander si vous obéiriez.

— Quelles sont donc les rudes paroles du Juge ? demanda-t-elle.

Il lui fit aussitôt remettre le message, que la jeune fille lut avec soin. Elle dit enfin :

— Si je repousse l'union avec les Kouo, c'est parce que mon père est sur les frontières. Quand il reviendra, j'obéirai. Mais l'ordre est menaçant : comment une faible fille pourrait-elle y résister ? Cependant, après que les liens seront noués, un jour viendra bientôt où le Juge quittera son poste. Alors je pourrai obtenir justice. Puis-je donc vous demander de me laisser ce message comme preuve pour l'avenir ? J'agirai en vue du bien public et non pour ma satisfaction.

— Les projets de la Petite-sœur-aînée sont lointains. Je lui laisse volontiers ce message.

Et il retourna dans son palais, songeant :

La brise au clair de lune

— Comment se fait-il qu'elle ait fait tant de résistance jusqu'à ce jour, et que maintenant elle cède si facilement, et se contente de garder un message ? Vraiment, je ne puis l'expliquer. Sans doute n'a-t-elle pas osé résister à la grande puissance du Juge...

Il rédigea donc un rapport. Fong, en le lisant, se mit à rire :

— Pao m'a dit qu'elle est passionnée. Mais, devant mes ordres, elle n'est guère passionnée.

Cependant, le gouverneur, à regret, avait avisé Kouo des événements. Il ne restait plus qu'à choisir un jour favorable. En vérité :

L'on ne s'inquiète guère des délicates fleurs-de-pêcher quand on fixe une union. — Il faudrait pourtant un consentement harmonieux avant de regarder venir la colombe. Aussi, dans ce bas monde, combien y a-t-il de couples d'oiseaux, dans les fleuves et les vallées, — qui ne sont pas des inséparables *yuann et yang*, et dont les têtes ne sont pas égales ?

Ainsi, Fong et Kouo se réjouissaient de voir l'affaire arrangée.

*

Cependant, quelques jours plus tard, le Juge Provincial ouvrit sa grande porte et donna audience publique. Cent ou deux cents personnes se pressèrent, agenouillées au pied de la Cour de Cinabre, et levant bien haut leurs placets. Fong fit recueillir les suppliques et renvoyer les plaignants jusqu'au jour où ils seraient convoqués. Chacun se pressa de nouveau, cette fois pour sortir.

La brise au clair de lune

Il ne resta qu'une jeune fille qui, lorsque tout le monde fut parti, accourut s'agenouiller devant le tribunal en criant :

— Je suis une rebelle, mais je ne veux pas fuir la mort, châtement de mon crime. Je viens au contraire mourir ici afin de glorifier les lois de l'Empire et rendre célèbre votre justice.

Et là-dessus, elle tira de sa manche un poignard à la lame aiguë et blanche comme neige, et le leva pour s'en percer le



Cœur-de-glace devant le juge provincial

cœur. Fong, effrayé, donna l'ordre de la retenir et l'interrogea avec des paroles bienveillantes. Elle répondit :

La brise au clair de lune

— La rebelle est fille du ministre Choé, maintenant en disgrâce...

Et elle raconta son affaire en détail, disant sa volonté de ne pas se marier avant le retour de son père. Puis elle leva encore son poignard. Les licteurs l'arrêtèrent et le Juge dit :

— Ce différend a des à-côtés nombreux : comment pouvais-je tout connaître ? Mais Kouo a déjà épousé votre cousine, comment espère-t-il avoir deux Premières Epouses en n'envoyant qu'une fois des présents de fiançailles et en n'ayant qu'un intermédiaire ? Si vous n'étiez pas venue m'éclairer, mon crime eût été grand.

Cependant, elle tirait de sa manche la requête établissant les faits. Le Juge lut le document. Il y vit qu'elle avait déjà envoyé une dénonciation à la Cour des Censeurs. Son corps se couvrit d'une transpiration glaciale ; la colère fit trembler son corps. Il hésita un moment. Puis il reconnut la nécessité de calmer la jeune fille par de belles paroles, et dit :

— Au début, je n'avais pas compris les manœuvres de Kouo. Retournez donc paisiblement chez vous. Je ferai paraître une proclamation défendant les unions forcées. Mais il faut arrêter votre dénonciation.

— Puisque le grand homme pardonne à la rebelle, je n'ose trop demander. Cependant mon messenger est déjà parti depuis trois jours.

— Trois jours, cela n'est pas beaucoup. Nous pourrions l'arrêter à temps.

La brise au clair de lune

Et il fit prendre le nom et la description du messager par un secrétaire adroit, ordonnant à ce dernier de partir sans délai et d'aller comme une étoile afin d'arrêter la plainte.

La jeune fille quitta enfin le tribunal et monta dans un palanquin pour retourner chez elle.

Inutile de dire que le jeune Kouo, Envahisseur, le gouverneur Pao même, ignoraient tout. Kouo, dans son enthousiasme élevé, avait choisi une date favorable et la fit connaître à son beau-père. Celui-ci alla donc trouver Cœur-de-glace et dit :

— Ma nièce, je te félicite : le jour est choisi.

Elle éclata de rire :

— Ce beau jour sera-t-il pour cette existence, ou dans une vie future ?

— Sage nièce, ne te moque pas. Le Juge Provincial a des pouvoirs de vie et de mort. Il ne faut pas rire de lui.

— Mon oncle, le Juge dont il ne fallait pas rire n'est plus. Le Juge d'aujourd'hui est moins terrible.

Pendant qu'ils parlaient, un domestique vint annoncer qu'un messager du magistrat apportait une proclamation et voulait voir la jeune fille. Celle-ci fit semblant de soupirer profondément et demanda :

— A propos de quoi m'envoie-t-on un ordre ?

— Naturellement pour hâter ton mariage. Je vais voir. Si ce n'est pas important, tu n'as pas besoin de sortir.

Et il courut interroger le messager :

La brise au clair de lune

— Pour quel motif le vieil-oncle Fong a-t-il fatigué mon Honorable Frère-aîné ? N'est-ce pas pour hâter la liaison des flambeaux fleuris ?

— Nullement. Le Grand Homme Fong a examiné avec attention cette affaire et m'a chargé de vous apporter une proclamation défendant l'union.

Et il remit le pli à l'oncle stupéfait. Celui-ci, à l'intérieur, se demandait ce que cela voulait dire, mais, tout haut, il invitait le messager à s'asseoir. Puis il alla porter le document à Cœur-de-glace, disant :

— L'on vient d'envoyer cette proclamation : je ne sais pourquoi. Lis-la-moi pour que je sache.

Quand elle eut fini, elle éclata de rire :

— Votre spectre épouvantable n'a pas beaucoup servi !

Puis elle fit donner deux onces d'argent au messager. Envahisseur, écrasé, lui demanda :

— Tu disais bien que le Juge d'aujourd'hui n'était plus celui de la veille. Je ne puis m'expliquer comment une proclamation pressant le mariage est suivie par un ordre qui le défend.

— Qu'y a-t-il de difficile à s'expliquer ? Quand il est arrivé, il a pensé que j'étais faible et m'a poussée au mariage pour plaire à Kouo. Maintenant, il a fait connaissance avec l'âcreté de ma main et redoute que je lui fasse du tort. Il a changé aussitôt de visage.

La brise au clair de lune

— En l'absence de ton père, comment penses-tu nuire au Juge, au point qu'il ait aussi peur de toi ?

— Ne le demandez pas, répondit-elle en souriant. Vous le saurez dans deux jours.

Il fallut bien qu'il s'en allât, le cœur toujours plein de soupçons. Il fit part de l'événement à Kouo. L'autre ne put le croire, et monta aussitôt en palanquin pour aller voir le Juge Provincial. On lui dit que celui-ci était occupé et ne pouvait recevoir de visiteurs. Kouo y retourna le lendemain, sans succès. Il en fut de même les jours suivants. Kouo, furieux, songea :

— Pourquoi a-t-il changé d'attitude pour moi ? Je vais en avertir mon père.

Si vous ne savez pas ce qu'il fit, écoutez le chapitre suivant.

@

XI

QUAND LE CŒUR EST BOUILLANT, L'ESPRIT NE
PEUT ÊTRE EN REPOS. MAIS UN MILLIER DE LIS
SONT DIFFICILES A PARCOURIR.

@

Un poème dit :

Les racontars mensongers ne se soucient de rien, — mais corps et cœur en sont transpercés. — Et l'on court, l'on se hâte, craignant d'être accusé de négligence.

Quelles que soient les liaisons, — tout vient de la longueur ou de la brièveté des sentiments. — Mais si je ne garde pas pour moi cette glace ou cette brûlure ; — qui vraiment voudra s'en occuper ?

Des paroles ont raconté comment le jeune Kouo avait appris que le Grand Juge Fong, cessant d'aider au mariage, avait donné à Cœur-de-glace une proclamation la protégeant contre les poursuites. Insoumis en son cœur, il était allé voir plusieurs fois Fong sans être reçu. Il en conçut dix dixièmes d'irritation. Mais ne pouvant trouver de moyen d'avancer, il eut l'idée d'aller demander des détails au gouverneur Pao.

Quand il parla de la dernière proclamation, Pao s'écria, tout surpris.

— Pourquoi ce changement ?

Puis, il soupira :

— La Petite-sœur, à coup sûr, a retourné le Juge par une combinaison géniale.

La brise au clair de lune

— Son père est au loin. Elle n'est encore qu'une enfant qui n'est jamais sortie du gynécée. Qu'a-t-elle pu inventer de génial ?

— Que le Frère-aîné, dit Pao, ne regarde pas la Petite-sœur avec tant de dédain. Elle est jeune, mais elle a l'énergie d'une héroïne. Quand je lui ai porté l'ordre de mariage, elle n'a fait aucune résistance... Elle a certainement agi. Sage administré, vous devriez aller au *ya-menn* du juge et questionner les gardes. Vous apprendrez sûrement la cause de ceci.

Kouo, ayant quitté le gouverneur, se rendit donc au *ya-menn* du Juge et questionna les gardes. Ceux-ci lui dirent les craintes du Juge devant les menaces de la jeune fille.

Kouo s'en revint tout mélancolique.

Une vingtaine de jours plus tard, on vint le prévenir que le Juge l'attendait, et qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle. Il partit en toute hâte, et fut conduit dans une salle intérieure. Les salutations échangées, Fong lui dit :

— Quand je suis arrivé ici, je ne connaissais pas les circonstances et j'ai failli causer un grand malheur.

— Du poids de votre Terrasse, obliger une jeune fille à se marier, même s'il y a quelques erreurs, cela ne peut causer de grands malheurs. Pourquoi la Vieille Terrasse-de-bienfaisance a-t-elle ainsi changé d'avis ?

— J'avais d'abord jugé qu'il s'agissait d'une jeune fille ordinaire. Qui aurait pensé qu'elle pût être aussi intelligente et dangereuse ? Elle avait feint la soumission,

La brise au clair de lune

mais avait envoyé un messager à la capitale pour me dénoncer. Était-elle à craindre, oui ou non ?

Kouo sursauta :

— Comment a-t-elle eu cette audace ? N'a-t-elle pas menti pour vous effrayer ?... Il fallait, en tous cas, arrêter son messager et déchirer la plainte.

— Son messager était parti depuis deux jours quand elle est venue me voir. Et si je n'avais pas cédé, elle avait encore l'intention de se percer d'un poignard devant mon tribunal. Sa plainte causait ma perte, la vôtre et celle de votre père. J'ai donc donné l'ordre de protection pour la calmer. Alors elle m'a donné le nom et le signalement du messager afin que je puisse l'arrêter en chemin. Vous êtes venu me voir plusieurs fois : je n'ai pas osé vous recevoir, craignant de nous compromettre si mon messager n'était pas arrivé à temps. Mais il a pu accomplir sa mission et j'ai voulu vous le faire connaître.

— Comment cette esclave a-t-elle eu l'audace nécessaire pour agir ? Elle est vraiment détestable... Dois-je abandonner tout espoir, ou bien le Grand Homme, la Terrasse-de-bienfaisance, peut-elle me permettre un nouveau rêve ?

— Si nous employons la force, nous aurons à coup sûr des difficultés. Il vaut mieux ne pas la provoquer.

Kouo se retira enfin, découragé. En revenant chez lui, il conféra de la chose avec son ami Tchreng Tsi. Celui-ci, ayant écouté, répondit, après avoir réfléchi :

La brise au clair de lune

— Dans tout ce qui s'est passé, elle n'a jamais prétexté votre manque de talent ou votre manque de beauté. Elle a dit seulement que des enfants ne pouvaient se marier sans l'ordre des parents. J'estime que vous n'arriverez à rien par la force. Mais pourquoi ne pas en parler à son père ? Envoyez en toute hâte quelqu'un à votre père et priez celui-ci d'envoyer un messenger sur les frontières pour une démarche officielle de fiançailles. Le ministre Choé est en disgrâce et ne refusera rien. Et si le père consent, la fille ne pourra plus s'envoler au ciel.

Kouo, tout joyeux, s'écria :

— Vous avez raison ! Je vais écrire à mon père. Mais je ne puis donner tout le détail des circonstances tortues. Il faut absolument que vous alliez tout expliquer de vive voix.

— Pour un événement heureux, vous me confiez cette mission : comment oserais-je refuser ? Je pars à l'instant.

Kouo, ravi, se hâta d'écrire une lettre à son père et prépara une somme pour les frais de voyage. Puis il donna l'ordre à un domestique d'accompagner Tchreng Tsi jusqu'à la capitale. En vérité :

Vous regarderez tout un arbre, cherchant une fleur, et vous n'en trouverez pas. — Puis, au pied de l'arbre, vous trouverez une pousse nouvelle. — L'on ignore que le printemps est là, mais les voisins s'en réjouissent déjà. — Cependant les papillons s'attristent de l'agitation des abeilles : il y a des fautes en toutes choses.

Tchreng Tsi et le domestique partirent donc pour la capitale : nous n'en parlerons plus.

*

La brise au clair de lune

Cependant Jade-pur, revenant du Chann-tong, était arrivé dans ses propriétés familiales à Ta-ming fou. Il n'oubliait pas ses sentiments de reconnaissance envers Cœur-de-glace, mais il ne se laissait plus aller à son ardeur et ne songeait qu'à étudier pour acquérir un titre littéraire.

Un jour, lisant la *Gazette de la Cour*, il vit que son père avait obtenu un congé pour maladie. Comme il en ignorait la cause, il fut troublé en son cœur. Emmenant donc Vif-argent, il monta à cheval et partit pour la capitale.

Il arrivait aux portes quand il aperçut un homme, monté sur une mule, qui trottait devant lui. Jade-pur le regarda en le dépassant et reconnut Utile, l'intendant de Cœur-de-glace. Surpris, il l'interpella :

— N'es-tu pas l'intendant des Choé ? Pourquoi es-tu ici ?

Utile, reconnaissant Jade-pur, mit pied à terre et répondit :

— J'allais justement vous voir, seigneur Tié.

Jade-pur, étonné, s'arrêta et descendit de cheval, demandant :

— Tu viens me trouver de la part de la Petite-sœur-aînée ? Ce Kouo aurait-il encore agi vilainement ?

— Précisément. Et il s'est montré plus dangereux encore que les autres fois. Si bien que la Petite-sœur m'a envoyé frapper sur le tambour des suppliants. Cependant, craignant mon insuffisance, elle m'a dit de vous trouver pour vous demander conseil.

— Déposer une plainte est aisé. Mais dis-moi ce qui s'est passé.

La brise au clair de lune

Utile lui redit alors les événements. Jade-pur, furieux, jura qu'il ferait destituer le Juge Fong et dit à Utile :

— Mon cheval est plus rapide que ta mule. Je vais en avant. Rejoins-moi au palais de mon père. Vif-argent t'attendra devant la porte.

Puis, fouettant sa monture, il s'éloigna comme en volant. En peu de temps, il fut arrivé au *ya-menn*. Bien entendu, le Censeur étant malade, n'accordait pas d'audience. Mais devant la porte, il y avait encore un grand tapage. Il entra rapidement et, saluant ses parents, apprit avec satisfaction que son père était déjà remis.

Cependant Vif-argent attendait devant la porte. Le soir tomba sans qu'il vit rien venir. Jade-pur, averti, essaya de deviner, et songea :

— Sa mule serait-elle fatiguée au point qu'il se soit arrêté pour la nuit ?

Mais, le lendemain, Vif-argent attendit vainement jusqu'à midi. Jade-pur, inquiet, se dit :

— Peut-être a-t-il rencontré un ami tout-puissant auquel il a remis sa plainte ?

Et il envoya un secrétaire de son père s'informer au Bureau des Dénonciations. Celui-ci ne trouva rien. Jade-pur, de plus en plus inquiet, se demanda si Utile n'avait pas été tué par un émissaire du juge Fong. Puis, il songea que le malheureux pouvait avoir été frappé d'une maladie foudroyante. Il envoya des domestiques s'informer en tous lieux. Mais on ne trouva aucune trace du disparu.

La brise au clair de lune

Alors le jeune homme, empli de crainte sur le sort de cette malheureuse sans défense, se dit qu'il ne pouvait attendre plus longtemps pour secourir celle qui l'avait sauvé. Il prit congé de ses parents, disant qu'il allait reprendre ses études et louant une mule, emmenant seulement Vif-argent, il partit voyageant jour et nuit pour arriver au Chann-tong. Réfléchissant en chemin il décida d'aller rendre visite d'abord à Cœur-de-glace et de lui demander les ordres de mariage du Juge, puis de retourner à la capitale déposer une plainte contre Fong.

Voyageant sans repos, il arriva bientôt au Li-tchreng sienn. Il chercha une auberge où déposer ses bagages et partit lui-même jusqu'au palais des Choé. Sous le portique, tout était silencieux et désert. Il franchit la grande porte. Là encore, il ne vit personne. Traversant la cour, il allait pousser la seconde porte quand il aperçut une proclamation affichée sur un mur latéral. Il s'approcha et reconnut que l'ordre était récent. Il songea :

— Ce brigand, après deux ordres, en donne encore un troisième ?

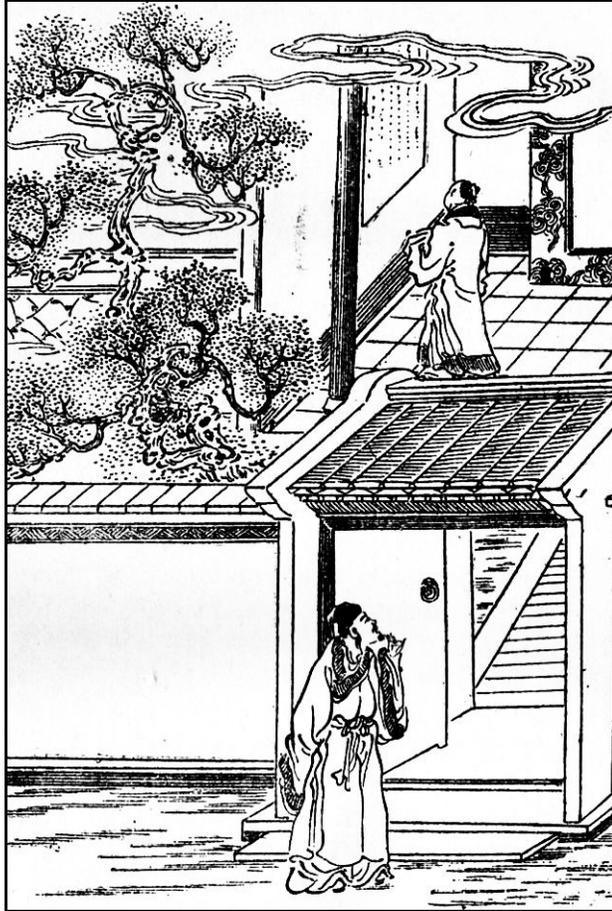
Mais, quand il eut fini de lire le document, la surprise et la joie se mêlèrent en son cœur :

— Voilà qui est inexplicable, pensa-t-il. La Petite-sœur aurait-elle envoyé des cadeaux à Fong pour qu'il change ainsi de visage ? Ou bien le ministre Choé a-t-il retrouvé son poste ?

Il fut tenté d'entrer pour demander des explications. Mais comment un jeune homme pouvait-il voir une jeune fille dont il

La brise au clair de lune

n'était ni le parent ni l'ami d'enfance ? Il résolut donc de se renseigner autrement, et sortit de la maison.



Jade-pur lit la proclamation au palais Choé

Sur le seuil, il croisa soudain Envahisseur, et comme ils se connaissaient, il leur fallut bien échanger un salut. Puis l'oncle demanda :

— Depuis quand êtes-vous arrivé, seigneur Tié ? Avez-vous vu la nièce de ma maison ?

— J'arrive à l'instant, répondit Jade-pur. Et je n'aurais jamais osé troubler votre honorable nièce.

— Si vous ne veniez pas la voir, que faites-vous donc ici ?

La brise au clair de lune

— J'avais entendu dire que le Juge Fong opprimait votre nièce, et je venais lui offrir mon aide. Mais j'ai lu la proclamation. La rumeur qui m'est parvenue était donc fausse et je m'en retourne.

Envahisseur éclata de rire :

— En vérité, seigneur Tié, l'on peut dire de vous : « il a entendu ce qu'il a entendu, et il est venu. Il a vu ce qu'il a vu et s'en retourne. » Cependant, votre Rectitude est élevée; votre démarche ne peut être reçue ainsi à la légère. Et puisque vous venez de si loin, il faut que vous demeuriez un peu, afin que ma nièce, prévenue, connaisse ce qu'elle vous doit, puisse vous saluer et vous remercier.

— Je suis venu pour apaiser mon esprit, et non pour apaiser mes oreilles. Puisque mon esprit est tranquille, à quoi bon me remercier ?

Et levant les mains, il salua et s'éloigna.

*

Envahisseur avait encore bien des paroles à dire à Jade-pur. Il le vit s'incliner et partir, et son cœur, pour dix dixièmes, ne fut pas heureux, Il songea :

— Ce petit insecte manque vraiment de manières !
Comment pourrais-je le secouer une bonne fois ?

Il y rêva tout le jour sans trouver de stratagème. Il se décida enfin à conférer avec Kouo. Il envoya d'abord un petit domestique se renseigner sur l'endroit où Jade-pur était descendu. Puis, il alla raconter à Kouo ce qui s'était passé. Le jeune homme frappa du pied avec colère :

La brise au clair de lune

— Cet animal vient encore troubler mon mariage ! Il est vraiment abominable ! Il m'est impossible de lui pardonner. Je veux absolument l'arranger d'un coup.

— Et comment ferez-vous ?

— Demain, j'irai le voir et je prétexterai quelque affaire pour me quereller avec lui. Puis je l'accuserai devant le Juge Provincial. Le vieux Fong me soutiendra certainement.

— Ce stratagème, observa Envahisseur en hochant la tête, n'est guère admirable. J'ai entendu dire que ce Tié est fils du Président de la Cour des Censeurs, c'est-à-dire du supérieur de Fong. Malgré tout le désir que Fong peut avoir de vous plaire, il ne maltraitera pas le fils de son supérieur.

— C'est vrai ! s'écria l'autre épouvanté. Je l'avais oublié. Alors, que faire ?

— Je pense qu'il ne faut pas remuer maintenant lances et boucliers. Il vaut mieux le provoquer en se moquant de lui tout d'abord. Puis, quand il sera tombé dans le panneau, le frapper jusqu'à ce que sa tête soit cassée et que le sang jaillisse. De cette manière, il ne pourra pas crier à l'injustice.

— Si nous pouvions agir ainsi, ma colère serait un peu dissipée.

— Ce Tié, continua l'oncle, bien qu'il ait la bouche dure, est encore très jeune. Je l'ai observé. Ses idées ne peuvent se détourner de la personne de ma nièce. Quand je l'ai rencontré, il n'a pu s'empêcher de me dire d'elle quelques

La brise au clair de lune

belles paroles. Je pense qu'il ne sait encore comment se décider. Il n'y aurait rien de mieux que de lui envoyer un petit messenger qui l'invitera de la part de Cœur-de-glace et lui dira que, pour éviter les trop nombreux témoins, on l'attendra ce soir à la porte de notre jardin pour lui faire une communication importante. Même s'il était un génie ou un immortel, il ne pourra deviner la fraude. Et quand il viendra, les gaillards que vous aurez apostés le frapperont jusqu'à ce que sa tête soit bleue et ses yeux enflés. Alors, où ira-t-il crier son amertume ? Ce stratagème, dites-moi, est-il bon ?

Kouo, l'écoutant, fut si joyeux que tout son visage ne fut qu'un rire. Il le loua, disant :

— Stratagème vraiment admirable ! Cent flèches envoyées atteignent toutes le but. Il apprendra de la sorte que les héros de Li-tchreng sienn ne peuvent être provoqués impunément.

Puis il appela un petit domestique rusé et sachant parler. Il lui expliqua soigneusement ce qu'il y avait à faire. Le petit, étant habile, comprit bien vite. Il partit avec Envahisseur afin de savoir l'endroit où logeait le voyageur.

Or, Jade-pur, ne pouvant s'expliquer la proclamation du Grand Juge, était fort troublé. Il alla jusqu'au palais, dans l'intention de questionner le gouverneur Pao. Mais celui-ci, appelé par des affaires publiques, avait quitté la ville. Il revenait, songeur, quand Envahisseur l'aperçut et le montra au petit messenger.

La brise au clair de lune

Jade-pur rentrait à son auberge. Le petit le suivit et l'appela doucement :

— Seigneur Tié, où êtes-vous allé ? Voici longtemps que je vous attends.

Jade-pur tourna la tête, et vit un petit garçon de quatorze à quinze ans. Il lui demanda :

— A quelle famille appartiens-tu, et pourquoi m'attendre ?

Le petit, regardant de tous côtés s'ils étaient seuls, se rapprocha du jeune homme et dit à voix basse :

— Je suis envoyé par la Petite-sœur-aînée Choé.

L'autre sursauta, soupçonneux, et dit :

— La Petite-sœur a son intendant Utile et d'autres domestiques. Pourquoi t'avoir choisi ? Et qu'as-tu à me dire ?

— Le tout petit est attaché au corps de la Sœur-aînée et peut transmettre les affaires du cœur... Elle a dit qu'elle était très reconnaissante au seigneur Tié d'être venu la voir. Elle voudrait bien causer avec lui ; mais, devant tous les regards, il n'est pas aisé de parler avec son cœur. Puis, si elle était vue, l'on critiquerait sa conduite. D'ailleurs, vous n'avez pas frappé à sa porte ; elle craint qu'une entrevue ne soit incorrecte. Cependant, devant votre bonté d'être ainsi venu de si loin, elle veut vous remercier de vive voix. C'est pourquoi elle m'a envoyé.

— Tu peux retourner dire à la Petite-sœur que, bien que je sois venu par inquiétude pour elle, je ne tiens pas à la voir.

La brise au clair de lune

Les rites entre homme et femme ne sont pas ceux entre amis.

— Comment la Petite-sœur ne saurait-elle pas que les rites défendent aux hommes et aux femmes de se voir ? Mais elle a dit que, la dernière fois, vous vous êtes vus. Cette fois-ci, vous êtes venu de loin pour elle ; elle ne peut refuser de vous voir. Elle vous prie au contraire de venir. Mais elle craint les bavardages des oisifs. Il vaut mieux que le seigneur, à l'heure fixée, vienne en secret à la porte arrière du jardin. Les hommes l'ignoreront. Les revenants même ne le sauront pas.

Jade-pur l'avait laissé parler. Il éclata soudain de colère :

— Tu parles sauvagement ! D'où viennent tes paroles ? La Petite-sœur-aînée est-elle devenue folle ?

— Les intentions de la Petite-sœur sont très belles. Pourquoi cette colère ?

Mais Jade-pur, dans sa colère, réfléchissait :

— La Petite-sœur-aînée Choé suit toujours rites et lois. Comment aurait-elle proféré ces paroles immodestes ? Depuis si peu de temps que nous sommes séparés, se serait-elle divisée en deux ? Il y a sûrement là-dedans quelque machination.

Là-dessus, il saisit d'une main le petit, et de l'autre menaça du doigt son visage en disant :

— Tu es bien audacieux, petit esclave, d'oser me tromper avec de faux messages d'une beauté. La Petite-sœur-aînée est l'héroïne de notre temps, et tu as l'insolence de la salir

La brise au clair de lune

en lui attribuant de telles paroles ? Petit comme tu l'es encore, tu n'as pu inventer tout cela. Quelqu'un t'a envoyé. Si tu ne me dis pas, en vérité, qui tu sers et qui t'a envoyé, je te traîne au palais et je te fais battre à mort.

Le petit avait développé son message avec les branches et les feuilles. Saisi par Jade-pur et craignant d'être battu, son âme quitta son corps. Pourtant, il essaya de mentir encore et dit :

— Je suis envoyé en vérité par la Petite-sœur Choé. Ce sont ses paroles.

Mais, frappé de deux coups de la main sur la bouche, il avoua tout :

— Je suis esclave du seigneur Kouo. Les paroles, c'est le vieux seigneur Choé qui me les a fait dire. Cela ne me concerne en rien. Pardonnez-moi, seigneur Tié !

Jade-pur éclata de rire :

— Comment ces monstres hideux osent-ils se montrer ensemble sous le ciel bleu ?

Il lâcha le petit, disant :

— Tu as dit la vérité : je te pardonne. Mais tu diras à ce vieil esclave de Choé que je suis un honnête homme et que sa nièce est admirable. Et ce que nous faisons est toujours rituel ou correct. Dis-lui qu'il prenne garde car il se prépare ainsi des breuvages d'amertume... Et va-t'en !

Le petit, libéré, n'osa rien dire. S'essuyant le visage avec la manche, il rentra en courant.

La brise au clair de lune

Envahisseur était encore assis avec Kouo, attendant des nouvelles. Ils virent entrer l'enfant, la tête pendante et l'air lugubre. Surpris et désappointé, Kouo demanda :

— Pourquoi es-tu ainsi ?

Le petit qui avait avalé de l'amertume, commença de pleurer et dit à son maître :

— Tout cela, c'est le vieux seigneur Choé qui me l'a causé !

— Je t'avais dit de te faire passer pour un de nos domestiques et de lui porter un messenger de ma nièce. Il aurait dû être heureux. Pourquoi dis-tu que je t'ai causé du tort ?

— Seigneur, vous considérez le seigneur Tié avec trop de dédain, Il m'a regardé fixement. Il a eu des doutes. Il m'a questionné. Je n'ai pu faire autrement que de tout avouer devant sa colère et ses coups. Il a maudit le vieux seigneur en le traitant de monstre, de quadrupède à face humaine, et m'a chargé de vous dire de ne plus saisir le tigre par la moustache, car vous vous préparez un breuvage d'amertume.

Envahisseur et Kouo, l'ayant entendu, se regardèrent longtemps, atterrés, sans un mot. Envahisseur, enfin, donna cours à sa haine :

— Comment ce petit esclave peut-il être aussi détestable ! Je ne le laisserai cependant pas échapper.

— Vous ne le laissez pas échapper, mais vous ne pouvez l'arrêter.

La brise au clair de lune

— Tout cela n'a pas d'importance. J'ai encore un plan pour le dompter.

Si vous ne savez pas quel était ce plan, vous n'avez qu'à écouter le chapitre suivant qui l'explique.

@

XII

UN ŒIL FROID BOULEVERSE GRANDEMENT UN
FESTIN ET ACHÈVE DE PROVOQUER LA HAINE.

@

Un poème dit :

L'enfant sans connaissance veut saisir de la toile et se prend dans un piège. — Il veut poursuivre poissons et crevettes, et met la main sur un crocodile et un dragon.

Quand les sentiments sont blessés, il est difficile d'éviter les soupçons. — L'on ne nous veut aucun mal, mais nous pensons que l'on veut nous irriter.

Nous venons de dire comment Kouo, entendant Envahisseur parler d'un stratagème contre Jade-pur, s'était hâté de l'interroger. L'autre répondit :

— Ce n'est rien de très admirable. Mais puisqu'il a percé notre tromperie, pourquoi ne pas le faire véritablement inviter par ma nièce ? Nous pourrions alors le saisir sur le fait.

— Cela est bon si l'on veut, soupira Kouo. Mais il est d'une rectitude qui ne laisse pénétrer aucune brise. Si nous ne voulons pas nous faire ses intermédiaires de mariage, rien ne sera vraiment admirable.

— Nous sommes bien des intermédiaires, plaisanta l'autre ; mais pas de mariage... plutôt de rupture de mariage. Rassurez-vous pourtant, je serai prudent.

La brise au clair de lune

Il quitta son hôte et, rentrant chez lui, alla voir Cœur-de-glace et lui dit :

— Sage nièce, en vérité, tu as de la force dans les yeux, il faut que je m'incline devant toi.

— Et pourquoi vous incliner, mon oncle ?

— Ces temps derniers, ce Tié, tout le monde le disait un ravisseur ; et seule, tu le considérais comme innocent. J'ai encore fait une enquête, et j'ai appris qu'il est vraiment un homme de justice et de sentiments.

— Cela est une chose passée. Pourquoi en parler encore ?

— Je l'ai rencontré aujourd'hui. Et dans ma reconnaissance pour sa droiture et ses sentiments, j'en parle de nouveau.

— Comment, en le rencontrant brusquement, avez-vous vu qu'il avait droiture et sentiments ?

— En sortant, aujourd'hui, je l'ai rencontré devant ta porte. Je me suis rappelé son changement de couleur et son brusque départ quand je lui avais parlé d'un mariage entre vous ; et j'ai pensé qu'il revenait dans une mauvaise pensée. Je me suis donc avancé pour le saisir et avoir une explication. Mais j'ai constaté en un instant qu'il venait dans une bonne intention.

— Et comment l'avez-vous constaté ?

— Je lui ai demandé ce qu'il venait faire. Il m'a répondu avoir entendu parler, à la capitale, des poursuites du Juge Fong. Sans crainte des distances, il était venu lutter contre Fong. Arrivé devant ta porte et voyant la dernière

La brise au clair de lune

proclamation, il avait jugé que la rumeur l'avait trompé. Alors, sans frapper à la porte, il repartait. N'est-il pas un homme de droiture et de sentiments ?

— Ce que vous me dites, mon oncle, s'ajoute à la reconnaissance que je lui devais déjà pour m'avoir sauvée devant le tribunal. Mon respect et mon estime pour lui ne sauraient être dépassés.

— Le service qu'il t'a rendu a bien été compensé par les soins que tu lui as donnés. Votre héroïsme est de droiture égale. Mais il vient aujourd'hui de loin pour t'aider. L'on ne peut considérer cela comme n'existant pas, s'en réjouir en silence et le laisser partir sans avoir pitié de lui.

— Vos enseignements, mon oncle, devraient être gravés sur l'or et le jade. Hélas, je suis fille et mes mouvements ne sont pas libres. Mon cœur est rempli de reconnaissance et cependant que puis-je faire pour honorer le nom de ce héros ?

— Tu parles ainsi, mais tu le fais accourir à plusieurs centaines de *lis* de chez lui et tu ne tenterais rien pour le reconforter ? Ne faut-il pas que tu le fasses venir pour le remercier ? Cela lui réchauffera le cœur, et personne ne s'en étonnera.

Cœur-de-glace n'avait pu remercier Jade-pur de l'aide offerte à Utile. Aujourd'hui son oncle voulait lui faire inviter son sauveur. Cela s'accordait bien avec ses désirs. Et bien qu'elle comprît qu'il y avait là un piège d'Envahisseur, elle résolut d'utiliser ce piège pour son dessein et répondit :

La brise au clair de lune

— Ce que vous dites, mon oncle, est pleinement conforme à la raison. Il me faut donc obéir à vos ordres. Cependant, pour l'inviter, j'emprunterai votre nom et votre carte de visite, par convenance.

— C'est bien naturel, approuva l'autre.

Cœur-de-glace, devant son oncle, écrivit donc sur une carte de celui-ci, une invitation pour un petit festin le lendemain à midi. Elle appela Utile, auquel elle ordonna de la faire remettre. L'intendant observa qu'il ne savait où le jeune homme était descendu. L'oncle s'écria :

— Je le sais et t'y ferai conduire.

*

A ce moment, précisément, Jade-pur hésitait, ne sachant s'il devait repartir sans avoir appris ce qui s'était passé, et ne sachant pas davantage à qui s'adresser. Il vit entrer Utile et son cœur fut empli de joie. Il le questionna. L'autre répondit :

— L'autre jour, je venais de vous rencontrer quand j'ai été rejoint par un messenger du Juge Fong et j'ai dû revenir aussitôt.

Et quand il eut expliqué tout ce qu'il savait de l'affaire, il remit au jeune homme la carte d'invitation. Celui-ci, ayant exprimé sa joie de voir tout danger écarté par la proclamation, ajouta :

— Je devrais aller à votre palais pour remercier la Petite-sœur de l'aide qu'elle m'a donnée dans ma maladie. Mais je crains de provoquer des soupçons et n'ose accepter son invitation. Retourne donc et dis-lui que je n'oublierai jamais sa bonté.

La brise au clair de lune

— Vous pourriez du moins être reçu par notre maître.

— Les relations que j'ai avec la Petite-sœur sont toutes de rectitude et d'héroïsme. Les festins n'y entrent pour rien. Remercie-la donc : je n'irai certainement pas.

Utile, ne pouvant insister, retourna donc avertir sa maîtresse. L'oncle était là. Elle se réjouit d'avoir pu faire part à Jade-pur des événements et de ses sentiments, et le respecta pour avoir, comme elle comptait, refusé de venir.

Envahisseur, dont le stratagème avait échoué, n'était pas content. Il lui fallut bien avertir Kouo et délibérer avec lui. Il lui dit :

— Ce jeune homme est amoureux; c'est évident. Mais nous essayons de le tromper de cent manières et ne réussissons pas. Je crains qu'il n'ait encore des desseins que vous ne pourrez entraver.

— J'en arrive à le considérer comme une Ombre ou comme une âme errante. Moi qui ne suis qu'un homme loyal, comment puis-je lui tenir tête ? Je passais pour le héros du Li-tchreng Siènn, et voilà qu'il vient dans ma ville nouer des relations biaisées avec celle que je veux épouser ! Il évite tous nos pièges. Comment aurais-je le temps de m'occuper de lui ? J'irai tout simplement le saluer demain, disant que je suis attiré par sa réputation de héros. Il n'osera pas commettre l'impolitesse de ne pas me rendre sa visite. Et quand il viendra, j'aurai préparé un festin auquel seront invités mes amis Tchang, Li et Wang. Nous boirons jusqu'à être ivres à demi, puis nous le griserons et

La brise au clair de lune

nous lui chercherons une querelle et le dompturons. Plusieurs gaillards auront certes raison de lui et le laisseront à demi-mort. Cela fera sortir ma colère. Et après, j'irai me plaindre devant le vieux Fong. Et celui-ci aura beau vouloir protéger le fils de son supérieur, il n'osera pas poursuivre trop durement des personnalités du pays. Ne sera-ce pas extraordinaire ?

Envahisseur, dans sa joie, frappa du pied et s'écria :

— Ce stratagème nous donnera le suprême de la joie. Je souhaite que vous puissiez le réaliser. Et puisque vous êtes décidé, pourquoi ne pas aller le voir aujourd'hui même ? Peut-être serait-il parti demain.

Alors Kouo, faisant porter par un domestique son grand portefeuille, s'assit dans son palanquin et, accompagné d'une escorte nombreuse, il se rendit à l'endroit où résidait le voyageur.

Jade-pur reçut la carte de visite et fit dire aussitôt par Vif-argent qu'il était absent. Mais Kouo était déjà descendu de son véhicule et entra ; il murmura d'innombrables phrases aimables au petit. Puis il remonta enfin dans son palanquin et s'éloigna.

Jade-pur songea :

— Je suis son ennemi. Il vient me saluer : pourquoi ? N'est-ce pas un nouveau stratagème après tous ceux qui ont échoué ?

Il pensa encore, riant :

— Tu crois pouvoir me nuire. Mais je pars demain : tu n'auras pas le temps de faire du scandale. Je n'irai pas te voir... Cependant bien qu'il ne soit pas correct, il est fils

La brise au clair de lune

d'un académicien. Il vient me voir en grand apparat. Si je ne rends pas sa visite, il dira de moi que je suis orgueilleux et sans rites. J'irai donc demain de bonne heure présenter une carte et le saluer. Il ne sera pas levé et ne me recevra pas. Ce sera sage et rituel.

Le lendemain, le soleil n'était pas encore sorti quand Jade-pur dit à Vif-argent de rassembler les bagages et de se tenir prêt à partir. Puis, accompagné d'un garçon de l'auberge portant sa carte, il alla saluer son ennemi.

Or, Kouo avait mis des gens au guet, et fut averti aussitôt. Si bien que Jade-pur, arrivant à la porte, trouva son hôte en robe et chapeau de cérémonie, souriant, qui l'attendait près de l'entrée, et disait :

— Hier, je voulais simplement vous témoigner un peu mon respect et mon estime. Je n'osais pas espérer que vous prendriez la peine de m'honorer de votre présence.

Et il multipliait saluts et courbettes en conduisant son visiteur vers la cour d'honneur.

Jade-pur avait projeté seulement de laisser une carte et de partir. Il vit Kouo déployant dix dixièmes d'amabilité et de concorde, mais il ne put déposer la glace de son visage, et s'inclina deux fois seulement. Kouo alors l'entraîna dans une salle intérieure et le fit asseoir, lui offrant du thé, et disant :

— Depuis longtemps, j'avais entendu célébrer votre renommée et je désirais vivement vous rencontrer. Je n'ai pu vous inviter lors de votre dernier séjour dans notre

La brise au clair de lune

humble ville. Mais aujourd'hui, j'ose vous convier à une fête de dix jours afin de combler mon désir.

Mais Jade-pur, ayant bu son thé, se leva et dit :

— Je reçois avec reconnaissance les marques d'amour du grand Frère-aîné, et je devrais obéir à ses enseignements. Mais mon esprit est décidé à retourner chez moi comme la flèche. Je pars dans un instant. Peut-être, un autre jour, aurais-je le plaisir de vous rencontrer.

Il voulut sortir. Kouo l'arrêta, s'écriant :

— Se rencontrer sans boire est impossible. Vous resterez au moins trois jours.

— Le Petit-frère doit réellement partir. Je vous supplie de m'excuser.

Il fit de nouveau un pas vers la porte. Alors Kouo, le retenant toujours, déclara :

— Bien que je sois sans talent, je suis le fils d'un haut magistrat. Vous ne voudrez pas me traiter ainsi à la légère. Si vous me méprisiez tant, il ne fallait pas venir m'honorer de votre vue. Vous êtes mon invité ; il est convenable que j'agisse en hôte et que je vous retienne un moment.

— Je reçois avec humilité l'élégant amour du Grand Frère. Mais je suis déjà en tenue de voyage ; et ne puis guère accepter de paraître dans votre palais.

— Puisque vous dédaignez mon amitié, je vous retiendrai de force. Vous venez en vêtements du matin et repartirez

La brise au clair de lune

en vêtements du matin. Je vous demande seulement d'accepter un léger repas avant de monter dans votre char.

Jade-pur ne voulait pas rester : mais, devant l'insistance de son hôte, il était difficile de résister sans offense. Il accepta donc. Kouo le remerciait, quand, soudain, Envahisseur entra et voyant Jade-pur, se hâta de le saluer, accumulant les sourires sur son visage :

— Hier, ma nièce désirant vous remercier, vous envoie ma carte. Je ne sais pourquoi vous avez refusé notre invitation. Aujourd'hui, j'ai plus de chance et je vous rencontre.

— J'étais venu comme l'herbe sauvage et ne songeais pas aux festins : voilà pourquoi je me suis excusé. Aujourd'hui, je suis venu comme un buisson d'épines. Mais le Frère-aîné Kouo a tant insisté que j'ai craint d'être impoli.

Puis, voyant que les deux hommes semblaient animés de bonnes intentions, Jade-pur se laissa conduire à la table. Des vins y étaient déjà disposés. Il protesta :

— Quand j'ai accepté l'honneur que vous daignez me faire, je pensais seulement à la nourriture. Ce n'est guère l'heure de la boisson.

Kouo se mit à rire :

— Buvons lentement et nous serons bientôt à l'heure de la boisson.

Et les trois hommes s'assirent en riant. Et bientôt, chacun s'offrant une coupe, sans qu'il fût possible de refuser, ils passèrent un long moment à boire.

La brise au clair de lune

Jade-pur allait se lever quand on annonça le troisième fils du général Wang. Les présentations furent faites et tous les convives s'assirent. Kouo s'écria :

— Le Frère-aîné arrive admirablement pour connaître le héros, notre Frère Tié.

— N'est-ce pas vous qui êtes entré dans le palais interdit ? demanda Wang.

— Précisément, répondit Jade-pur.

L'autre alors s'inclina, disant :

— Depuis longtemps, je regarde en haut pour vous voir...

Et remplissant une large coupe, il la présenta au voyageur, ajoutant :

— J'emprunte le vin du Frère-aîné Kouo pour vous témoigner mon estime.

Jade-pur prit la coupe et lui en présenta une autre pleine, disant :

— Votre Petit-frère est trop grossier pour mériter les éloges de votre Terrasse.

Et tous deux vidèrent leurs coupes. Le voyageur aurait bien voulu s'arrêter. Mais on annonça le deuxième fils de l'académicien Li. Les convives se levèrent. Li s'écria :

— Nous nous connaissons tous de longue date. Restez assis.

Kouo répondit :

— Nous avons encore un hôte venu de loin.

La brise au clair de lune

Et il présenta Jade-pur. Les politesses échangées, l'on s'assit de nouveau. Le voyageur était à moitié gris déjà et songeait à partir. Il refusa donc la coupe offerte par le nouveau venu, s'excusant :

— Je suis venu de bonne heure et j'ai déjà bu beaucoup. D'ailleurs, l'heure de mon départ est venue : il faut me mettre en route.

Li, feignant d'être fâché, s'écria :

— Le Frère-aîné me montre trop de mépris. S'il voulait partir, pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant mon arrivée ?

Envahisseur intervint :

— Le seigneur Tié veut nous quitter depuis longtemps. Ce n'est pas votre vue qui l'a décidé. Et, pour développer leurs bons sentiments, nous les condamnons tous deux à boire trois coupes pleines.

Jade-pur dut encore se rasseoir et boire trois coupes. A peine avait-il fini que l'on annonça le fils aîné de Tchang, du ministère des Fonctionnaires. Celui-ci avait une ceinture de travers, un bonnet carré, deux yeux vicieux dans un visage de chanvre. Il était ivre déjà et cria dès l'entrée :

— Lequel de vous est ce Frère-aîné Tié qui est venu faire le héros dans notre ville et ne m'a pas fait de visite ?

Jade-pur, debout, allait saluer. Mais, à ces mots, il s'arrêta et répondit :

— C'est moi. Et j'ignore quelles instructions vous voulez m'accorder.

La brise au clair de lune

Tchang, sans saluer, fixa le voyageur, et se mit à rire aux éclats :

— Je veux bien que le Frère-aîné Tié ait sept têtes et huit vésicules biliaires. Mais, avec ses sourcils bleu-noir et son visage blanc, il n'a aucune différence avec une femme. Asseyons-nous : nous allons voir comment il porte le vin.

Tous les convives louèrent ce discours, s'écriant :

— Le Frère-aîné Tchang a dit des paroles admirables. Il est plein de courage.

L'autre forçait déjà Jade-pur à s'asseoir et se faisait verser deux larges coupes. Il en offrit une à son interlocuteur et prit l'autre, disant :

— Quand des amis boivent, ils ont le cœur à boire. Je viens de vous rencontrer et connais seulement votre visage et non votre cœur. Prenez cette coupe.

Et il vida la sienne d'un trait, montrant le fond à sec. Il fallut que Jade-pur en fit autant. Alors Tchang s'écria joyeusement :

— Voilà qui est d'un ami.

Et il fit encore remplir deux coupes. Jade-pur s'excusa :

— Je suis assis depuis longtemps et j'ai bu beaucoup ; trois coupes avec celui-ci, trois coupes avec celui-là. Je ne peux vraiment continuer.

— Si vous avez bu trois coupes avec chacun de ces seigneurs, répondit Tchang, pourquoi serais-je seul à n'avoir bu qu'une coupe avec vous ? Me méprisez-vous donc ? Je ne vous cache pas que l'on me considère ici

La brise au clair de lune

comme un personnage ne supportant pas le mépris. Je ne supporterai pas le vôtre.

Et il vida encore sa coupe. Jade-pur était ivre pour huit ou neuf dixièmes. Il prit la coupe mais ne but pas. Pressé par Tchang, il déposa la coupe sur la table et demeura les yeux fixes, appuyé sur sa chaise, sans un mot, remuant seulement la tête.

Tchang, voyant que l'autre refusait, eut le visage inondé de colère. Il s'écria :

— Je bois et tu ne bois pas ? Te reposes-tu donc sur ta force pour m'outrager ?

Jade-pur, le corps amolli par le vin, s'appuyait sur sa chaise et remuait la tête, disant :

— Si je bois, je bois. Si je ne bois pas, je ne bois pas. Que parlez-vous de force et d'outrage ?

La colère de Tchang grandissait. Il cria :

— Cette coupe, oseras-tu ne pas la vider ?

— Et si je ne bois pas, qu'arrivera-t-il ?

— Petit animal ! éclata Tchang. Tu pouvais poursuivre ton avantage dans ton village. Et tu oses venir dans notre Chann-tong faire l'audacieux ? Si tu ne bois pas de bon gré, je t'y forcerai.

Et prenant la coupe, il la vida au visage de Jade-pur. Celui-ci, dans son ivresse, comprit l'insulte. Rapide comme une étoile enflammée, il s'éveilla, bondit, saisissant et tordant les poignets de Tchang, et s'écriant :

La brise au clair de lune

— Ta vésicule biliaire est grande, en vérité, esclave, d'oser provoquer le tigre et chercher la mort !

— Tu oses me battre ? criait Tchang.

Jade-pur le frappa sur la bouche :

— Et si je te bats, qu'arrivera-t-il ?

Wang et Li, voyant le traitement infligé à leur ami, clamaient confusément :

— Petit animal ! Quelles sont ces manières de battre ainsi les gens !

Kouo, alors, ajouta son mot, criant :

— Dans une bonne intention, nous le gardons pour boire, et sous prétexte qu'il est ivre, il fait le sauvage. Que l'on ferme les portes afin qu'il ne se sauve pas, et battons-le jusqu'à le dégriser. Puis nous l'enverrons au Grand Juge pour y être puni.

Et il lança un appel. Par les deux côtés de la pièce, entrèrent soudain sept ou huit robustes gaillards. Envahisseur essayait hypocritement de tout calmer :

— Pas de violences ! disait-il.

Et il tentait de saisir les bras de Jade-pur. Celui-ci était tout à fait dégrisé. Voyant ce qui en était, il comprit qu'il était tombé dans un piège. Son visage se raidit d'un froid sourire :

— Troupe de chiens fous ! Vous osez m'outrager !

D'une main il saisit Tchang qui ne put résister. De l'autre, il poussa la table, renversant à terre coupes, théières et soucoupes. Puis il repoussa violemment Envahisseur, disant :

La brise au clair de lune

— Je ne te bats pas à cause de ta nièce.

L'autre trébucha à plus de dix pas et tomba sur le sol, d'où il essaya en vain de se relever. Wang et Li n'osaient avancer et criaient toujours confusément. Appelant à l'aide, Kouo fit signe à



Jade-pur assailli chez le jeune Kouo

ses hommes d'attaquer. Ceux-ci se ruèrent, mais Jade-pur, se servant de Tchang comme il l'avait fait autrefois du prince, fit tournoyer le lettré et en balaya tous les assaillants. Ceux-ci roulèrent à terre les uns sur les autres. Tchang, la tête troublée de vertige, des fleurs devant les yeux, rendant le vin qu'il avait bu, criait de toutes ses forces:

— Ne l'attaquez pas... Je voudrais lui parler.

La brise au clair de lune

— Vous n’avez rien à me dire, cria Jade-pur. Laissez-moi sortir et tout sera fini. Si vous m’arrêtez, je vous tue tous.

— Je vous accompagne, cria Tchang. Laissez-le partir.

Alors le voyageur, tenant toujours son prisonnier, sortit de la pièce. Tous les assistants, les regards fixes, les regardaient. Ils étaient dans une telle colère que leurs yeux en étaient raides et leurs bouches, stupides. Mais, ils n’osaient avancer, et murmuraient seulement :

— Laissons-le partir. Nous verrons plus tard qui a le haut et le bas.

Jade-pur, faisant semblant de ne pas les entendre, avait déjà franchi le portique. Il lâcha son prisonnier, disant :

— Je vous donnerai le mal, ô Frère-aîné, de bien vouloir dire à vos amis que, si j’avais un morceau d’acier dans la main, je pourrais traverser des milliers de fantassins et des myriades de cavaliers. Que sont pour moi trois ou quatre débauchés ivres et une dizaine de porteurs ? Espéraient-ils vraiment arracher ainsi les moustaches d’un tigre féroce ? Si je n’avais pas songé à l’honorabilité de vos familles, je vous aurais tous battus à plat. Je leur ai laissé la vie : qu’ils brûlent de l’encens du matin au soir et remercient le ciel de ma bonté.

Et marchant à grands pas, il retourna dans son auberge.

*

Devant la porte, Jade-pur aperçut Vif-argent auprès des bagages. Utile était là, tenant un cheval et attendant. Le voyageur, surpris, lui demanda ce qu’il faisait. L’autre répondit :

La brise au clair de lune

— La Petite-sœur-aînée a su que le seigneur Kouo vous avait retenu pour vous faire boire dans une mauvaise intention, et qu'il y aurait sûrement du tapage. Mais elle a jugé que Kouo ne pourrait rien contre vous, et subirait des pertes et de l'amertume. Cependant elle pense qu'il n'oubliera pas sa défaite et soulèvera une grande discussion. Si le seigneur Tié ne se défend pas à l'avance, Kouo inventera quelque calomnie et vous ne pourrez plus discuter. Or, la Petite-sœur-aînée sait que le juge Fong est en tournée à la ville de la Gloire-Orientale, non loin d'ici. Que le seigneur aille le voir dès maintenant et expose clairement l'abominable conduite de Kouo. En déposant une plainte, vous l'empêcherez plus tard de diriger l'affaire. Voilà pourquoi elle m'a dit de venir vous mener ce cheval.

Jade-pur, l'entendant, sentit son cœur empli de joie :

— La Petite-sœur-aînée me témoigne une rare sollicitude. Elle provoque vraiment une reconnaissance qui bouillonnera sans s'épuiser. Quelle perspicacité ! Quelle prévoyance ! Je suivrai à coup sûr ses instructions.

Entrant à l'auberge, il prit son repas de midi. Puis il paya l'aubergiste, monta à cheval et partit pour la ville de la Gloire-Orientale, suivi d'Utile et de Vif-argent, pour aller voir le juge Fong. En vérité :

D'un côté, glorieuse élégance et courage surabondant. — De l'autre, une beauté au cœur inquiet. — Elle cherche à rendre service à son ami. — Et chaque service est plus profond que le précédent.

La brise au clair de lune

Jade pur, arrivant à la ville, apprit que le juge siégeait précisément en son *ya-menn*. Il se hâta d'aller rédiger une plainte contre les quatre jeunes gens et Envahisseur, les accusant d'avoir comploté pour lui nuire, et demandant une enquête. Puis il courut au *ya-menn* pour déposer sa plainte. Là, il frappa le tambour des réclamations. Les gardes accoururent et le firent entrer jusqu'à la Cour-de-Cinabre.

Jade-pur, selon les règles à l'égard d'un Représentant de la justice du Ciel, s'agenouilla et remit sa plainte. Fong, de son siège, avait déjà reconnu le plaignant. Il lut la supplique et vit que c'était bien Jade-pur. Sans achever la lecture, il se leva et donna l'ordre à ses licteurs d'inviter le jeune homme à pénétrer dans la salle intérieure.

Là, Jade-pur voulut encore s'agenouiller. Fong l'arrêta et le fit asseoir, lui offrant du thé. Puis, il l'interrogea :

— Sage administré, depuis quand êtes-vous arrivé ici, et qu'y venez-vous faire ?

— L'indigne étudiant voyage pour s'instruire et n'a pas grande occupation. Je n'aurais pas dû, en principe, vous déranger. Mais je suis tombé dans une bande de méchants qui ont voulu me nuire et même me tuer. J'ai pu heureusement m'échapper et je viens prier la Terrasse-de-Bienfaisance de me rendre ma blancheur de neige.

— Quels sont les audacieux qui osent s'attaquer à vous ? Je leur appliquerai les lois jusqu'au bout.

Et reprenant la plainte, il la lut avec soin. Levant alors les sourcils, il soupira profondément.

La brise au clair de lune

— Naturellement, ce sont encore ces gens-là !.. Le père de Kouo est à la Cour : si nous touchons aux muscles, l'os souffrira. L'affaire n'est pas aisée... Mais il a offensé le sage administré, je vais penser avec soin à la solution.

— L'affaire est en effet difficile, et j'ai grand regret de donner tant de mal à la Vieille-Terrasse-de-dignité. Mais j'habite au loin, et si je ne vous expliquais pas les choses avec soin, je craindrais qu'ils ne me calomnient et ne fabriquent de fausses accusations. Je sollicite seulement une enquête et la constitution d'un dossier, sans punitions.

Le juge l'écouta, joyeux et dit :

— Je remercie le sage administré de son aide, et je vous prie de rester quelques jours afin que je puisse terminer l'affaire.

Mais Jade-pur insista pour partir sans retard. ^P Alors le juge lui fit présent d'une vingtaine d'onces. Le voyageur prit congé et s'éloigna. En vérité :

La Terrasse-des-Corbeaux a des lois ; mais comment les appliquer ? — Les détours des méchants aux yeux blancs sont nombreux.

Ceux qui ne savent pas ce qui advint à Jade-pur après son départ n'ont qu'à écouter ce qu'explique le chapitre suivant.

@

XIII

PRONONCER DES PAROLES DE REFUS EN
REPOUSSANT DES CADEAUX, CELA AUGMENTE
LA COLÈRE DES JALOUX.

@

Un poème dit :

Pour les rites et la musique sur la scène, il est difficile d'employer la haine. — D'autant plus, pour les demandes en mariage, faut-il obtenir le consentement de l'autre. — Une saveur de sauvagerie suffit pour qu'on ne puisse compléter l'union. — Se reposer sur la crainte rapporte souvent des regrets.

Le sage qui se maîtrise lui-même doit avoir une règle. — Mais comment ne désirerait-il pas une union heureuse pendant cent années ? — Vouloir qu'un bijou pur soit souillé par autrui — C'est réduire en poussière douceur et paix.

Des paroles ont dit comment Jade-pur avait quitté le juge Fong. En sortant du palais, il redit mot pour mot à Utile ce qui s'était passé, afin que celui-ci pût le répéter à Cœur-de-glace. Il ajouta :

— La Petite-sœur-aînée est sage et audacieuse comme personne d'autre, en tous les temps. Je la vénère à en mourir, et je déteste la règle qui empêche hommes et femmes de se lier. Je ne puis donc que la remercier de loin.

La brise au clair de lune

Puis il rendit le cheval à l'intendant qui s'en retourna. Lui-même, il loua une vieille mule et s'en alla vers le Ta-ming fou. En vérité :

Endiguer les circonstances avec de la rectitude est follement inconsidéré. — L'absence lie les cœurs quand les sentiments sont profonds. — Il ne sert de rien d'insulter le puissant rhinocéros. — Les luths de jade dans l'obscurité trouvent des amis.

Nous ne parlerons pas du retour d'Utile, ni du rapport qu'il fit à sa maîtresse sur Jade-pur et son départ vers le Ta-ming fou.

*

Il faut dire que Kouo, après avoir assemblé trois méchants et sept ou huit brutaux, espérait bien pouvoir battre une bonne fois son ennemi, et dissiper ainsi la rancune qui lui emplissait la poitrine. Or, tout au contraire, Jade-pur les avait tous battus comme des loups, et s'était fait reconduire jusqu'à la porte par Tchang.

Tous, dans leur colère, n'avaient pu, d'abord, trouver de paroles. Après un moment, Envahisseur s'écria :

— En cette affaire, nous avons jugé à la légère, et la fureur ne nous servira de rien. Ce petit animal a vraiment de la force.

— Il a peut-être de la force, interrompit Kouo. Mais si nous ne l'avons pas battu, c'est parce qu'il s'est protégé avec le Frère-aîné Tchang. Attendez que j'assemble vingt ou trente hommes et que j'aille le battre. Nous irons, après cela, le dénoncer devant le juge.

La brise au clair de lune

— Si vous faites venir des gens, cria Tchang, j'en appellerai aussi vingt ou trente pour vous aider.

Wang et Li voulaient aussi assembler des hommes pour l'attaque. Dans leur enthousiasme, ils groupèrent plus de cent dix hommes.

Toute cette troupe, menée par les quatre jeunes gens et par Envahisseur, se rua jusqu'à l'auberge. Mais quand ils y arrivèrent, Jade-pur était déjà parti.

Dans leur désappointement et leur colère, ils s'injurièrent les uns les autres. Kouo s'écria enfin :

— Nous n'avons pas à craindre de perdre notre vengeance parce qu'il est parti. Je ferai une plainte. Le juge l'arrêtera et le fera revenir.

— Mais, objecta Envahisseur, il habite la province du Tcheli et ne dépend pas du Chann-tong. Le juge ne pourra le faire revenir.

— Il n'est pas difficile de le faire arrêter par tous les fonctionnaires. Nous n'avons qu'à certifier que, lorsqu'il a parlé de milliers de fantassins et de myriades de cavaliers, son idée était de se révolter, et que nous nous sommes querellés parce qu'il voulait se servir de nous. Il faudra bien que notre plainte soit transmise à la capitale. J'enverrai alors un messenger prier en secret nos amis d'intervenir. A ce moment, fût-il dix mille fois plus fort, cela ne lui servirait de rien.

Tous les assistants s'écrièrent :

— Ce plan est admirable !

La brise au clair de lune

Ils firent donc rédiger en leurs quatre noms une dénonciation. Envahisseur était désigné comme témoin. Puis, ils partirent ensemble pour la Ville de la Gloire-orientale.

Quand le jour vint de l'audience, ils se présentèrent et remirent leur supplique. Le juge Fong la lut avec soin, et constata qu'elle concordait avec la plainte de Jade-pur. Il songea donc à refuser les poursuites. Mais il craignit que les quatre plaignants ne lui fissent du tort. Il remarqua, enfin, qu'Envahisseur était désigné comme témoin, et le fit citer aussitôt pour l'interroger.

Naturellement, Envahisseur avait osé donner son nom parce qu'il se reposait sur l'influence des jeunes gens. Mais quand il se vit citer, lui seul, par le juge, sans avoir eu le temps de préparer une déposition, il fut effrayé au point que son âme s'envola vers le Ciel, et que tout son corps trembla. Il supplia ses amis d'entrer avec lui. Et ceux-ci s'avancèrent. Mais les gardes les arrêtèrent. Envahisseur pénétra seul dans la Cour de Cinabre, et s'agenouilla devant le magistrat, qui lui demanda :

— Tu es bien Choé Envahisseur ?

— C'est le nom du tout-petit, balbutia l'autre.

— C'est bien toi qui es le témoin ? Témoignes-tu de ton propre sentiment, ou bien les quatre autres t'ont-ils forcé de parler ?

— Dans cette affaire, je ne témoigne que de mon propre gré, et je n'ai pas été forcé de parler. C'est uniquement parce que le tout-petit a entendu de ses propres oreilles les projets de révolte de ce Tié.

La brise au clair de lune

— Ces projets de révolte sont donc véritables ? Et quelles sont les paroles de rébellion qui ont été prononcées ?

— Il s'est vanté d'avoir assez d'habileté dans la main, pour que, tenant un pouce de fer, des milliers de fantassins et des myriades de cavaliers ne pussent le tuer.

— Ces paroles de rébellion, est-ce toi seul qui les as entendues, ou bien y a-t-il d'autres témoins ?

— Si j'avais été seul, je lui aurais causé du tort en le dénonçant. Mais les quatre autres l'ont entendu avec moi. Ce sont eux qui ont voulu déposer une plainte.

— Si vous l'avez entendu tous les cinq, c'est que vous complotiez ensemble. Où vous trouviez-vous à ce moment ?

Envahisseur, n'ayant rien préparé, resta un instant sans mot dire, la bouche ouverte et la langue pendante, « frappant une langue de fleur. »

Le juge aussitôt, fit apporter le lourd bâton. Les licteurs, rugissant comme des tigres ou des loups, brandirent l'instrument de supplice devant le témoin, dont le visage prit soudain la couleur de la terre.

Alors le juge, frappant la table avec la main, s'écria :

— Je te demande où cela s'est passé. Tu as entendu. Pourquoi ne réponds-tu pas ?

Epouvanté, l'autre ne fut plus qu'un paquet sans volonté. Il répondit directement :

— J'ai entendu ces paroles de rébellion dans la maison de Kouo.

La brise au clair de lune

— Et que faisait ce Tié Jade-pur dans la maison de Kouo ?

— Tié savait que Kouo est de famille riche et influente et a pris prétexte d'une visite pour pénétrer dans la maison.

— Et pourquoi étais-tu là ?

— Ce Kouo est le gendre du tout-petit. Je vais souvent le voir.

— Et que faisiez-vous ? Vous parliez, vous buviez ? Vous vous querelliez peut-être ?

Envahisseur devina où tendaient ces questions. Mais ne voyant pas de chemin devant lui, il se tut. Le juge, alors, clama :

— Je comprends l'affaire ! Mais si tu ne dis pas la vérité, je te prends tout vivant, vieil esclave, et je te bats jusqu'à la mort.

L'autre épouvanté, avoua tout :

— Quand je les ai vus, ils buvaient et je buvais avec eux.

— Et ces Wang, Li et Tchang, comment sont-ils venus ?

— Ils sont aussi venus sans motif... Alors, nous avons bu ensemble.

— Et quand ayant bien bu, il a voulu se révolter, tous les cinq vous avez aussi voulu vous révolter. Pourquoi est-il seul accusé ?

— Kouo avait retenu Tié pour le faire boire, dans une bonne intention. Mais ce Tié, ayant bu jusqu'à l'ivresse, a montré son vrai visage, renversant la table, frappant confusément et bousculant tous les assistants. C'est alors qu'il a prononcé les paroles de rébellion. Puis il a ajouté

La brise au clair de lune

qu'il ferait périr les quatre jeunes gens. Ceux-ci, effrayés, sont venus devant votre Terrasse. S'ils avaient comploté avec lui, ils n'auraient pas osé venir.

— Quand il vous a battus, sans doute aviez-vous porté les mains sur lui ?

— Pas le moins du monde. Et les objets, les meubles brisés sont encore là. Le Vieil-oncle-maternel peut envoyer quelqu'un les regarder.

— Puisque vous vous battiez, et qu'il était seul, venu de loin, contre vous cinq et de nombreux domestiques, vous avez dû le battre et le blesser. Pourquoi l'accuser en plus de rébellion ?

— Bien qu'il fût seul, plusieurs dizaines d'hommes n'auraient pu avoir raison de lui.

— L'avez-vous, du moins, arrêté ?

— Par un élan violent, il a brisé ses liens et nous n'avons pu le retenir. Il s'est enfui.

Le juge ordonna au greffier de noter point par point la déposition d'Envahisseur. Puis il déclara :

— D'après tes aveux, vieil esclave, il s'agit d'une querelle entre méchants jeunes gens après boire. Quant aux paroles de rébellion, puisque ce Tié Jade-pur les a prononcées seul, il n'y a pas de complot de révolte. D'ailleurs, ce qu'il a dit n'indique aucunement l'intention de se révolter. Tu dis que ce Tié s'est enfui : mais il est venu le premier devant mon tribunal, accusant votre bande d'avoir comploté pour lui nuire. Il est exact que vous avez

La brise au clair de lune

bu. Il est exact que vous vous êtes battus. Il est exact qu'il était seul contre vous quatre et des dizaines de domestiques. Il est donc exact que vous avez comploté de lui nuire. Quant à votre accusation de révolte, elle est sans preuve aucune. Votre plainte est évidemment creuse. Comment des jeunes gens de famille noble peuvent-ils déposer une fausse plainte ? Il est donc certain que toi, vieil esclave, tu as de la haine pour Tié Jade-pur et que tu as provoqué toute l'affaire. Et tu oses te poser en témoin, outrageant et ridiculisant notre Tribunal ? Tes sentiments sont trop haïssables.

Et prenant dans un étui six petites baguettes, il les jeta sur la table, donnant ainsi l'ordre de la bastonnade. Les licteurs se ruèrent sur Envahisseur et l'étendirent sur le sol, arrachant son pantalon. Le malheureux, tremblant, criait confusément :

- O Fonctionnaire céleste, Vieil-oncle-maternel !
Pardonnez à un notable honorable !
- Et quel notable honorable es-tu ?
- Je suis le jeune frère du ministre de la guerre Choé.
- Puisque tu es son frère, tu dois savoir de qui se compose sa famille.
- Il n'a pas de fils, mais une fille seulement pour laquelle, par bienveillance céleste, vous avez fait paraître une proclamation de protection. Notre reconnaissance est intarissable.

La brise au clair de lune

— Eh bien, si tu veux que je te pardonne, raconte-moi sans mentir les motifs de ta haine pour Tié Jade-pur et les détails de votre complot contre lui.

Envahisseur étendu à terre, cuisses à l'air, maintenu par les gardes, ne songea plus à mentir .

— En réalité, le tout-petit n'a pas de haine pour Tié Jade-pur. C'est Kouo qui est cause de tout.

Et il ajouta quelques détails qui achevèrent d'éclairer le magistrat. Celui-ci fit encore noter cette partie de la déposition. Envahisseur la signa, trop content d'être ainsi délivré. Les différentes pièces du dossier furent jointes. Le témoin, relâché, sortit en courant.

Les quatre jeunes gens l'attendaient. Ils l'écoutèrent avec stupeur, la langue pendante. Puis ils dirent enfin :

— Nous avons risqué notre vie. Ce vieux Fong juge comme un miroir magique. On ne peut rien lui cacher. Partons vite. Et ce Tié qui avait déjà déposé une plainte, quand nous disions qu'il était en fuite ! Il est vraiment trop intelligent !

Et tous quatre, sans enthousiasme, allèrent signer un reçu de renoncement à leur poursuite. Puis ils s'en retournèrent chacun chez soi, abandonnant provisoirement leur entreprise.

*

Le jeune Kouo, cependant, ne pouvait apaiser son cœur. Il jugea étrange que, Tchreng Tsi étant parti depuis longtemps pour la capitale, il n'eût pas encore de nouvelles. Il envoya donc un domestique à son père pour hâter les choses. En vérité :

La brise au clair de lune

Quand le calomniateur, cette Mouche Verte, n'apparaît pas, les choses sont difficiles à prouver. — Quand il n'y a pas rumeur du Chien Jaune, l'on penche l'oreille pour écouter. — Mais l'on ne peut affirmer que le cœur des fleurs ne se montrera pas. — Les secrets les plus fermés résonnent un jour comme des clochettes d'or.

Or, Tchreng Tsi était bien arrivé ; il avait remis son message à l'académicien Kouo. Celui-ci l'ayant lu, interrogea longuement le messenger :

— Pourquoi mon fils veut-il absolument épouser cette Petite-sœur Choé ? Le père de celle-ci est en disgrâce sur les frontières. Nos portes ne sont donc plus égales.

— Cette jeune fille est d'une rare vertu. Sa personne est correcte et belle ; sa nature et ses sentiments sont purs et droits. L'on ne saurait en trouver une seconde comme elle. Son intelligence et ses talents ne sauraient être surpassés, Votre fils a juré qu'il l'aurait pour femme.

— Mon fils est vraiment sot ! s'écria l'autre en riant. S'il veut absolument l'épouser, il n'a qu'à demander au gouverneur d'être son intermédiaire. Pourquoi venir jusqu'ici me demander d'aller jusqu'aux frontières faire une démarche auprès du père ?

— Il a sollicité l'aide du *fou* et du *siènn*, employant cent stratagèmes et faisant mille efforts. Mais elle ne veut pas l'épouser. Et non seulement le *fou* et le *siènn*, mais encore le nouveau Juge Provincial, n'ont pu la dompter. Ce dernier a d'abord accordé deux proclamations ordonnant le mariage. Puis il a changé, car elle avait envoyé une plainte à la capitale.

La brise au clair de lune

— Comment une petite fille peut-elle avoir une telle audace !

Tchreng Tsi raconta l'affaire en détail. L'académicien l'écouta avec étonnement :

— Si elle est aussi intelligente et vive, je ne m'étonne pas que mon sot de fils soit tellement épris d'elle. Mais le père a, lui aussi, une nature inflexible. Il n'est pas aisé de lui parler. Et bien que nous soyons de la même ville, nous avons toujours été distants l'un envers l'autre. Pourtant, dans sa situation, je pense qu'il ne fera pas de grandes manières. Pour ce mariage, il faudrait un intermédiaire qui allât lui parler. Et si l'intermédiaire est de grade inférieur, l'exilé s'en fâchera. Quelle est la personne assez respectable qui voudra faire un tel voyage ?... Il faudra donc se contenter de lui écrire et d'envoyer de lourds cadeaux. Je vous troublerai au point de vous demander d'aller vous-même remettre le tout à l'exilé.

— Que le Vieil-Oncle-maternel écrive la lettre ; j'irai la porter. Je pense que l'exilé sera trop heureux d'acquérir l'influence du Vieil-Oncle, et qu'il donnera sans hésiter son consentement au mariage. Mais s'il refusait ? Là-bas, il dépend, sans doute d'une autorité ; le Vieil-Oncle pourrait obtenir des supérieurs des ordres de répression que j'emporterai. D'un côté, il aura ainsi une possibilité d'amnistie ; de l'autre, la crainte du châtement. Nous n'aurons pas à redouter son refus.

La brise au clair de lune

L'académicien approuva de la tête. Puis quand tout fut prêt, un jour fut choisi, et Tchreng Tsi, accompagné de deux vigoureux domestiques, se mit en route. En vérité :

Si « l'officier du Canard », le ministre de la Guerre, doit vivre à côté des rivières et des vallons, peu à peu, il devient l'aide du Sage.

Si trois étoiles ne peuvent s'éclairer mutuellement, — en vain l'on se fatigue à parcourir des myriades de *lis* pour demander des couvertures de lit.

*

Des paroles ont raconté comment le ministre Choé, au temps où il dirigeait les affaires de la guerre, avait recommandé un général nommé Reou Siao pour réprimer une invasion sur les frontières. Il lui avait donné le commandement des troupes. Or, ce Reou Siao était originaire du nord-ouest : il était ardent, simple et droit. Dès que le ministre de la guerre l'eut choisi, il partit aussitôt sans se soucier d'aller consulter le général en chef. Ce dernier, mécontent, donna en secret des ordres de retraite aux généraux placés à droite et à gauche, en avant et en arrière. Si bien que Reou Siao combattit seul tout un jour sans pouvoir vaincre. Tout le monde l'accusa aussitôt de manquer de valeur. On l'arrêta, et l'on poursuivit également Choé qui l'avait nommé. Tous deux furent exilés. Choé n'avait pas d'appui : personne ne s'entremet pour lui.

Il était ainsi depuis plus d'une année, songeant à sa fille, n'ayant rien à faire, et à plusieurs milliers de *lis* de son pays. Mais il lui fallait bien se résigner.

La brise au clair de lune

Ce jour-là, il était assis, oisif et sans joie. On lui annonça qu'un messager de l'académicien Kouo, de la capitale, attendait pour être reçu. Il fit entrer aussitôt le messager.



Tchreng Tsi en visite chez le ministre exilé

Tchreng Tsi présenta d'abord sa propre carte de visite, se disant un ami de l'académicien Kouo. Choé le reçut donc en invité. Quand ils se furent salués, ils s'assirent et l'on apporta du thé. Le ministre, enfin, demanda :

— Depuis que l'étudiant que je suis s'est trouvé relégué ici par la Sainte Miséricorde, je n'ai plus échangé de paroles avec des notables de la Cour. Or, mon Frère-aîné, au temps passé, ne m'était pas connu. Pour quel motif a-t-il

La brise au clair de lune

arraché ses pas jusqu'à mille et deux milles *lis* de la capitale ?

Tchreng Tsi fit une grande courbette et dit :

— Comment, fonctionnaire inférieur que je suis, oserais-je troubler le Vieux-né-avant-moi ? C'est uniquement parce que, familier du seigneur Kouo, j'ai reçu de lui mission pour vous. Mais je ne me plains pas de la longueur du chemin, puisqu'elle me vaut l'honneur de vous connaître.

— Bien que le Seigneur Kouo et moi, nous soyons nés dans la même ville, nos fonctions nous ont tenus fort éloignés l'un de l'autre. Et maintenant que me voici dans le brouillard de l'exil, je me demande pour quel motif il vous a lassé de ce long chemin. La Cour jugerait-elle le châtement de mon crime trop léger, et m'aurait-elle condamné à mort ?

— Le Seigneur Kouo songe dans peu de temps à solliciter votre pardon. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Le fils aîné du seigneur Kouo est arrivé à l'âge où l'on doit se marier, et n'a pas encore de gracieuse compagne. Il a entendu parler de votre honorable aimée, la Petite-sœur-aînée de votre maison, l'élégance glorieuse du gynécée. Il voudrait nouer les fils de sa destinée avec elle et tourne ses regards vers vous. Votre éloignement rendant fort difficile la visite d'un intermédiaire, le seigneur Kouo m'a envoyé, moi, l'homme de glace. Je crains que cela ne fasse perdre l'espoir d'un influx de fleurs-de-pêcher. Il a rédigé une missive, y joignant des présents indignes de vous.

La brise au clair de lune

Et, se faisant apporter l'enveloppe par ses suivants, il s'inclina de nouveau et la remit. Le ministre la reçut à deux mains et brisa le sceau. Quand il eut fini de lire, il songea en lui-même :

— Ce Kouo est fonctionnaire de la Cour. Il pourrait obtenir une alliance plus brillante que la mienne. Son fils, d'ailleurs, avait une réputation de débauché : il n'est guère apparié à ma fille. De plus, comme ils vivent tous deux dans la même ville, pourquoi n'a-t-il pas fait d'abord des démarches à l'endroit même au lieu de venir si loin ? C'est à coup sûr parce que ses démarches locales n'ont pas réussi. Si je donne mon consentement à la légère contre la volonté de ma fille, mon erreur ne sera pas mince.

Il glissa donc la missive dans sa manche et répondit :

— Bien que l'on dise : « l'ordre des parents est suffisant pour les mariages », cependant ici-bas, tout pouvoir suppose des responsabilités. Je reçois la pensée du seigneur Kouo avec reconnaissance. L'honneur est grand qu'il nous fait en cueillant dans notre maison l'armoise et le marsilea des épousailles. Mais, voici longtemps que j'ai quitté ma famille et j'en suis fort éloigné. De plus, je n'ai pas de fils, et toute l'administration de mes biens repose sur ma fille. Dès lors, j'avais décidé que je lui laisserai le choix et la décision pour son mariage. Bien que cela ne soit pas la règle coutumière, les circonstances justifient cette exception. Puis-je donc demander pourquoi, devant une union aussi honorable, mon frère n'a pas noué les liens, et pourquoi vous venez chercher au loin mon avis.

La brise au clair de lune

— Votre décision, Vieux-né-avant-moi, témoigne de la clarté de votre vision qui s'étend à des myriades de //s. Le jeune Kouo, ayant obtenu l'assentiment de son père pour cette union de rêve, a dû se résigner à ne pas commander aussitôt tambours et flûtes, cloches et festins. Il s'est adressé à votre frère. Et celui-ci a déjà reçu les cadeaux de fiançailles. Mais votre fille, dans sa chasteté, a considéré que l'assentiment de son père était essentiel. Et voici pourquoi le seigneur Kouo m'a délégué auprès de vous.

Le ministre songea : — Puisque ma fille n'a pas donné son assentiment, c'est que l'union ne répond pas à ses désirs. Il ajouta à haute voix :

— Ma fille attend mon ordre et le seigneur Kouo le demande : cela est fort correct. Mais un homme condamné par la Cour, comme moi, ne peut plus être le patriarche respecté du palais familial. Ma vie et ma mort ne peuvent être prévues. Comment pourrais-je m'occuper de mes affaires de famille ? Pour tout ce qui concerne ma fille, tant que ma faute ne sera pas éclaircie, tant que l'ordre souverain ne sera pas changé, je ne puis rien décider. Car, ce serait désobéir à l'ordre souverain que de m'occuper d'affaires privées et joyeuses comme le mariage de ma fille quand je dois être tout entier au remords de ma faute.

— O Vieillard-né-avant-moi ! Vos paroles d'or et de jade sont bien celles d'un haut fonctionnaire gardant la rectitude et n'osant dédaigner les instructions supérieures. Mais dans les rites, il faut écarter ce qui est secondaire

La brise au clair de lune

pour garder l'essentiel. Si vous consentez à nous accorder une parole moins directe, vous accompliriez une union heureuse pendant cent années, et ceux qui sont sous le tonnerre et les éclairs de notre Maître Sacré pourraient le supplier en votre faveur.

— Ce que vous objectez est juste et bon. Mais, en y réfléchissant, cette union ne me semble pas sûre.

— Et en quoi n'est-elle pas sûre ?

— Le vieux seigneur Kouo est un fonctionnaire important. Je ne suis qu'un exilé. Nos portes ne sont donc pas égales. Puis, ma fille est au sud, et moi, au nord. Nous n'avons pu communiquer l'un avec l'autre. En troisième lieu, je n'ai pas de fils, et c'est ma fille qui, en mon absence, continue les sacrifices aux ancêtres. Son mariage n'est pas possible. Enfin, je n'ai pas la preuve que les deux partis s'accordent. Je ne connais pas le visage de mon gendre. Je vous serais donc reconnaissant, Frère-aîné, de répondre que je prie le Seigneur Kouo de m'excuser.

Tchreng Tsi insista encore trois et quatre fois, mais vainement. Le ministre, alors, offrit un petit festin au messager et le retint deux ou trois jours.

Tchreng Tsi, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, se résolut à montrer au vieillard la carte de Kouo et les ordres donnés par les autorités à l'officier qui commandait cette partie de la frontière, d'avoir à forcer Choé à céder ou de le punir s'il résistait.

Le ministre, dans sa colère, s'écria :

La brise au clair de lune

— J'ai commis une faute à l'égard de la Cour, mais non à l'égard de l'académicien Kouo. Comment ose-t-il aggraver ma peine de sa propre autorité ? Ma fille, elle, n'a pas commis de crime. Pourquoi la condamner au mariage ? Exilé comme je le suis, je n'espérais pas avoir une vie prolongée. La crainte des supplices ne m'arrachera pas mon consentement.

Il fallut bien que le messenger rassemblât ses bagages et partît pour la capitale. En vérité :

Un corps de fer et de pierre est difficile à changer. — Une nature de pur cannelier ne se transforme pas. — Le brave peut mourir. — Mais il n'accepte aucun outrage.

*

Tchreng Tsi, de retour à la capitale, rapporta soigneusement les refus obstinés de Choé. L'académicien Kouo eut le cœur empli d'une grande colère. Il tenta par cent moyens secrets de nuire à l'exilé.

Une demi-année plus tard, il y eut une alerte sur ce point de la frontière. Tous les commandants des postes furent tués. Pendant un moment, les troupes furent sans chefs. La Cour demanda aux fonctionnaires élevés de lui présenter des candidats recommandables. Kouo profita de cette occasion et déposa un placet. Il affirmait que tous les troubles étaient dus à ce que le ministre Choé s'était trompé sur la personne du général Reou Siao. L'exil de Choé n'était pas suffisant, et Reou Siao était encore vivant. C'était pour cela que les officiers se décourageaient. Il demandait que Reou Siao fut jugé de nouveau

La brise au clair de lune

par le Ministre des Châtiments, le Président des Censeurs et le Ministre de la Maison Impériale réunis en Cour spéciale.

Il fallait également autoriser Choé à se donner la mort. Dès lors, les officiers actuels feraient tous leurs efforts.

Peu de jours plus tard, un édit fut rendu en ce sens. L'on convoqua Reou Siao. Devant le tribunal, alors, l'aventure antique de Li Po et de Kouo Tse-y se renouvela. Si vous ignorez ce qui se passa, écoutez le chapitre suivant.

@

XIV

IL SAUVE UN HOMME CONDAMNÉ A MORT
ET FAIT CONNAITRE UN BRAVE.

@

Un poème dit :

Les yeux de la chair ne connaissent que les aliments de la chair.
— C'est ainsi qu'on méprise un brave inflexible et qu'on le prend pour une haridelle. — C'est ainsi que le corps se trompe et court à sa perte. — Que les talents merveilleux se révèlent d'eux-mêmes, aujourd'hui cela n'est plus. — Comment espérer, à l'approche du supplice, rencontrer soudain un ami, — qui nous arrache aux frontières, et qui accomplisse un grand acte méritoire ? — Mais il faut savoir que les affaires de l'Etat sont ainsi.

Les trois Corps de justice, ministère des Châtiments, Cour de justice et Présidence des Censeurs, ayant reçu le Saint Décret, s'étaient entendus pour fixer un jour de jugement. L'on avait cité Reou Siao.

Ce jour-là, précisément, Jade-pur était venu pour ses affaires à la capitale. Il interrogea sa mère sur le procès que son père allait juger. Celle-ci répondit :

— Il s'agit d'un général qui doit mourir pour son incapacité.
L'affaire a déjà été jugée une fois.

Jade-pur, intéressé, déclara qu'il irait assister aux débats, et se faisant accompagner par un intendant, il se rendit au *ya-menn*. Le décret condamnant Reou Siao à la décapitation était déjà rendu. Le condamné devait être exécuté le jour même.

La brise au clair de lune

Le jeune homme, fendant la foule, alla voir l'officier. Celui-ci avait une trentaine d'années. Son visage énergique portait une



Le général Reou Siao

moustache de tigre. Étonné, Jade-pur lui demanda :

— Pourquoi, pour une simple faute de tactique, êtes-vous donc puni aussi sévèrement ?

D'une voix grondant comme le tonnerre, l'autre répondit :

— La mort, pour moi, n'est qu'un retour à la vie : ce n'est pas grand'chose. Mais je n'admets pas que l'on m'accuse d'une faute de tactique, avec ma force et ma valeur.

La brise au clair de lune

— Si vous n'avez pas commis de faute, quel est donc votre crime ?

— L'affaire est réglée ; à quoi bon en parler ?

— Si vous n'y tenez pas, ne dites rien. Mais aujourd'hui, l'on a besoin d'officiers capables sur les frontières. Pourquoi vous exécuter ?

Et il entra dans la salle du tribunal. Ecartant les licteurs, il s'adressa d'une voix tonnante aux trois juges :

— O Vieux Grands Hommes ! Vous êtes de hauts fonctionnaires, venant immédiatement après la Cour. Vous devez donner tout votre cœur à l'Etat. Comment se fait-il qu'en ce moment où le pays se trouve démunie de bons officiers, vous condamnez à mort un grand général pour une faute légère ? Votre erreur envers l'Etat est grave. S'agit-il d'une vengeance nationale ou d'une vengeance privée ?

Les trois juges, ayant reçu le rescrit impérial sur le rapport de Kouo, n'avaient pas osé contester la justice de la mesure. Mais, au fond du cœur, ils avaient quelques dixièmes de remords. Et voilà que soudain, on les interpellait violemment devant leur propre tribunal. Ils en étaient à la fois heureux, mécontents, étonnés et humiliés. Regardant de plus près, ils reconnurent alors Jade-pur. Le Censeur Tié, ne voulant pas avoir l'air de protéger son fils, frappa violemment sur la table, criant :

— Audacieux animal ! Devant les plus hauts magistrats défenseurs des lois, tu oses parler ainsi, toi, simple

La brise au clair de lune

étudiant, quand un décret impérial a été promulgué ?
Quelles sont ces folles paroles ?

Et il ordonna aux gardes de l'arrêter. Mais le jeune homme s'écria :

— La Cour a institué les tambours de réclamations pour permettre à chacun de prononcer des paroles droites sans crainte d'être puni. Comment, devant ce tribunal de vie ou de mort, ne permettez-vous pas de dévoiler l'injustice ?

— Qu'es-tu donc à Reou Siao pour parler d'injustice ?

— Je ne le connais en rien. Mais je sais que les grands talents sont difficiles à trouver.

— La vie et la mort des fonctionnaires sont entre les mains de la Cour. Qu'as-tu à venir ainsi agir en sauvage ?
Arrêtez-le moi sans retard !

Les gardes s'avançaient pour le saisir. Mais les deux autres juges hochèrent la tête, faisant signe de conduire le jeune homme devant leur table. Alors, avec de bonnes paroles, ils l'exhortèrent au calme :

— Sage administré, vos entrailles sont bouillantes, et votre nature est directe. Mais l'Etat a ses lois et ses juges. Ce Reou Siao avait été condamné d'abord à la prison, et à cause de lui, le ministre Choé avait été envoyé en exil. Mais, par suite de ses erreurs passées, de nouveaux malheurs ont éclaté. L'académicien Kouo a fait un rapport concluant à la décapitation et le Saint a donné son approbation. Qui oserait s'y opposer ?

Jade-pur, les entendant, laissa échapper un grand soupir :

La brise au clair de lune

— O grands hommes ! Vos paroles sont celles de fonctionnaires aimant leurs postes et leurs appointements, mais ne protégeant pas le peuple. Comment, en vous voyant, vos subordonnés n'agiraient-ils pas comme vous ? Cela ne correspond guère aux enseignements de l'antiquité... Mais ce Reou Siao est à coup sûr un héros, un brave. Il sera sûrement utile à l'Etat. Si vous avez décidé sa mort, pourquoi ne pas me décapiter à sa place, moi qui suis inutile au pays ? Je suis sûr qu'en ce moment, aucun général des frontières ne peut égaler Reou Siao.

— Même s'il avait du talent, n'est-il pas criminel ?

— Depuis l'antiquité, les héros même ont commis des fautes. C'est pourquoi la Cour a institué un rachat des fautes par le mérite. C'est là ce que je voulais dire.

Le ministre des Châtiments observa :

— Dans ce cas, il faut un répondant. Oserais-tu vraiment périr s'il ne rachète pas son erreur ?

— Que l'on me décapite si Reou Siao ne peut accomplir d'actes méritoires. Ma tête répond de mes paroles.

Le ministre alors se tourna vers le Censeur et dit :

— Puisque votre honorable fils donne son corps en garantie, nous ne pouvons refuser. Rédigeons un rapport au trône pour solliciter l'approbation impériale.

Le tribunal alors fit reconduire Reou Siao dans sa prison, pendant que l'on faisait signer à Jade-pur une supplique de garantie. Puis un rapport fut adressé au Trône, et dès le lendemain un rescrit approuvait en ces termes :

La brise au clair de lune

Pour les affaires de frontière, il importe que les hommes soient droits et énergiques. Puisque Tié Jade-pur garantit que Reou Siao a du talent et peut arrêter les désordres sur



Jade-pur se porte garant du général Reou

nos frontières, pourquoi n'aurions-nous pas d'indulgence ? Nous pardonnons temporairement les fautes passées et lui rendons son grade. Qu'il aille sans retard diriger nos troupes et défaire nos ennemis. S'il peut accomplir des actes méritoires, il sera promu. S'il commet encore une faute, il sera décapité. Quant à Choé Tsiu-y, qui l'avait recommandé, son mérite et sa faute suivront ceux de Reou Siao. Nous espérons qu'il se couvrira de gloire. Car il vaut

La brise au clair de lune

mieux mourir devant l'ennemi qu'au champ d'exécution.
Avec respect, ceci.

Le Saint Edit promulgué, Reou Siao, dans sa prison, remercia la Sainte Miséricorde. Et à peine sorti de prison, il sauta à cheval et vint remercier Jade-pur. Les deux hommes en se voyant, se reconnurent pour des braves, s'aimèrent et s'estimèrent. Jade-pur retint l'officier pour un repas. Ils parlèrent d'escrime et de tactique militaire. Le lendemain, Reou Siao, s'étant mis d'accord avec le ministre de la guerre, partait pour rejoindre l'armée.

Six mois ne s'étaient pas écoulés, quand on apprit que l'ordre était rétabli sur les frontières. Le Fils du Ciel, grandement joyeux, donna à Reou Siao le poste de général en chef. Quant au ministre Choé, son poste lui était rendu, et bientôt un avancement de grade lui était accordé. Jade-pur, par le mérite duquel la victoire avait été remportée, recevait le grade d'Expectant, *taé-tchao* à la Forêt-des-pinceaux. Quant à l'académicien Kouo, il sentit qu'il n'avait plus de face, et demandant un congé pour maladie, il ne sortit plus de chez lui. En vérité :

Quand l'injuste commence ses manœuvres. — il parle seulement de vouloir le bien de tous. — Mais quand tout est renversé. — Le remords vient : il est trop tard.

*

Le vice-ministre Choé, promu au grade de ministre et rappelé à la capitale, était couvert de gloire. Les officiers de sa région, qui avaient reçu des instructions secrètes de Kouo, furent, par contre, épouvantés. Ils vinrent tous implorer sa clémence. Choé n'était pas rancunier et leur pardonna.

La brise au clair de lune

Arrivé à la capitale, il remercia d'abord le Trône. Puis, ayant appris comment Jade-pur l'avait sauvé, il alla présenter deux cartes, l'une pour le Censeur Tié, l'autre pour son sauveur. Quand sa visite au père fut terminée, il demanda à voir le fils. Le père répondit :

— Les examens ont lieu cet automne. Il se cache pour travailler dans les Montagnes de l'Ouest et regrettera d'avoir manqué de vous servir.

Le visiteur dut se retirer. Le Censeur envoya un messenger à son fils pour l'avertir, l'invitant à venir à la ville rendre la visite reçue. Jade-pur, à cette nouvelle, songea :

— S'il vient me saluer, c'est uniquement pour me remercier de l'avoir sauvé avec le général Reou. Je ne dois pas le voir.

Et il chargea le messenger de dire à son père qu'il n'avait pas le temps d'aller à la ville et qu'il le pria de remercier le ministre selon les coutumes. Le Censeur approuva cette réponse et alla lui-même rendre la visite pour son fils, en l'excusant. Le ministre fit un compliment:

— Les hommes élevés de l'antiquité permettaient de connaître leur renommée, mais non leur visage.

Mais, après le départ de son visiteur, il songea :

— Ma fille Cœur-de-glace est d'une beauté exceptionnelle, et d'une intelligence rare. Je me préoccupais toujours de trouver un mari digne d'elle. Or, les actes de ce Jade-pur sont grandioses. J'ai entendu dire qu'il n'était pas marié. Je lui dois de la reconnaissance : je commettrais une faute

La brise au clair de lune

de ne pas conclure cette union. Mais j'ignore comment il est fait. Il faut absolument que je le voie.

Sa décision prise, il envoya un émissaire s'assurer que le jeune homme étudiait en réalité dans les Montagnes de l'Ouest. Puis, il partit à cheval le lendemain de bonne heure, suivi de trois ou quatre serviteurs.



Le ministre Choé Tsu-Y

Quand il arriva, Jade-pur venait de commencer son repas du matin. On lui annonça la visite du ministre. Sa pensée s'envola vers Cœur-de-glace, et il soupira des obstacles accumulés entre eux. Cependant, il vit le vieillard s'avancer, en costume de campagne et bonnet carré, souriant et disant :

La brise au clair de lune

— Frère-aîné Tié, les difficultés que l'on a de vous voir font penser à la mort.

Et il le prit par la main, l'examina avec bienveillance et dit :

— Je pensais à vous depuis longtemps et craignais vraiment de ne jamais vous rencontrer. Voilà pourquoi je suis venu en secret.

— Comment oserais-je supporter le poids de l'honneur que vous me faites ? répondit le jeune homme.

— Je ne viens pas seulement pour vous remercier de m'avoir sauvé, mais encore pour connaître l'éclat de votre verte jeunesse, et me réchauffer l'esprit et le cœur auprès d'un brave.

Jade-pur s'inclina. Bientôt tous deux, assis en face l'un de l'autre, s'offrirent vins et mets, et causèrent librement. Le ministre enfin fut comme la glace qui fond, comme la fleur qui s'entr'ouvre. Il loua son hôte, disant :

— Votre haut talent semble arraché du ciel... J'ai dans l'esprit une affaire dont je ne devrais pas, en principe, vous parler ainsi. Mais nous sommes tous deux dans les montagnes et je ne crains pas cette dérogation aux règles... J'ai une fille qui a bientôt dix-huit ans, et dont je ne vante pas la beauté en disant qu'il n'en est pas une autre pareille sous le ciel. Quant à son intelligence, la vôtre seule peut l'égaliser. Je vous demande seulement de garder mes paroles en votre esprit et de vous renseigner. Le mariage est une affaire importante et les premières paroles ne doivent pas être inconsidérées.

La brise au clair de lune

Jade-pur, l'entendant, resta un moment stupéfié. Puis il soupira intérieurement :

— O Vieux Ciel, Vieux Ciel ! Vous m'accordez cette joie !
Pourquoi me la rendre si difficile ? Que faire ?

Choé, le voyant soupirer, lui demanda s'il était déjà fiancé.

L'autre remua la tête et dit :

— Entre les quatre mers, quand il s'agit de marier un phœnix, l'on découvre vite les défauts des candidats. En quel lieu votre fille trouverait-elle son égal ?

— Si vous n'êtes pas fiancé, avez-vous des doutes sur ma fille ?

— Quand une personne est belle à bouleverser l'Empire, chacun connaît sa gloire. Mais les rencontres par les allées sinueuses ne valent pas celles sur les grandes routes. Le nid de la colombe est parfois ravi par la pie. Je craindrais, en acceptant, de blesser sa réputation, de lui faire perdre une heureuse union et de m'attirer sa haine. Je n'en reçois pas moins avec reconnaissance votre proposition.

Le ministre écouta, surpris, ces paroles obscures, et demanda :

— Quels font donc vos sentiments ? Exprimez-vous sans détours et m'expliquez ce discours mystérieux.

— Que le Vieux-né-avant-moi se renseigne. Alors il me comprendra.

Le ministre n'avait pas encore revu sa fille et ne savait rien des derniers événements. Il craignit que son hôte ne voulût pas

La brise au clair de lune

éclaircir les choses, et cessa de l'interroger. Quand le repas fut achevé, il s'éloigna. En vérité :

Il était venu voir un guerrier parfait. — Il est parti après avoir entendu les explications embarrassées d'une Lo-fou. — L'autre voudrait agir selon le désir de sa maison. — Il fatigue les combinaisons de ses parents.

Choé, ayant quitté son hôte, songeait, sur le chemin du retour :

— Ce Jade-pur est à coup sûr un héros. Il ne repousse pas un mariage avec ma fille. Pourtant ses paroles de pâte et de boue le montrent à la fois joyeux et triste. Soupçonne-t-il ma fille de quelque incorrection ? Non : je la connais pour parfaite... Serait-ce à cause de cette demande des Kouo ? Mais cela ne le regarde pas... Je parlerai à ses parents.

De retour en son *ya-menn*, il attendit un jour favorable et pria un ami commun d'aller parler de fiançailles au Censeur Tié. Or celui-ci avait appris que les poursuites de l'académicien Kouo contre Choé avaient été motivées par le dépit de voir refuser sa proposition de mariage. Il avait appris ainsi la grâce et l'intelligence exceptionnelles de Cœur-de-glace, et songeait qu'elle s'apparierait bien à son fils. Il fut donc ravi de voir l'envoyé de Choé et donna son assentiment à pleine bouche. Puis il consulta son épouse, la dame Choé... Sans prévenir leur fils, ils préparèrent des présents et, au premier jour favorable, ils demandèrent à l'ami commun d'agir comme intermédiaire. Quand tout fut fait, ils envoyèrent un domestique féliciter leur fils.

La brise au clair de lune

Jade-pur, surpris, se hâta de revenir voir ses parents. Il leur dit :

— Un mariage est une grande affaire. Pour que la fin en soit correcte, il importe que le début soit correct. Il ne faut pas donner prise à la calomnie.

— Cette jeune fille est-elle sans beauté ? demanda le père.

— Son esprit est fait de la séduction des eaux automnales. Ses os sont de jade.

— Serait-elle sans talent ?

— Son intelligence est insondable, même pour des Ombres.

— Alors, elle n'est pas correcte ?

— Personne ne peut l'égaliser sur ce point.

Le père et la mère, l'entendant, se mirent à rire :

— Si elle est ainsi, et que vous ayez l'ordre de vos parents, que craignez-vous de la médisance ?

— Je n'ose rien vous dissimuler. Hélas, nous sommes rencontrés dans des circonstances difficiles...

Et il raconta en détail ce qui s'était passé depuis le jour où il avait été à demi renversé par les gens de Kouo.

Ses parents l'écoutèrent avec attention, puis s'écrièrent :

— Vous avez été tous deux des héros de générosité et de rectitude. Votre heureuse union sera une grande gloire pour les yeux et les oreilles. Elle aura commencé comme en un rêve, parmi les difficultés, mais toujours dans la correction. Que pourrait-on y trouver à redire ?... Ne te

La brise au clair de lune

laisse pas troubler par les soucis et, le cœur paisible, retourne à tes études afin de triompher aux examens et d'éclairer de ta gloire le crépuscule de nos années.

Jade-pur, voyant que la décision de ses parents était arrêtée, songea :

— Je puis accepter sans amertume car, à coup sûr, la Petite-sœur-aînée refusera. Le moment venu, elle trouvera quelque bonne raison.

Et, laissant ses parents, il retourna dans les montagnes de l'Ouest poursuivre ses études. En vérité :

Le sage se réjouit de suivre la musique de la Doctrine Célèbre. — L'homme pur fuit au loin le moindre bruit des animaux. — Le vieillard dans la lune, gardien de la chasteté, est difficile à prendre pour maître. — Garder la correction en dérivant à la brise, est tâche impossible.

*

Le ministre Choé se réjouissait fort d'avoir choisi et obtenu Jade-pur pour sa fille. Il se rappela qu'il avait quitté sa famille depuis longtemps et sollicita un congé. La Cour lui accorda une année de repos tout en lui conservant son poste. Le cœur joyeux, il se mit en route.

La nouvelle de son retour en grâce était parvenue déjà au Litchreng sienn, et le gouverneur avait écrit la nouvelle aussitôt sur une grande pancarte rouge qu'il avait fait porter au palais des Choé. Puis, il avait annoncé l'avancement de grade. Il annonça encore le congé accordé.

La brise au clair de lune

Cœur-de-glace, aux premières nouvelles, avait craint quelque manœuvre des méchants et n'y avait pas cru très fermement. Mais quand les messagers du *fou* et du *siènn* se succédèrent, elle vit bien que le fait était véridique. Alors elle se demanda la cause de tant de bonheur.

Un jour, elle vit soudain entrer son oncle qui lui demanda :

— Sage nièce, sais-tu comment ton père est rentré en grâce ? C'est Jade-pur qui s'est porté garant auprès du Trône.

— Voilà une invention bien grossière ! s'écria-t-elle en riant.

Mais Envahisseur lui raconta les démarches de Kouo, ses dénonciations et l'intervention du jeune homme en faveur de Reou Siao.

Cœur-de-glace l'écouta, et dit enfin :

— Qui vous a raconté cela ? Je crains que ce ne soit pas vrai. Comment un voleur de femmes aurait-il eu l'audace de s'adresser aux trois Justiciers ? Vous l'auriez aussitôt accusé de rébellion, mon oncle.

L'autre eut un rictus gêné :

— C'est bien ; je ne te parlerai plus de rien.

Et il rentra chez lui. Cœur-de-glace, restée seule, s'émerveilla de voir Jade-pur sauver son père après l'avoir sauvée elle-même.

— C'est prodigieux, songea-t-elle, mais hélas, cela ne mène qu'à la reconnaissance et non à l'union. Les desseins

La brise au clair de lune

du Ciel ne peuvent être pénétrés. Il semble cependant que les affaires humaines soient souvent pleines d'erreurs.

Jour et nuit, elle pensait au héros. En vérité :

Ceux qui sont ardents ont une nature sincère. — Ceux qui sont indifférents ont des sentiments faibles. — Harmonisez la nature et les sentiments, — Alors Réputation et Doctrine seront parfaites.

Un jour, on vint lui dire enfin que le ministre Choé allait arriver, et que le *fou* et le *sienn* l'attendaient déjà dans les faubourgs. Envahisseur partit aussitôt à cheval à la rencontre de son frère. La réception fut bruyante, et ce fut seulement à la fin du jour que le ministre atteignit sa maison.

Cœur-de-glace l'attendait. La joie et l'émotion du père et de la fille furent violentes. Si vous ne savez pas ce qu'ils se dirent, écoutez le prochain chapitre.

@

XV

LE PÈRE ET LA MÈRE ORDONNENT, ET LEUR
INSISTANCE EST AMÈRE.
LES ENFANTS OSENT S'EXCUSER.

@

Un poème dit :

Le sage pareil au goéland et la chaste jeune fille, fleur-de-pêcher, comment ne suivraient-ils pas le goût du jour ? — Les fleurs elles-mêmes sont attendries par les saules et s'affaiblissent. — L'amour se fixe et l'on s'enclôt dans les rideaux de l'alcôve. — Qui l'aurait cru ? L'épouse et l'époux, tous deux au cœur passionné. — ne veulent pas en arriver à la tiédeur douce de la nuit nuptiale. — Se nourrissant de réputation, avalant la doctrine, ils respirent la brise amoureuse, — mais la transforment et refusent de bâtir leur îlot du fleuve, ce nid nuptial.

Des paroles ont raconté comment le ministre Choé était revenu dans sa maison. Il vit sa fille Cœur-de-glace grandie, parfaite, plus élégante et belle de dix dixièmes qu'autrefois. Il s'en réjouit et dit :

— Toutes les difficultés de mon passé, le vent, la gelée blanche et les dangers, ne m'ont pas beaucoup attristé. Aujourd'hui, je reçois la Miséricorde Sacrée et suis honoré de gloire fleurie, de richesse et de noblesse : ma joie n'en est pas très grande. Mais je te vois parfaite, sans un défaut, et mon cœur est très apaisé. Je t'ai choisi enfin un époux ravissant, et je suis encore plus heureux.

La brise au clair de lune

Cœur-de-glace entendit son père parler d'un époux : son esprit se voila d'ombre. Cependant, ayant quelques dixièmes de soupçons qu'il s'agissait de Jade-pur, elle répondit :

— O mon tié-tié ! Vous avez perdu ma mère de bonne heure; et sur votre giron, vous n'avez pas de fils. Je suis votre seul enfant. Je me suis souvent désolée de ne pouvoir poursuivre les sacrifices aux ancêtres. Pourquoi, à peine vous ai-je revu, parlez-vous de me choisir un époux ? Mon cœur de fille est douloureux et, malgré la crainte de manquer de pitié filiale, il ne pourra supporter de s'éloigner de vous.

— Il n'existe pas de règle défendant aux filles uniques de se marier. S'il s'agissait d'un époux ordinaire, je serais revenu en délibérer tout d'abord avec toi. Mais celui que je t'ai choisi est d'un talent élégant, d'une beauté fleurie, d'un courage et d'une énergie qu'aucune parole ne peut exprimer. Il n'a peur de personne, dans son audace. Et dans sa force, il soulèverait des rochers. Enfin sa langue admirable sait parler. Il est à faire mourir d'amour. C'est pourquoi j'ai décidé de t'accorder à lui... C'est Jade-pur, fils aîné du Président de la Cour des Censeurs.

— S'il s'agissait d'un autre, je m'excuserais déjà. Mais, Jade-pur ! C'est tout à fait impossible... Les rites du mariage s'y opposent.

— En quoi les rites s'y opposent-ils ? demanda le père étonné.

— Vous n'en connaissez donc pas la cause ?

La brise au clair de lune

Et elle raconta en détail les efforts du jeune Kouo, ses propres stratagèmes, l'intervention de Jade-pur et les soins qu'elle lui avait donnés.



Le ministre et sa fille Cœur-de-glace

— Nous nous sommes rencontrés comme l'herbe sauvage. Nous nous sommes sauvés l'un l'autre. Cela n'est pas conforme aux rites du mariage.

Mais le ministre, l'écoutant, était plein de joie. Il s'écria :

— Vos relations sont, en effet, complexes. Je ne m'étonne plus du mystère boueux et pâteux dans l'attitude et les paroles de Jade-pur ! Mon enfant, la manière dont tu as agi, toi une petite fille, est simplement adorable, et je

La brise au clair de lune

respecte encore davantage ton fiancé. Lui seul peut t'égaliser ; toi seule peut l'égaliser. Vous formez une paire née du Ciel. Votre union sera celle de deux héros. Non seulement les rites glorieux ne s'y opposent pas, mais ils en reçoivent un éclat nouveau. Ne te trouble pas, mon enfant. Mes actions en ce cas ne peuvent être fautives.

En vérité :

Ce que fuit la fille, — est recherché par le père. — Bien que désir et fuite soient opposés, — amour et respect sont pareils.

Mais ne parlons plus de cette discussion.

*

Le jeune Kouo, depuis que Tchreng Tsi lui avait rapporté le refus du ministre Choé, était aussi furieux que si on lui avait coupé les os. Plus tard, il vit son père présenter un rapport pour demander des décapitations : sa vie fut toute de joie. Puis, il apprit que Reou Siao, sauvé par Jade-pur, avait accompli de grandes actions, et que Choé avait été promu ; alors, sa haine et son désespoir revinrent, plus que doublés. Mais quand il apprit que Choé avait conclu les fiançailles, sa colère fut telle qu'il en vit trouble.

Alors, il pressa Tchreng Tsi de demandes amères :

— J'ai gaspillé pour cette Petite-sœur-aînée je ne sais combien de force d'esprit; maintenant tout est démoli par ce petit animal de Tié. Celui-là j'espérais le faire venir habilement l'autre jour, et le battre une bonne fois pour dissiper ma fureur. Et tout au contraire, j'ai été battu par lui d'une manière odieuse. Nous le dénonçons : mais il

La brise au clair de lune

avait déjà retourné le tribunal ; nous n'avons eu aucun plaisir. Maintenant, le voilà qui l'épouse sans un effort ! Il faut absolument, dussé-je en mourir, que je l'écrase une bonne fois. Je vous supplie de me trouver quelque bon moyen.

— Quand la Petite-sœur-aînée était seule, la tâche fut déjà difficile. Maintenant que son père est rentré en grâce, que pouvons-nous espérer ? Il est impossible de trouver un stratagème satisfaisant.

— Alors, si c'est ainsi, qu'il n'en soit plus question !

— Il est également difficile d'y renoncer, répondit Tchreng Tsi. Cherchons seulement quelque moyen secret de rompre leur mariage.

— Si nous réussissions, mon cœur serait plein de joie, et mon esprit serait satisfait. Mais où trouver le moyen ?

— Je réfléchis que, pour ces familles de hauts fonctionnaires, la réputation est une affaire importante. Il n'y a qu'à raconter l'histoire du séjour de Jade-pur dans la maison de Cœur-de-glace en la dépeignant sous des aspects peu clairs. Tout le monde la répétera. Nous ferons parvenir le scandale à leurs oreilles ; ils auront peur de cette hideur, et peut-être dénoueront-ils les fiançailles. Et s'ils ne bougent pas, nous demanderons à un fonctionnaire ami de les dénoncer au Trône.

— Ce plan est admirable ! s'écria Kouo plein de joie. J'irai voir demain le *fou* et le *sienn* et je répandrai des rumeurs.

La brise au clair de lune

— Cela ne va pas ! s'écria l'autre. Le *fou* et le *siènn* connaissent fort bien l'affaire. Si vous répandez vous-même ces rumeurs, ils ne vous croiront pas et vous vous ferez du tort. Mais j'ai appris que tous deux vont changer de poste. Aussitôt que les nouveaux titulaires seront arrivés, vous pourrez aller calomnier nos ennemis : on vous croira sûrement. Et s'ils font une enquête, nous les guiderons.

— O Frère-aîné ! s'écria Kouo. Comment trouvez-vous de pareils stratagèmes ? Vous êtes à coup sûr le sage Krong dze ressuscité...

— J'ai une idée encore plus admirable ! interrompit l'autre. Quand j'étais à la capitale, j'ai vu que votre père avait de fréquentes et mystérieuses relations avec le prince, le grand *Koaé-reou*... Et celui-ci déteste Jade-pur autant que du vinaigre. Or, le prince vient de perdre sa première épouse et n'a pas de fils. Pourquoi ne pas lui faire connaître la beauté de la Petite-sœur Choé ? En ajoutant que Jade-pur est déjà fiancé, il redoublera d'efforts pour l'épouser afin d'épuiser sa haine. Et nous, nous n'aurons aucune démarche à faire. N'est-ce pas plus admirable ?

Kouo trépigna d'admiration joyeuse. L'autre ajouta :

— Ce n'est pas tout. Votre père a aussi pour ami le Grand Gardien du palais, Tchéou. Celui-ci a une nièce spécialement hideuse et grossière qui n'est pas encore mariée. Pourquoi votre père n'agirait-il pas comme intermédiaire auprès d'elle pour Jade-pur ?

La brise au clair de lune

Kouo éclata en louanges :

— C'est de plus en plus merveilleux ! Mais il me faudra vous donner le mal d'aller arranger le tout avec mon père.

— Comment oserais-je refuser de vous servir ? murmura Tchreng Tsi.

En vérité :

L'heureuse union n'est pas aisée à réaliser pour le sage. — Les manœuvres ténébreuses des petites gens sont trop nombreuses.— Il n'y a vraiment pas moyen de sonder les sentiments du siècle. — Il faut pouvoir s'opposer à l'homme tel qu'il est.

Nous ne parlerons pas davantage des projets de Kouo et de Tchreng Tsi.

*

Jade-pur, dans les montagnes de l'Ouest, poursuivit ses études jusqu'à l'automne, où il se présenta pour l'examen. Son talent était élevé au point qu'avec aisance et comme on cueille l'armoise, il obtint le grade de *tsiu-jenn* « homme élevé ». Au printemps suivant, il conquit aussi aisément le grade de *Tsinn-che* « lettré admis », se classant « deuxième Cuirasse » à l'examen de classement fait au Palais. Il fut alors nommé *Chou-tsi-che*, auditeur spécial de la Forêt-des-Pinceaux, gagnant ainsi un degré sur le grade qui lui avait été conféré pour l'affaire de Reou Siao. Parmi ces auditeurs, il reçut le poste de *piènn-siou*, « correcteur », ce qui ajouta dix dixièmes à sa gloire et à sa joie.

Or, il avait déjà vingt-deux ans. Son père avait hâte de le voir marié. A ce moment, l'année de congé accordée à Choé se termina ; des messagers vinrent le presser de revenir à son

La brise au clair de lune

poste. Le Censeur Tié le sut : il écrivit de son côté à Choé d'amener Cœur-de-glace à la capitale afin de conclure les dernières cérémonies du mariage.

Le ministre avait précisément les même idées. Il en parla à sa fille, disant :

— La Miséricorde Sacrée me rappelle à la Cour, et je ne sais quand je pourrais revenir encore dans nos propriétés. Il n'est pas possible de te laisser, toi orpheline, seule dans notre maison. Tu viendras donc avec moi.

— Votre enfant pense comme vous, ô tié-tié ! Mais avant de partir, je dois vous dire une chose. Si l'on nous parle encore d'épouser Jade-pur, je ne pourrai jamais vous obéir.

Choé se mit à rire :

— Voilà bien du souci, mon enfant. Nous arrangerons cela là-bas.

Laissant alors la direction de ses propriétés à Utile et Envahisseur, il partit avec sa fille. En vérité :

L'ordre paternel n'est pas encore donné. — La fille le connaît déjà. — Elle sent le printemps venir — Le prunier fleurit sur ses branches tournées au sud.

A peine un mois plus tard, ils étaient arrivés à leur résidence. Le ministre fut d'abord reçu à la Cour. Puis il alla saluer le Censeur Tié et demanda à voir Jade-pur. Celui-ci se hâta de venir. Mais il se désigna sous le nom de « Né-tardivement », et non de « votre gendre ». Le ministre retrouvait là le même esprit que celui de sa fille. Il songea :

La brise au clair de lune

— Nous, les parents, nous avons décidé ce mariage. Ces enfants ne peuvent nous désobéir.

Peu de temps après, un de ses subordonnés vint le voir en secret et lui dit :

— Un de mes parents est employé chez le Grand *Koaé-reou*. La femme de celui-ci est morte. Or, le prince vient de recevoir une lettre célébrant les louanges de votre Sage Beauté, et lui conseillant de demander au Trône un ordre de mariage. Le prince a voulu prendre des renseignements, et l'on s'est adressé à moi.

— Qu'avez-vous répondu ? répondit Choé.

— J'ai répondu que votre fille était depuis longtemps fiancée à Tié Jade-pur, mais que le mariage n'était pas encore célébré. Je n'ai pas osé ne pas vous avertir.

— Je vous remercie, dit Choé. Si l'on questionne encore, dites que le mariage a lieu aujourd'hui ou demain.

Quand le visiteur fut parti, le ministre songea :

— Ce *Koaé-reou* est un grand buveur et un ravisseur. Il a été condamné mais ne s'est pas repenti. S'il obtient un édit, bien que j'ai reçu, les cadeaux de fiançailles et que je ne craigne rien, il y aura bien des mouvements de langue et de lèvres, et je me ferai un nouvel ennemi. Il vaut mieux avertir Tié et conclure au plus tôt la cérémonie. Cela évitera toute discussion. Mais comment ma fille va-t-elle l'accepter ?

Il alla donc trouver sa fille et lui dit :

La brise au clair de lune

— Je ne viens pas te parler en père et te forcer au mariage. Mais il faut cependant te décider.

Et il lui redit la nouvelle. Elle lui répondit :

— Vous ne savez pas qui a écrit au prince ?

— Comment le saurais-je ? On ne me l'a pas dit.

— Eh bien, c'est l'académicien Kouo.

— Comment l'as-tu appris ?

— Les bandits sont toujours amis. Kouo vous déteste ainsi que Jade-pur. Le prince déteste Jade-pur. C'est Kouo qui a écrit, à coup sûr. S'il vous poursuit ainsi, ne pourriez-vous rappeler ce qu'il a fait contre vous ?

— Nous pourrions discuter, certes. Mais le plus simple est de terminer les cérémonies nuptiales.

A ce moment, l'on annonça un messenger du Censeur Tié priant le ministre de venir le voir sans délai. Choé monta aussitôt à cheval. Au palais du Censeur, on l'introduisit dans une salle intérieure. Tié fit sortir les licteurs et dit à voix basse :

— Aujourd'hui, en sortant du Palais par la Porte de l'Orient-fleuri, j'ai rencontré le Grand Gardien Tchéou. Il m'a retenu, me disant avoir une nièce qu'il voulait faire épouser à mon fils. Je lui ai répondu aussitôt que mon fils avait envoyé déjà des cadeaux de fiançailles. Il m'a demandé à quelle famille. Et moi, craignant quelque manœuvre de sa part, j'ai répondu qu'il était fiancé à votre honorable aimée. Il a observé qu'il était aisé de se dégager puisque les cérémonies nuptiales n'étaient pas encore

La brise au clair de lune

accomplies. Je songe que ce Tchéou ne connaît ni rites ni principes ; il se repose sur son influence pour agir en sauvage. Discuter avec lui serait peine perdue. Nous éviterions bien des complications en hâtant le mariage.

— Moi aussi, j'ai une nouvelle à vous raconter.

Et Choé annonça la démarche faite par le prince.

— Dans ce cas, décida le Censeur, il n'y a qu'à célébrer la cérémonie.

— Cela est aisé en soi. Mais ma fille refuse de se laisser épouser, à cause des circonstances qui ont entouré ses rapports avec votre fils. Et nous savons que votre fils lui-même fait des difficultés. Il nous faut cependant obliger nos enfants à obéir. Céderont-ils ?

Leur décision étant prise, les deux hommes se séparèrent. En vérité :

Les fleurs sont difficiles à nouer sur la même tige ; la une est difficile à dessiner. — En dépit des herbes sauvages et des ronces oisives qui les entourent d'amertume, — Il faut que deux cœurs sincères et droits, — commencent à parfaire l'heureuse union dans la Doctrine célèbre.

Le Censeur ayant accompagné son visiteur jusqu'à la porte, fit appeler son fils et lui dit :

— Le Grand Gardien Tchéou veut te faire épouser sa nièce. J'ai donc conféré avec le ministre Choé. Celui-ci m'a dit que le *Koaé-reou* veut épouser Cœur-de-glace. Mon désir est que nous terminions au plus tôt ton mariage afin d'en finir avec toutes ces difficultés. Mon fils, tu ne peux en

La brise au clair de lune

aucune manière maintenir ta décision précédente. Il faut que tu agisses d'après mon idée.

— Je n'oserai pas repousser votre ordre, mon père. Puisque vous le voulez ainsi, nous accomplirons à l'extérieur les cérémonies rituelles ; nous serons mariés pour le monde. Mais nous ne partagerons pas l'oreiller ni les rideaux de l'alcôve.

— Si tu le désires, répondit le Censeur, garde ton indépendance à l'intérieur; mais agis selon mon idée à l'extérieur.

Le lendemain, le Censeur reçut une lettre de Choé. La jeune fille cédait devant l'insistance paternelle. Elle refusait cependant de quitter la maison du ministre. Tié songea :

— Ils descendent tous deux du Ciel. Mais si elle ne franchit pas le seuil de la maison maritale, cela provoquera des remarques. Mieux vaut célébrer le mariage dans le gynécée. Alors que l'union s'accomplisse ou non, personne n'en saura rien.

Il répondit dans ce sens à Choé. Puis l'on se mit d'accord sur un jour favorable. L'on invita un grand nombre de fonctionnaires de la Cour à venir partager le festin de la joie.

Le jour venu, il y eut violent jeu de flûtes et retentissant tonnerre de tambours. Ce fut un tapage de dix dixièmes.

Au crépuscule orangé, Tié dans tout son appareil de Président des Censeurs, et Jade-pur, dans toute la gloire et avec tous les insignes de membre de la Forêt-des-Pinceaux, prirent place dans leurs palanquins d'honneur et se rendirent chez le ministre.

La brise au clair de lune

Choé les reçut à la porte et les fit entrer dans la salle extérieure où se tenaient tous leurs parents et leurs amis. Il laissa le Censeur dans cette salle, et conduisit Jade-pur dans la pièce intérieure pour célébrer son union avec Cœur-de-glace.

Quand ils entrèrent, la couleur du Ciel annonçait déjà la nuit. Toute la pièce n'était que lumière de lampes et de flambeaux éclatants ; l'on aurait dit le grand jour clair. Sur les côtés, étaient dissimulés les musiciens, qui répandaient harmonies sur mélodies. Deux tables de festin étaient disposées en face l'une de l'autre. Et, au milieu de la pièce, deux grands tapis rouges étaient étendus.

D'innombrables jeunes femmes et suivantes se pressaient déjà autour de Cœur-de-glace dans la partie droite de la salle. Quand le fiancé se présenta, deux suivantes se hâtèrent d'écarter le rideau de perles brillantes.

Cœur-de-glace, en le voyant, n'eut en aucune manière l'attitude timide et honteuse de la jeune fille. Elle le reçut avec une physionomie joyeuse, disant :

— J'avais reçu autrefois, seigneur, votre miséricorde illimitée : le souvenir de votre haute justice reste gravé dans mon cœur. Toute l'étendue de ma vie actuelle est insuffisante pour vous remercier. Or, voici que le Ciel a fait pleuvoir sur nous sa commisération. Je n'avais pas le désir de céder à l'ordre paternel. Mais, j'ai dû obéir. Afin de témoigner de mes sentiments émus, je vous prie de recevoir le salut de votre indigne épouse.

La brise au clair de lune

Jade-pur, autrefois, dans le palais du gouverneur Pao, avait admiré la beauté de Cœur-de-glace, alors vêtue de simples étoffes. Aujourd'hui, comme un jade orné d'or, elle était vêtue avec autant d'éclat qu'une Fée du Ciel. Il la vit, et ne fut plus maître de son esprit et de son âme. Il répondit :

— Indigne que je suis, je reçois l'abondante vertu de mon épouse sans oser dire mes sentiments. Et je m'incline devant l'honneur que vous me faites en me laissant respirer votre parfum. J'osais l'implorer, dans le feu de mon âme, en rêve seulement. Puisque mon bonheur me permet de contempler une fée, je veux me prosterner devant elle.

Et tous deux s'agenouillèrent l'un devant l'autre sur les tapis rouges. Ils se saluèrent quatre fois en se traitant d'époux et d'épouse. Les musiciens jouaient discrètement. Quand les saluts furent terminés, la musique s'arrêta.

Alors, ils s'assirent en face l'un de l'autre, chacun devant sa table, et les suivantes leur offrirent du thé. Puisqu'il s'agissait du joyeux festin nuptial, ils n'agissaient pas en hôte et invité. On leur versa le vin nuptial. Ils le burent, l'un devant l'autre. A la troisième coupe, elle dit :

— J'avais repoussé notre union, vous le savez, parce que, si nos cœurs étaient blancs l'un pour l'autre, ils ne l'étaient pas devant les racontars publics. Pour nous garantir aujourd'hui tous deux des jaloux, j'ai obéi aux ordres de mon père. Mais vous comprendrez mes paroles obscures : quand les rumeurs flottantes seront dissipées, nous

La brise au clair de lune

conclurons notre union sous le soleil blanc, sous le ciel bleu . Qu'en pense le seigneur ?

— Indigne que je suis, je révère mon épouse ainsi que la grande splendeur et les nuages diaprés que nul discours ne peut décrire. J'ai pensé aussi deux ou trois fois. Mais comment résister aux ordres de nos parents ? Aujourd'hui mon épouse a découvert la véritable issue ; mon esprit est avec le vôtre, mais mon cœur s'impatiente.

— Que le seigneur garde confiance. Ce que le Ciel a fait, le Ciel le parfait...

Ils parlèrent ainsi longtemps. En vérité :

Cette union, comment peuvent-ils ne pas l'accomplir ? — S'unir et ne pas s'unir ? Ou s'unir et être en paix ? — Celui qui a la connaissance comprendra le merveilleux de cette histoire. — Il commencera de sentir combien le Sage et la Doctrine sont vastes.

Ceux qui ne savent pas comment Jade-pur et Cœur-de-glace purent s'unir sans s'unir, qu'ils écoutent le prochain chapitre.

@

XVI

L'ÉLÉGANT EST SAISI DANS UN VILAIN PIÈGE :
IL LUI EST DIFFICILE DE SUIVRE LA DOCTRINE.

@

Un poème dit :

Visage fardé de blanc, sourcils tracés de vert-noir, c'est ce qu'on appelle une beauté. — Sans demander si le fil rouge des unions a été noué par le Génie de la Lune, — L'on veut de force unir et lier.

Ne sait-on pas que l'hirondelle et l'aigle ne se voient pas et ne s'unissent pas ? — Il ne prend rien au début, et ne lutte pas à la fin. — Mais la honte fait mourir le printemps dans la chambre virginale.

Des paroles ont redit comment Jade-pur, ayant épousé Cœur-de-glace, n'avait pas complété l'union ; ils ne partageaient pas le même oreiller et la même alcôve. Mais leur amour mutuel et leur respect étaient encore plus profonds et doux que s'ils avaient partagé le même oreiller.

Pendant trois jours, ils ne sortirent pas. Leurs parents s'en réjouirent ; nous n'en parlerons plus.

*

Le prince et le Grand Gardien, ayant reçu les traîtres avis de l'académicien Kouo, avaient résolu d'agir, l'un pour prendre femme, l'autre pour marier sa nièce. Ils avaient déjà pris leurs dispositions pour employer leur grande influence, quand ils apprirent le mariage des deux héros. Ils furent tout aussi surpris

La brise au clair de lune

que mécontents, et envoyèrent un messager faire part de leurs sentiments à Kouo.

L'académicien était encore plus irrité. Il songeait :

— Toutes mes manœuvres ont échoué. Avec elle, que je la demande en mariage ou que je veuille forcer son consentement, je n'ai aucun succès. Et lui, je le dénoncerais bien, mais il a trop de mérite. Comment pourrais-je assouvir ma colère et ma haine ?

Endurci dans sa fureur, il envoya de nombreux émissaires chez les Choé et chez les Tié pour espionner et découvrir quelque faute. L'un rapporta que Jade-pur n'avait pas reçu son épouse chez lui, mais avait accompli la cérémonie chez son beau-père. Un autre rapporta que les époux vivaient dans deux chambres séparées. Un autre raconta que l'amour des époux était profond, et qu'ils n'étaient pas sortis pendant trois jours.

Kouo fut empli de doutes :

— Pourquoi n'a-t-il pas reçu sa femme chez lui ? Pourquoi n'ont-ils pas le même lit ? Pourquoi, malgré leur amour, ne s'unissent-ils pas ? Leur mariage n'est-il qu'un stratagème pour nous échapper ? S'ils n'ont pas le même lit, on peut encore les séparer. Mais le prince aura fort à faire pour enlever Cœur-de-glace au fond du gynécée. Pour Jade-pur, qui va chaque jour au Palais, il suffit que le Grand Gardien Tchéou remue pieds et mains, et le fasse venir chez lui par quelque ruse. Il pourra le forcer alors à épouser sa nièce. Mais là, on l'obligera facilement à partager chambre et lit.

La brise au clair de lune

Là-dessus, il alla voir le Grand Gardien et lui communiqua son plan. L'autre s'écria :

— Cela n'est pas affaire d'importance. S'il s'agissait d'attenter à sa vie, je ferais quelque résistance. Mais l'obliger à épouser ma nièce ? Même si l'Auguste Oncle-maternel l'apprenait, je n'aurais rien à craindre. Rassurez-vous ; l'affaire fût-elle deux fois plus difficile, je l'accomplirais. Ce jour-là, venez chez moi comme intermédiaire, et l'on ne pourra rien dire.

Et, ravis, ils se quittèrent. En vérité :

L'infâme comploteur ne veut pas se soumettre. — Les méchants ont encore de la méchanceté supplémentaire. — Ils disent déjà que leurs plans sont accomplis. — Qui le croirait ? Ils ne réussiront pas.

Or, Jade-pur, pour se marier, avait demandé un congé de dix jours. Quand ce délai fut expiré, il voulut aller au Palais. Cœur-de-glace, dans son esprit clairvoyant, lui dit :

— L'académicien Kouo s'est donné beaucoup de mal pour inciter le prince et Tchéou à combiner des plans qui n'ont pas réussi. Je ne pense pas qu'il te veuille du bien. Le prince, après ce qui s'est déjà passé, n'osera pas me faire enlever. Mais Tchéou a la faveur impériale : se soucie-t-il des lois et des rites ? Il agira encore en sauvage et tu ne pourras résister.

— O mon épouse, tu te fais bien du souci de ces méchants, et tu prévois de loin leurs pensées tortueuses. Mais ces rats corrompus arriveront-ils à m'épouvanter ?

La brise au clair de lune

— Ils ne sont pas suffisants pour t'épouvanter. Cependant, si près de la Cour, tu ne peux les écarter à la légère.

Jade-pur hocha la tête :

— Epouse, tu me donnes de sages conseils. Comment oserais-je ne pas les conserver en l'esprit ?

Il partit néanmoins pour l'audience impériale. Quand celle-ci fut terminée, il rencontra, en dehors de la Porte Fleurie de l'Est, le Grand Gardien qui le salua. Jade-pur s'inclina et voulut poursuivre son chemin. L'autre l'arrêta et dit :

— Seigneur Tié, je vous rencontre fort à propos. Je voulais envoyer des gens à votre honorable palais pour vous prier de venir me voir.

— Bien que moi l'étudiant, et, vous le Vieux-Seigneur, nous soyons reçus à l'audience, nous sommes cependant de cadres différents : vous êtes à l'intérieur du palais, et moi, à l'extérieur. J'ignore pour quelle affaire vous voulez me donner votre enseignement.

— S'il s'agissait de moi, je n'oserais vous troubler. Mais il s'agit d'un ordre de l'Auguste Oncle-maternel. Vous ne pouvez, je le crains, vous excuser.

Et il voulut entraîner avec lui Jade-pur qui montait à cheval. Mais le jeune homme répondit :

— Puisqu'il s'agit d'un décret du Supérieur Sacré, je vous prie de me donner des instructions précises afin que je reçoive l'ordre selon les rites.

La brise au clair de lune

— Vous êtes trop méfiant. Oserais-je transmettre un faux décret ? Je vous le dis en vérité: L'Auguste Oncle-maternel a deux peintures qui plaisent à son cœur. Il a entendu parler de votre talent de poète, et voudrait que vous écriviez quelques vers sur les peintures.

— Et celles-ci, où sont-elles ? demanda le jeune homme.

— Elles sont chez moi. C'est pourquoi je vous priais de venir afin d'obéir au Décret.

Jade-pur n'avait pas oublié les conseils de son épouse ; il aurait bien voulu résister. Mais l'autre parlait d'un Décret Sacré. Comment oser s'y soustraire ? Il dut monter à cheval et, à rênes égales, accompagner Tchéou.

Le Grand Gardien, arrivé devant sa maison, le pressa d'entrer, lui offrit du thé et ordonna de préparer quelques liqueurs. Jade-pur s'excusa, disant :

— Puisque l'Ordre Sacré est d'écrire des poèmes sur des peintures, je vous prie de me remettre celles-ci afin que j'obéisse. Je n'ose retarder ce moment.

— Nous autres Gardiens, nous ne connaissons guère les lettres. Or, je vénère votre pinceau élevé ; aussi désirais-je vivement me lier avec vous en buvant quelques coupes de vin. Si je vous avais invité sans raison, vous n'auriez jamais voulu venir. Je suis donc heureux de l'Ordre Sacré qui vous oblige à venir ici un moment. Seigneur, il ne faut pas nous regarder, nous autres Gardiens, avec trop de dédain.

La brise au clair de lune

— Bien que nous soyons, l'un extérieur, et l'autre, intérieur, nous sommes tous deux fonctionnaires. Comment oserais-je vous dédaigner ? Mais l'Ordre Sacré doit être obéi avant de faire quoi que soit.

Le Grand Gardien se mit à rire :

— Seigneur, n'essayez pas de me tromper : quand vous aurez exécuté l'Ordre Sacré, je crains que vous ne désiriez partir. Cependant, j'ai encore un moyen : il y a deux peintures. Je vous en donnerai une. Puis, quand vous aurez écrit, nous boirons quelques coupes, et je vous donnerai l'autre.

Jade-pur dut céder. Alors Tchéou se fit apporter une table, sur laquelle il disposa les quatre trésors de la table du lettré, pinceau, encre, papier et pierre à broyer. Puis il alla chercher une peinture enroulée et la présentant sur ses deux mains, il la déposa sur la table et la déroula.

C'était l'œuvre d'un peintre célèbre représentant des abeilles bourdonnant sur des fleurs de prunier. Le travail était génial pour dix dixièmes. Orné d'or et de jade, c'était un chef-d'œuvre de l'Intérieur Suprême que l'on n'aurait osé toucher sans respect.

Jade-pur, ayant frotté son encre sur la pierre, écrivit un double quatrain en vers de sept idéogrammes. Il achevait à peine quand on annonça la visite de l'académicien Kouo. Tchéou le fit entrer. Aussitôt que les salutations furent échangées, le Grand Gardien s'écria :

— Seigneur Kouo, vous arrivez fort à propos. J'ai reçu un ordre de l'Auguste Oncle-maternel pour le seigneur Tié. Il

La brise au clair de lune

doit écrire ici deux poèmes sur des peintures. Et comme je pensais que cela prendrait bien du temps, j'ai disposé des liqueurs. Mais le seigneur Tié a un talent tel qu'à peine avait-il reçu la peinture, le poème était déjà composé. Ne voudrez-vous pas me le lire ? J'en comprendrais peut-être une partie.

— Cela va de soi, répondit Kouo. S'approchant de la table, il admira fleurs et abeilles, puis lut à haute voix soigneusement :

Dans sa plénitude heureuse, la fleur désire en secret l'insecte à la robe d'or clair. — Gardant étroitement son parfum émouvant qu'elle ne laisse pas encore respirer, — Sa bouche parfumée se roule et s'entr'ouvre, mais se voile encore à demi. — Son cœur embaumé est sur le point de s'exhaler pour celui qui la respirera.

Une branche s'incline mollement avec une grâce qui nous emplit de mélancolie.— Quelques pétales s'en détachent. Une ombre l'enveloppe et nous émeut. — Ce n'est pas que nous craignons le froid pour elle ; mais notre agitation ne s'apaise pas : — Nous voudrions la garder parmi nous dans sa lasciveté printanière, qui nous rappelle le Sud du Fleuve.

Kouo, ayant fini la lecture, ne cessait pas ses louanges. Il s'écriait :

— L'évocation est admirable ! Chaque mot fait vivre la fleur et bourdonner l'insecte ! C'est vraiment un chef-d'œuvre du Jardin des Pinceaux.

— Si le seigneur Kouo fait de tels compliments, dit le Gardien, c'est que le poème est parfait.

La brise au clair de lune

Et il appela un domestique qui emporta la peinture et servit des liqueurs. Jade-pur observa :

— L'Ordre Sacré mentionne encore une autre peinture. Pourquoi ne pas me la donner, afin que mon cœur soit apaisé d'avoir obéi ?

— Avec votre talent, répondit Tchéou, votre tâche sera aisée. Veuillez assouplir votre pinceau en prenant une coupe.

Naturellement, la règle à la Forêt-des-Pinceaux est que l'on prenne aux festins la place de son grade. Kouo s'assit donc à la place d'honneur, Jade-pur venant après lui. Quand ils se furent tous trois tenu tête plusieurs fois, Tchéou demanda :

— L'Auguste Oncle-maternel, ne sachant pas quel était le talent du seigneur Tié, lui a confié ces peintures pour l'éprouver. Mais moi, je possède un objet de rare beauté et je serais heureux que le seigneur Tié l'acceptât. Et puisqu'il est ici, je pourrais le lui offrir immédiatement.

Kouo, feignant l'ignorance, demanda :

— Quel est donc cet objet que vous voulez offrir ?

— Si l'on ne frappe pas le tambour, il ne rendra pas de son. Si l'on n'ébranle pas les cloches, elles ne résonneront pas. Puisque je veux réaliser ce mariage, je dirai la vérité : j'ai une nièce qui est belle, sage et pure. Elle a dix-huit ans. Je n'avais pu encore trouver celui qui serait son égal. Mais j'ai eu connaissance du talent du seigneur Tié, et comme il n'est pas encore marié, j'ai levé les yeux jusqu'à lui. J'en ai déjà parlé l'autre jour à votre honorable père le Censeur, et j'ai eu son assentiment. Hier j'ai demandé à

La brise au clair de lune

notre Auguste Maître d'être intermédiaire. Il m'a donné ces peintures pour que le seigneur Tié y écrivît des poèmes, et m'a dit que *mei* « intermédiaire » et *mei* « prunier » ayant le même son, les pruniers nous serviraient d'intermédiaires et qu'il était inutile de donner un ordre spécial. Je ne sais si le seigneur Tié a compris.

Jade-pur, demeurant impassible, répondit :

— Je reçois avec reconnaissance votre aimable sentiment, ô Vieux seigneur. Je n'aurais pas osé m'excuser si, hélas, ma destinée trop heureuse ne m'avait pas attaché comme un cygne sauvage, à la maison des Choé. Il m'est impossible de devenir en plus, votre neveu.

— N'essayez pas de vous moquer de moi, dit Tchéou en riant. J'ai fait une enquête précise : vous avez joué la comédie afin de soustraire la Petite-sœur-aînée Choé aux entreprises du Grand *Koaé-reou* : vous avez servi d'écran. Vous ne nous tromperez pas.

— Vieux Kong-Kong, observa sérieusement Jade-pur. Ce que vous dites est un merveilleux bavardage. D'autres choses peuvent être fausses. Mais, pour un mariage, la première des relations humaines, comment oser dire que j'ai servi d'écran ? Soutiendrez-vous qu'après les grandes cérémonies, des époux peuvent encore se marier chacun de son côté ?

— Ne discutez pas ainsi : pourquoi n'avez-vous pas ramené l'épousée chez vous ? Pourquoi ne partagez-vous pas le même lit ?

La brise au clair de lune

— Vous oubliez que le ministre Choé n'a pas de fils et qu'il faut adoucir la séparation dans ce cas. Quant à partager ou ne pas partager le même lit, ce sont affaires de gynécée : comment le Vieux Kong-Kong s'en est-il informé ? Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte.

— Que tout cela soit vrai ou faux, répondit Tchéou, je ne m'en soucie guère. J'ai déjà fait connaître à l'Auguste Maître que vous épousiez ma nièce. Vous ne pouvez vous retirer.

— Connaissez-vous, depuis l'antiquité, des rites permettant de prendre deux Premières épouses ?

— Ne parlez pas ainsi : cueillir oisivement des fleurs parmi l'herbe sauvage, cela ne saurait compter pour plus tard.

— Obéir aux ordres des parents et aux paroles de l'intermédiaire, se lier au son des tambours et des flûtes, c'est là ce que vous appelez cueillir oisivement des fleurs dans l'herbe sauvage ! Je crains que vous ne perdiez le sens de la parole.

— Vous oubliez l'ordre Impérial. Vos parents seraient-ils plus grands que l'Empereur ?

— Je ne puis discuter un ordre reçu par vous seul. Nous ferons délibérer à ce sujet quelques hauts fonctionnaires.

— Pourquoi chercher au loin ? Le seigneur Kouo est ici : il connaît à coup sûr rites et poésie. Interrogez-le.

— Que le seigneur Kouo veuille donc bien nous instruire.

Tchéou, se tournant vers Kouo, dit alors :

La brise au clair de lune

— Vous avez entendu notre discussion ? Jugez entre nous, sans protéger toutefois votre jeune collègue.

— Si vous ne m'aviez rien demandé, dit Kouo sentencieusement, je n'aurais rien osé dire. Mais vous m'interrogez: comment oserais-je protéger mon collègue ? Si nous voulons discuter les rites du mariage, il faut reconnaître qu'à l'intérieur des rites il y a des rites, et qu'à l'extérieur il y en a aussi. Nous n'en finirions jamais s'il nous fallait tout énumérer. Mais, à mon sot avis, textes et lois viennent du Fils du Ciel. Et puisque le Fils du Ciel a parlé, aucun rite ne peut être supérieur à ses ordres. Résister serait non seulement peu rituel, mais encore de la rébellion.

Le Grand Gardien partit d'un éclat de rire sonore :

— Voilà qui est admirablement déduit. C'est à la fois douloureusement tranchant et coupant à vous décapiter. Le Seigneur Tié ne peut plus rien dire.

Et, se faisant verser une pleine coupe, il se leva et l'offrit à Kouo, en s'inclinant et en disant :

— Je vous supplie d'être mon intermédiaire pour achever ce mariage.

Kouo se hâta de prendre la coupe et de répondre :

— Puisque vous avez un Ordre Sacré, vos instructions sont comme les instructions sacrées elles-mêmes. Je n'ose refuser.

Ayant vidé la coupe, il dit à Jade-pur :

La brise au clair de lune

— Puisque, pour ce mariage, le Vieux Kong-Kong a reçu un décret du Supérieur Sacré, je crains que vous ne puissiez opposer vos liens antérieurs avec la famille Choé. Vous ne pouvez refuser. Mieux vaut accepter franchement et que tout le monde soit heureux.

Jade-pur, l'écoutant, allait s'emporter. Mais il songea : — Je ne puis à la légère paraître désobéir à un Ordre Impérial. De plus, les fonctionnaires de l'intérieur du Palais sont comme la famille du Souverain : l'on ne peut leur résister. Enfin, je suis au fond de la maison de Tchéou et ne puis en sortir.

Il ajouta, à haute voix :

— Je n'ose désobéir au décret du Supérieur Sacré. Mais il est indispensable que je retourne prévenir mes parents, afin qu'ils envoient les cadeaux au jour choisi.

— Seigneur Tié, s'écria Tchéou. N'étudiez pas au point de devenir un lettré tombant en poussière. Si vous obéissez à l'ordre impérial, n'essayez pas d'opposer cette boue d'idées. C'est un piège grossier. Aujourd'hui est un jour favorable. Le festin est prêt. Les musiciens sont là. Le seigneur Kouo agit en intermédiaire. L'épousée est dans le gynécée. Pourquoi ne pas vous unir à l'instant, comme un phœnix ou un *louann*, avec la nièce de ma maison ? Et si vos parents s'étonnent de n'avoir pas été prévenus, parlez-leur de l'Ordre Sacré. Si vous objectez que vous n'avez pas vos robes de mariage, je vous en fournirai.

Kouo le pressait de son côté, disant :

La brise au clair de lune

— Voilà une charmante pensée. En vous excusant, vous montreriez des sentiments inhumains.

— Avant de parler sentiments, parlons rites. Je ne suis pas venu ici pour me marier. L'ordre transmis d'abord concernait deux peintures. Je n'ai écrit qu'un poème. Terminons cela avant de parler d'affaires privées.

— Cela est fort bien, répliqua Tchéou. Mais cette peinture est très grande. Elle est à l'étage supérieur et ce serait un grand effort que de la descendre. Je vous prierais donc de monter.

Jade-pur ne vit pas le stratagème et répondit :

— En haut ou en bas, c'est tout un. Ce sera comme vous le voudrez.

Et comme Kouo se levait aussi, il lui demanda s'il montait avec lui. Mais l'académicien, voyant Tchéou lui faire signe des yeux, répondit :

— Je vous attends ici.

— S'il en est ainsi, excusez-moi, dit Jade-pur.

Et il suivit Tchéou hors de la pièce et dans l'escalier. En vérité :

Le poisson se défend contre l'appât savoureux ; l'oiseau, contre l'arc. — Mais le cavalier qui a perdu son cheval ne se soucie plus des officiers de la frontière. — Il ne pense qu'à s'envoler entre terre et ciel. — Pouvait-il supposer qu'une hirondelle résidait à l'est du Pavillon de la peinture ?

Jade-pur ainsi conduit habilement à l'étage, Tchéou descendit aussitôt pendant que deux esclaves fermaient vivement à clef les battants de la porte.

La brise au clair de lune

Le jeune homme surpris, regarda autour de lui. La pièce était tendue de draperies rouges. Des tapis rouges étaient étendus sur le plancher. Et devant un paravent de brocart, une jeune fille était assise :

Son visage était comme un palais-de-perles, et en avait la forme.
— Ses lèvres de cinabre étaient larges comme la *mer* ; son front avait la hauteur des montagnes.— Le Roi des Enfers, Yenn wang, en la voyant, eût été bouleversé. — Il aurait supplicié par erreur le sieur Léou à la place du sieur Jouann.

Elle vit entrer le jeune homme et se leva en hâte, ordonnant à ses suivantes de lui faire accueil. Il voulut s'enfuir. La porte était close. Il lui fallut bien s'avancer et saluer profondément. Mais il tourna aussitôt le dos. La jeune fille ne disant rien, une femme d'un certain âge qui se tenait près d'elle prit la parole :

— Seigneur Tié, puisque vous êtes entré pour accomplir l'union, nous ne faisons qu'une famille. Nous sommes comme la chair et l'os. Ne soyez pas timide et venez vous asseoir auprès de la Petite-sœur-aînée.

— J'ai reçu un Ordre Impérial, répondit-il, et je suis venu écrire un poème et non me marier.

— Les deux peintures sont en bas, jeta la femme. Ici, c'est la chambre de la Petite-sœur-aînée. Comment un étranger y serait-il introduit ?

— Les stratagèmes de votre Vieux Kong-Kong sont admirables. Malheureusement, contre moi, ils ne lui serviront de rien.

— Puisque vous êtes venu, il vous faudra bien rester.

La brise au clair de lune

— Avec vos pièges magiques, vous m’avez trompé. Mais ne croyez pas pouvoir me griser avec cette beauté que je n’ai pas même regardée. Mon nom veut dire « Fer » : mon corps et mon esprit sont de fer. Ce « stratagème de la Beauté » ne réussira pas. Cette jeune fille, non seulement n’est pas belle, mais est encore de vertu médiocre...

Cependant, la jeune fille, feignant la pudeur lors d’une première rencontre, avait jusqu’alors gardé le silence et baissé le visage. Mais en dessous, elle lançait des regards ardents à Jade-pur et s’enflammait à la vue de son visage éclatant et fier. Elle entendit ce discours et ne put retenir sa colère :

— Ce fonctionnaire, dans ses paroles, manque vraiment trop aux rites. Nous ne lui sommes pas inférieurs en grade et j’ai titre de « Petite-sœur-aînée ». Aujourd’hui, j’ai reçu l’ordre Impérial de t’épouser. C’est là une faveur. Comment oses-tu parler du « stratagème de la Beauté » ? Comment se permettre de dire que je ne connais pas la pudeur ?

Et s’adressant à ses suivantes, elle leur cria :

— Saisissez-le et outragez-le moi sans pitié ! Et les femmes s’avancèrent ensemble, disant :

— Vous avez entendu, seigneur Tié. Venez immédiatement devant la Petite-sœur-aînée si vous ne voulez pas que nous vous y forcions.

Jade-pur était furieux, mais il avait aussi envie de rire. Il ne répondit rien. Alors, les suivantes, poussées par la colère de leur

La brise au clair de lune

maîtresse, s'avancèrent, l'une le bousculant, l'autre le tirant et toutes faisant un grand tapage.



Jade-pur insulté par les suivantes chez le Grand Gardien

S'il avait voulu vraiment lever les mains, l'on aurait vu ce qui se serait passé. Mais contre une troupe de femmes, il se laissa faire, songeant intérieurement :

— Quand les Oréades des montagnes tourmentèrent le vieux prêtre, celui-ci ne résista pas. Il fallut bien que les Oréades s'arrêtassent.

Et prenant une chaise, il alla s'asseoir dans un coin éloigné, sans se soucier de ce que les femmes disaient ou faisaient. En vérité :

La brise au clair de lune

Quand la dureté peut s'astreindre à l'extrême souplesse. — Cette souplesse ne peut être dépassée, et devient véritable dureté. — Et si nous cherchons un objet à la fois dur et souple,— il n'en est pas de comparable à l'homme de bonnes manières.

Jade-pur était au plus fort de l'attaque des suivantes quand, soudain, le Grand Gardien Tchéou sortit d'une chambre intérieure et interpella violemment les femmes.

— Comment osez-vous agir ainsi à l'égard d'un noble ?

Puis, s'adressant au jeune homme, il dit :

— Au point où ce mariage est arrivé, je pense que vous ne pouvez plus vous excuser. Cédez donc sans retard, de crainte que nous ne perdions notre esprit d'harmonie.

— Ce n'est pas de mon refus qu'il s'agit, mais d'impossibilités rituelles. Le vieux Kong-Kong n'a-t-il pas vu que, dans les *Recueils de lois fondamentales*, il en est une qui défend aux fonctionnaires de l'Extérieur de se lier d'amitié avec ceux de l'Intérieur. S'ils ne peuvent se lier, à plus forte raison ne peuvent-ils s'épouser.

— C'est une vieille loi que l'on ne saurait opposer à la volonté nouvelle de l'Empereur. Vous soumettez-vous, oui ou non ?

— Je me sou mets toujours aux édits impériaux. Mais je les reçois d'abord et je remercie de la faveur faite; puis j'obéis. Or, je n'ai pas vu de décret, et ne puis me marier ainsi comme une herbe sauvage.

*

La brise au clair de lune

Ils discutaient encore dans la pièce élevée, quand un petit Gardien entra en courant et pria Tchéou de descendre. Une fois en bas il annonça que le général Reou Siao, revenant des frontières, où il avait soumis d'innombrables ennemis et pris un grand butin, était venu conduire lui-même les convois à la capitale. Il avait été reçu par l'Empereur, qui l'invitait à l'instant même à un festin. En raison de ce qui s'était passé, Jade-pur était convié, et le petit Gardien avait reçu l'ordre d'aller immédiatement le convoquer. Apprenant qu'il était retenu par Tchéou, le messenger était accouru chez ce dernier ; les chevaux attendaient à la porte.

A cette nouvelle, Tchéou et Kouo pensèrent étouffer de colère. Ils restèrent « je te regarde et tu me regardes », sans pouvoir dire un mot. Le messenger insistant encore, il fallut bien que le Grand Gardien fît ouvrir les portes et laissât descendre Jade-pur.

Celui-ci ne savait rien. Le petit Gardien lui transmit l'invitation. Il voulut partir aussitôt. Mais Tchéou, dont la peau était gonflée de mécontentement, s'écria :

— Vous avez reçu l'ordre d'assister au banquet. Mais vous aviez d'abord reçu l'ordre d'écrire deux poèmes, et vous en avez écrit un seulement. J'avertirai l'Empereur de votre crime.

— J'avais tout le temps, mais vous avez caché la seconde peinture et vous m'avez enfermé.

Or, le Grand Gardien, par ruse, avait déroulé la peinture sur la table afin de pouvoir dire que tout était prêt, mais que Jade-

La brise au clair de lune

pur avait refusé d'écrire. Aux paroles du jeune homme, il répondit en montrant le chef-d'œuvre :

— Elle est là. Et vous prétendez qu'elle était cachée afin de vous excuser. Heureusement le Seigneur Kouo est mon témoin.

Cependant Jade-pur, sans dire un mot, s'approcha de la table et regarda l'œuvre. Elle représentait aussi une branche de prunier en fleurs, les unes blanches, les autres roses ; mais sans rapports avec la première peinture.

Jade-pur s'asseyait et frottait son encre, quand le messenger le pressa de partir, disant qu'ils seraient en retard. Le jeune homme maniait déjà son pinceau avec dextérité. En un instant il termina, déposa la tige légère et, se levant, fit une courbette devant Kouo en disant :

— Excusez-moi de ne pas vous tenir compagnie.

Et il sortit, accompagné jusqu'à la porte par Tchéou. En vérité :

Il agit seul et sans crainte : son audace est prouvée. — Son visage glacial épouvante les hommes qui jalourent son talent. — Son énergie est celle du célèbre Tse-long revenu dans ce monde. — Son talent est celui d'un Li Po ressuscité.

Le Grand Gardien revint dans la salle où l'attendait l'académicien Kouo, et pria ce dernier de lui lire le poème écrit si rapidement. L'autre récita donc :

Un seul prunier, soudain, donne deux teintes adorables. —
Regardez-le avec amour et percevez bien toute son étrangeté. —
Vous reconnaîtrez combien le rose fait valoir la couleur de neige. —

La brise au clair de lune

Et votre désir ému évoquera un visage pur animé par l'éclat de l'aurore.

Si ce charme ne vient pas d'un vertige accru par un restant d'ivresse, — il est dû au premier éveil d'une beauté dont le rayonnement commence. — Ne vous étonnez pas qu'à écrire ce poème, je ne puisse déposer le pinceau. — Sur la branche élégante, la couleur printanière épuiserait d'interminables louanges.

Le Grand Gardien ne comprit pas l'admirable poésie du double quatrain ; mais il avait été renversé de surprise par l'agilité rapide du pinceau. Il s'écria :

— Ce petit animal a un tel don littéraire que jamais la Petite-sœur Choé, elle aussi, paraît-il, pleine de talent, ne voudra l'abandonner.

— Si elle ne l'abandonne pas, moi je ne l'abandonnerai pas davantage. Il ne nous reste qu'à faire présenter une dénonciation à l'Empereur sur la manière dont elle l'a soigné chez elle quand il a été malade. On ne leur permettra plus de parfaire leur union. Mais il faut étudier cela de plus près. Plus on frotte un miroir et plus il brille. Plus la source coule, et plus elle est pure.

Si vous ne savez pas à qui l'académicien demanda de présenter la dénonciation, vous n'avez qu'à écouter les explications détaillées du chapitre suivant.

@

XVII

L'ON DÉCOUVRE DES SENTIMENTS CACHÉS ; AINSI
L'ON FAIT CONNAÎTRE LE VÉRITABLE HÉROÏSME.

@

Un poème chante :

Pour la noblesse d'âme et la méchanceté, de tous temps, l'on regarde seulement la peau du visage. — Qui jamais a fouillé les cœurs pour découvrir la vérité ? — Pour ce froid et cette tiédeur, le corps est pourtant difficile à interroger. — La langue ne peut connaître ce genre d'âcreté ou de douceur.

L'on projette de réaliser un rêve perpétuel. — Et l'on n'émet aucun doute. — Si le rêveur examinait tout avec soin et pénétration, — Il croirait seulement à la Doctrine célèbre et à l'expérience de la vie.

Des paroles ont dit comment l'académicien Kouo et le Grand Gardien avaient dupé Jade-pur, mais avaient eu leur stratagème détruit par l'invitation au banquet impérial. Les deux hommes, furieux et désappointés, avaient cependant imaginé un nouveau plan, voulant accuser les deux jeunes gens du crime d'inconduite avant le mariage. Kouo ajouta :

— A l'intérieur du palais, ô Vieux Kong-Kong, vous remuerez pieds et mains pour obtenir l'approbation du Ministère des Rites. Et quand l'enquête sera décidée, j'obtiendrai un rapport des gouverneurs locaux sur les agissements de Jade-pur. Les époux craindront le scandale et les châtiments, et se sépareront.

La brise au clair de lune

— Et quand ils seront séparés, répondit Kouo, j'obtiendrai un ordre de mariage, et il ne m'échappera pas.

Nous ne raconterons pas les démarches secrètes des deux hommes. En vérité :

L'on demande d'où vient la jalousie. — C'est une dépravation du cœur et des entrailles. — L'on critique tout haut le bonheur des autres. — En secret, l'on s'en émerveille.

Jade-pur, ayant heureusement reçu l'Ordre Impérial d'assister au banquet offert au général Reou Siao, put donc s'échapper. Quant il fut de retour chez lui, il raconta l'aventure à son père. Le Censeur répondit :

— Même si vous ne partagez pas la même chambre, pourquoi ne pas amener ton épouse dans notre maison ? Tu cesserais ainsi de provoquer des doutes. La tentative de Tchéou n'a pas réussi. Mais s'il obtient un décret, il faudra lutter et tu t'en feras un ennemi : cela n'a rien de savoureux. Tu ferais mieux de délibérer avec ton épouse et de l'amener ici au plus vite.

Jade-pur répéta ces instructions à Cœur-de-glace. Elle répondit :

— Je n'ignore pas cela. Mais les difficultés que te causent notre mariage ne sont pas épuisées. Personne encore n'a publié au grand jour les soins que je t'ai donnés dans ma maison. Ta réputation grandit : les jaloux sont donc nombreux. Or, nous sommes encore sur un terrain disputé. Ne nous mettons pas à l'abri : l'on ne nous attaquerait plus et nous ne pourrions nous blanchir.

La brise au clair de lune

— Tes paroles, mon épouse, sont d'une grande correction et pleines de fierté. Mais je crains que nos difficultés nombreuses n'apaisent pas le cœur de nos parents.

— Les deux Kouo, le père et le fils, sont puissants et vindicatifs. Je ne puis croire qu'ils attendent longtemps avant de nous attaquer de nouveau. Pour cette question d'alcôve et d'oreiller, j'aurais prié mon sage maître de retarder un peu notre union définitive, afin de glorifier la Doctrine Célèbre. Mais, j'obéis à ses ordres.

Jade-pur, le cœur empli de joie, s'écria :

— Tu me verses à flots sentiments et raison, ô épouse !

Il avertit ses parents et son beau-père, pria le bureau d'Astronomie *Tsrinn-Tiènn-Tsi-ènn* de choisir un jour très favorable. Puis il invita de nouveau tous ses amis et parents de la Cour à honorer de leur présence la joyeuse cérémonie, accueillant la jeune mariée qui franchissait le seuil de la demeure maritale.

En vérité :

A force de parler du printemps, le soleil arrive. — Il n'est pas de fleur qui ne s'épanouisse. — Qui penserait que dans les Chambres d'or [du Palais], — l'on protège profondément une branche de Pivoine ?

Ainsi Jade-pur et son épouse connurent une deuxième fois l'éclat des flambeaux de l'hyménée.

*

L'académicien Kouo fut informé de la cérémonie : il en eut une poussée de colère. Il prépara donc quelques cadeaux et

La brise au clair de lune

acheta un Censeur de ses amis, nommé Wann Wou « Dix-mille Franchises ». Il fit rédiger par celui-ci un rapport dénonçant les époux. Et voici l'œuvre qui fut transmise au trône :

« Wann Wou, Censeur pour la région du Chenn-si, expose ceci au sujet d'un mariage qui obscurcit la Doctrine. Il ose solliciter de votre Miséricorde une enquête et le retour à la Rectitude afin de consolider les mœurs.

« Je considère que, parmi les relations humaines, celle d'époux et d'épouse est la première. Parmi les trois mille Grands Rites, celui du mariage est le plus important. C'est pourquoi il est interdit de se marier à un homme et à une femme qui ont échangé services ou cadeaux, ou qui ont habité sous le même toit sans être parents. C'est une loi Impériale, et c'est une ancienne coutume.

« Bien que la plèbe et les pauvres, je le sais, soient autorisés à des dérogations, il n'en est pas ainsi pour les familles de fonctionnaires. Qu'une orpheline invite chez elle un jeune homme sans qu'il y ait eu d'intermédiaire de mariage, cela bouleverse le respect dû aux unions. C'est commencer d'agir comme s'il n'y avait plus d'autorités supérieures ni de Cour. Or, c'est ce qui vient de se passer pour la fille du ministre Choé et le fils du Président des Censeurs Tié.

« J'ai appris que tout ce qui se dit et se fait sur les routes doit être rapporté. Or, dans les rues, j'ai vu que pour leur mariage, les uns riaient, les autres soupiraient. J'ai demandé la cause de cela, et j'ai appris que Tié Jade-pur avait été soigné dans la maison de Choé Cœur-de-glace.

La brise au clair de lune

L'orpheline et le jeune homme avaient habité sous le même toit, sans rien cacher de leurs sentiments. Et maintenant, leurs parents les unissent. Cela vraiment blesse la Doctrine.

« Epouvanté, j'ai dû rapporter ce que j'avais vu et entendu. Si ce mariage n'est pas rectifié, les autres Rites ne pourront plus être défendus.

« Prosterné, je supplie le Trône, afin de proclamer l'importance du mariage pour les mœurs, de faire examiner les deux accusés. L'affaire étant importante, nous attendons l'Ordre. »

Quand le rapport parvint au Secrétariat Impérial, les ministres du *Ko* délibérèrent, disant :

— Quelles preuves a-t-on de ce qui se passe dans les gynécées ? Les racontars des rues sont difficiles à considérer comme preuves véridiques.

Mais le Grand Gardien Tchéou vint les presser à plusieurs reprises, disant :

— Cette affaire a une réelle importance. Comment n'y donnez-vous pas suite ?

Et les membres du *Ko* durent transmettre la plainte, pour informations, au ministère intéressé. Mais cela ne suffit pas à Tchéou. Il obtint de faire passer le rapport sous les yeux du Fils du Ciel. Et le Fils de Ciel observa :

— Il doit y avoir un motif pour que Tié Jade-pur ait été soigné dans la maison de Choé Cœur-de-glace.

La brise au clair de lune

Et d'une annotation impériale, il ordonna au Ministère des Rites de faire une enquête et de Le tenir informé.

Le Président des Censeurs apprit les faits plusieurs jours après la cérémonie nuptiale. Effrayé, il courut aussitôt chez son fils et lui demanda :

— Quelle haine a donc ce Wann contre vous pour présenter une telle dénonciation ?

— Cela ne vient pas de Wann, répondit Jade-pur ; mais sûrement de Kouo. Mon épouse et moi, nous avons depuis longtemps jugé que cette attaque aurait lieu, et nous avons gardé nos corps intacts.

— Puisqu'il te dénonce, il faut l'impliquer dans l'affaire.

— Je le ferai certainement. Mais il est encore tôt : j'attendrai l'interrogatoire.

— Mais si tu ne te défends pas aussitôt, l'on te croira coupable et tu ne pourras plus l'impliquer.

— J'attendrai que l'enquête soit faite. Si elle est sincère, tout se fera sans moi. S'il y a des manœuvres, je discuterai les points douteux. Mais que discuterai-je maintenant ?

Le Censeur soupira :

— Ce que tu dis est vrai. Mais ce Wann est mon subordonné : comment ose-t-il m'accuser avec toi ? Il faudra que je l'interpelle avec colère.

En vérité :

La brise au clair de lune

Dans les temps paisibles, si l'on prévoit les ennuis, — Quand les ennuis arrivent, il est aisé de discuter.— Critiquez trop tôt la blancheur originelle du cœur, — et quand la honte arrivera, le visage ne rougira plus.

Nous ne parlerons plus de la délibération entre le père et le fils.

Le Ministère des Rites, cependant, reçut le décret et, sans oser retarder les choses, envoya un ordre d'enquête au gouverneur de la province du Chann-tong. L'académicien Kouo, informé, écrivit aussitôt au nouveau gouverneur de la ville de Litchreng Siènn, lui demandant d'apporter tous ses soins à l'enquête. Il écrivit aussi à son fils d'envoyer en secret de lourds cadeaux au magistrat afin que celui-ci transformât l'innocence en culpabilité.

Le jeune Kouo, apprenant ainsi la dénonciation contre Jade-pur, se réjouit inépuisablement. Muni de cent onces et d'une carte de son père, il alla voir le Respectable du *Siènn*. Et qui, me direz-vous, était ce Respectable ? Naturellement, c'était Wé Faible-Secours, de qui Jade-pur avait sauvé l'épouse enlevée par le Grand *Koaé-reou*. Ce Wé avait été reçu comme *Tsinn-che* au même examen que Jade-pur. Il avait été nommé en remplacement du gouverneur Pao.

Le jeune Kouo remit les cent onces et la carte, avisant Wé de la dénonciation contre Jade-pur et lui demandant d'habiller un peu de sentiments secrets le séjour du jeune homme chez Cœur-de-glace, afin de le rendre sûrement coupable. Wé fut surpris : il pensa en secret : — C'est de mon bienfaiteur qu'il

La brise au clair de lune

s'agit. Cette affaire arrive à propos pour que je rende bienfait pour bienfait.

Mais, il se garda bien de raconter ses pensées à Kouo. Tout au contraire, il accepta les présents et donna une bonne réponse. Kouo, ravi du succès de son plan, se retira.

Le gouverneur appela ses employés et licteurs et les interrogea soigneusement. Il apprit ainsi ce qui s'était passé, les manœuvres de Kouo et la surveillance opérée chez Cœur-de-glace par Tann-you. Il fit aussitôt venir ce dernier et le garda près de lui, par prudence. Puis il convoqua le prêtre du temple de la Longévité-prolongée, et lui demanda brusquement :

— Quel poison as-tu employé pour le seigneur Ti  ?

L'autre, pris de court, répondit :

— Ce n'était pas du poison. Le seigneur Kouo craignait les traces et m'a dit d'employer des graines de Croton, ce qui l'affaiblirait à mort.

Le gouverneur l'interrogea encore soigneusement, faisant noter sa déclaration. Puis, quand il reçut l'ordre d'enquête de ses supérieurs, il rédigea un rapport complet et le transmit au gouverneur qui envoya le tout au Ministère.

Le Ministre des Rites, pour plaire à Kouo, aurait bien voulu aggraver les fautes de Jade-pur. Et voilà qu'au contraire, la culpabilité du jeune Kouo éclatait au grand jour ! Il fit donc appeler discrètement l'académicien et lui communiqua le rapport.

Kouo fut tellement bouleversé que sa colère bouillonna jusqu'au Ciel. Il injuria violemment le gouverneur absent :

La brise au clair de lune

— Ce petit animal vient d'être nommé. Je lui écris pour lui envoyer un cadeau, et le voilà qui veut montrer son intégrité ! Et, de plus, il met toute la faute et les crimes sur le corps de mon fils. Je ne lui pardonnerai pas cette détestable attitude.

Il obtint du Ministre d'arrêter le rapport. Puis, il alla demander à Wann de dénoncer Wé, l'accusant de ne connaître rien à l'affaire et d'avoir reçu des présents pour mentir. Pour l'enquête, le gouverneur de la province devait recevoir de nouveaux ordres. La dénonciation envoyée fut appuyée par l'influence de Tchéou le Grand Gardien, et approuvée.

Le gouverneur de la province, la recevant, fit appeler Wé le *tche-siènn* et lui dit :

— Vous avez été trop direct et sincère. Vous aviez reçu une lettre de l'académicien Kouo. Vous pouviez le satisfaire sans causer de tort à Tié Jade-pur. Pourquoi parler du jeune Kouo ? Vous avez provoqué sa colère. Il vous a fait dénoncer. Je ne puis rien pour vous aider.

— Puisque j'avais reçu l'ordre de faire une enquête, j'ai dû recueillir tous les témoignages. Comment pouvais-je expliquer un fait sans expliquer celui qui l'avait motivé ? Pouvais-je cacher quelque chose sans crime ?

— Je ne sais, dit le gouverneur de province en riant, s'il est plus coupable de cacher ou de ne pas cacher... Mieux vaut rédiger un second rapport. Je vous aiderai.

— Tout est véritable, insista le *tche-siènn* Wé. Des manœuvres compromettraient le juste. Je n'ose accepter.

La brise au clair de lune

— Puisque vous êtes obstiné à ce point, je ne puis que vous conseiller d'aller sans retard à la capitale discuter votre cas.

Wé s'inclina, et remettant ses sceaux à son supérieur, il partit aussitôt pour la capitale, sans oublier d'emmener en secret avec lui Tann-you et le prêtre du temple, ainsi que la lettre de Kouo et ses présents.

Sans augmenter, sans diminuer, sans surcharger son rapport, — depuis la racine jusqu'aux branches, il a tout dit sincèrement. — A voir cela, n'est-il pas un véritable ami ? — En vérifiant, c'est, au fond, pour ne pas outrager le sage.

Le *tche-siènn* Wé, arrivant à la capitale, n'osa pas demander d'audience impériale, puisqu'il était accusé d'une faute. Il alla au Ministère des Châtiments attendre d'être jugé.

Le Ministre, sans délai, l'interrogea devant son tribunal, disant :

— Les faits se sont passés avant votre arrivée à votre poste. Sur quelles preuves avez-vous appuyé votre rapport ? N'auriez-vous pas reçu des cadeaux ?

— Nous ne pouvons tout connaître de nos yeux. Il nous faut bien admettre des témoignages. Les faits sont antérieurs à mon arrivée. Mais les témoins et les dossiers sont encore là.

Et il raconta de nouveau toute l'affaire, faisant déposer Tann-you et le prêtre, et produisant la lettre de Kouo et son envoi.

La brise au clair de lune

Le Ministre, devant ces dépositions, dit à Wé d'attendre que l'affaire entière fût jugée. Il fallut bien que le *tche-siènn* s'inclinât. En vérité :

Les gens hideux, sans se rappeler ce qu'ils sont, — veulent étaler la hideur d'autrui. — Si bien qu'ils font éclater, — tout ce qu'ils ont eux-mêmes de hideur.

Le ministre des Châtiments, étant donné la publicité de cet interrogatoire, n'osa pas le garder secret, malgré les inconvénients qu'il présentait pour Kouo. Il dut, de concert avec son collègue des Rites, rédiger un rapport au Trône.

Le Fils du Ciel s'émerveilla des complications de l'affaire, mais surtout de la réserve des jeunes gens. Il s'écria :

— S'il en est ainsi, ce sont de véritables héros, vraiment vénérables !

Mais le Gardien qui tenait le pinceau, et qui était ami de Tchéou, critiqua, disant :

— Ce sont là seulement paroles fardées du *tche-siènn*. Il n'est pas sûr que cela soit vrai. Pourquoi, après avoir refusé de s'épouser, se sont-ils cependant mariés ?

Le Fils du Ciel soupira et son pinceau rédigea le rescrit. Il ordonnait à chacun des personnages impliqués de lui adresser un rapport complet sur l'affaire.

Les familles des Tié et des Choé, en recevant le décret, rédigèrent aussitôt sans crainte leur rapport. Mais l'académicien Kouo, à la fois furieux et repentant, se demandait comment le piège qu'il avait tendu pour autrui avait pu en arriver à se refermer sur lui. Il examina toutes les preuves que l'on pouvait

La brise au clair de lune

lui opposer, bien décidé à ne rien reconnaître de ce qu'il pût discuter. Il finit par avouer seulement que son fils avait demandé Cœur-de-glace en mariage, mais avait renoncé à poursuivre l'union en raison des rumeurs défavorables qui couraient sur la fiancée.

Les cinq rapports furent remis au Palais. Des instructions furent alors données pour faire comparaître tous les accusés devant le Trône.

Si vous ne connaissez pas le décret du Fils du Ciel, vous n'avez qu'à écouter les explications du chapitre suivant.

@

XVIII

QUAND LA CLARTÉ EST FAITE, LES JOYAUX
PARFOND LEUR CÉLÉBRITÉ : ILS REÇOIVENT
L'ORDRE DE CONCLURE LEUR HEUREUSE UNION.

@

Un poème dit :

Le jade résiste à l'eau et au feu : on écrit sans cesse des poèmes à ce sujet. — Mais combien préférables sont la Raison claire et les Sages Relations ! — Quand la Sainte Clairvoyance du Fils du Ciel a tout éclairci, les calomnies s'arrêtent. — L'on commence à connaître la pudeur et la Rectitude. — Et l'on punit les fonctionnaires dépravés qui dissimulent leur vile sauvagerie sous la musique des Classiques.

Des paroles ont dit comment cinq rapports furent adressés au Trône. Le Fils du Ciel, les ayant lus, convoqua les ministres de son Cabinet et leur demanda leur avis. Le plus âgé répondit :

— Les poursuites du jeune Kouo ne sauraient être niées. Le courage de Jade-pur et l'audace de Cœur-de-glace sont des faits certains. Mais tout leur héroïsme serait anéanti si leur conduite pendant la maladie de Jade-pur n'a pas été parfaite. Si, au contraire, leur pureté est reconnue, ils sont les plus admirables héros depuis l'antiquité. Or, tout repose sur le rapport du *tche-siènn* Wé. Je proposerai donc d'interroger le gouverneur qui l'a précédé. Cela purifiera les points discutés.

Le Fils du Ciel approuva de la tête, et l'ordre fut transmis aussitôt au gouverneur Pao, promu récemment au poste de

La brise au clair de lune

Censeur, et qui se trouvait précisément à la capitale. Son rapport, dès le lendemain, était remis au Trône, et confirmait tous les dires du *tche-siènn* Wé.

Le Fils du Ciel lut ce long document, et son front de Dragon se couvrit de joie. Il s'écria :

— Cette Cœur-de-glace est une fille merveilleuse. Et Jade-pur, pour avoir résisté à la tentation de troubler le gynécée, est vraiment un Compagnon Céleste !

Il levait son pinceau pour ordonner de récompenser les bons et de punir les méchants, quand le Gardien qui tenait l'encre objecta :

— Il serait d'un jaloux de discuter les faits que prouve ce rapport. Mais il est encore des points douteux : Jade-pur et Cœur-de-glace affirment tous deux que leur union n'est pas encore consommée. Cela semble contraire à la Raison. Ne faudrait-il pas vérifier leurs dires ?

Le Fils du Ciel réfléchit un moment, puis il ordonna de faire comparaître devant lui, dès le lendemain, tous les accusés, à l'heure de l'audience vespérale.

Le lendemain donc, dans l'après-midi, tous les personnages de cette histoire se pressaient devant la Salle du Trône. En vérité :

Devant le soleil blanc, l'hirondelle est suspendue. — Mais des nuages flottants les voilent soudainement tous deux. — Comment savoir quand les nuages se dissiperont, — et quand nous pourrons voir, comme autrefois, le ciel azuré ?

La brise au clair de lune

Bientôt, le Fils du Ciel siégea et reçut les saluts des centaines de fonctionnaires. Alors il fit appeler Jade-pur. Celui-ci, s'étant avancé, se prosterna. Le Souverain se réjouit au fond du cœur de l'élégance et de la bonne mine du jeune homme. Il l'interrogea :

— N'est-ce pas toi qui a forcé l'entrée du Palais Interdit pour sauver une épouse enlevée ?

— C'est l'humble sujet, répondit Jade-pur.

— N'est-ce pas encore toi qui a servi de garant pour Reou Siao ?

— C'est l'humble sujet.

— Dans ces deux cas, tu as montré une rare audace et une intelligence vraiment louable. Mais ta conduite est la plus merveilleuse de tous les temps d'être resté cinq nuits sous le même toit que Cœur-de-glace sans tenter d'outrager sa pudeur. Cela est-il bien vrai ?

— Ce fait est exact. Mais ma conduite n'est pas merveilleuse. Les rites l'ordonnent ainsi.

— Tu affirmes encore que les cérémonies de votre mariage ont été creuses, et que vous n'avez pas consommé votre union. Pourquoi cela ?

— L'humble sujet et Cœur-de-glace étaient retenus par les soins donnés sous le même toit, lesquels nous défendaient le mariage. Cependant, pressés par nos parents, nous n'avons pu résister et nous avons accompli les cérémonies extérieures du mariage. Mais nous avons habité séparément et n'avons pas consommé l'union.

La brise au clair de lune

— D'après tes paroles, Cœur-de-glace est toujours intacte... Que l'on appelle Cœur-de-glace.

La jeune fille, menée devant le Trône, se prosterna. Le Fils du Ciel, de son œil de Dragon, regarda ce visage que l'on aurait pris pour une fleur, ce corps mince comme un saule, ces sourcils troublants... Il demanda :

— D'après les rapports, tu t'es jouée trois fois du jeune Kouo, et ton talent est surhumain. Cela est-il vrai ?

— Votre esclave était une petite fille : comment aurait-elle osé se jouer du jeune Kouo ? J'étais orpheline, et lui, abusant de sa force, me pressait. J'ai voulu fuir le malheur.

— Tu as su fuir le malheur. Alors, pourquoi n'as-tu pas fui les soupçons et as-tu fait transporter Jade-pur chez toi ?

— Je voulais le récompenser de son bienfait et n'ai pas même tenté d'éviter quelques calomnies.

— Tu n'as pas craint la calomnie, dit le Souverain en riant. Alors, pourquoi la crains-tu maintenant au point de vivre séparée de ton époux ?

— A ce moment, je bravais sans crainte la calomnie, car j'agissais pour le bien et pouvais d'ailleurs blanchir ma réputation. Mais maintenant, il s'agit de tout mon corps. Je prévoyais l'Ordre Miséricordieux de paraître à l'audience; si j'avais cédé, avec quel visage aurais-je osé paraître devant le Trône ?

Le Souverain l'écouta tout joyeux :

La brise au clair de lune

— Si ton corps est intact, s'écria-t-il, vous êtes vraiment tous deux plus éclatants que les plus illustres exemples du passé.

Et il dit à quatre Gardiens de conduire Cœur-de-glace à l'Impératrice, l'ordre étant que la Souveraine fit examiner la jeune fille par des femmes du Palais. En vérité :

Le jade blanc n'a pas été ouvert ; il est encore une gemme intacte. — L'or jaune n'est pas encore fondu : on le prendrait pour du sable. — Deux cérémonies aux flambeaux, trois hyménées, — Et le parfum de sa célébrité illuminera tous les âges.

Peu de temps après, deux des Gardiens qui avaient emmené la jeune fille, revinrent et dirent :

— Notre Mère a reçu le décret. Elle a fait examiner Cœur-de-glace par trois matrones, successivement. Celles-ci ont déclaré que le corps était intact. Notre Mère, joyeuse, l'a gardée pour lui accorder du thé.

Le Souverain, le cœur plein de joie, se tourna vers les ministres et dit :

— Tous deux, ayant reçu l'ordre de leurs parents, ont traversé deux fois les cérémonies aux flambeaux. Mais ils n'ont pas perdu leur corps; cela, afin de conserver leur réputation et d'illustrer la Doctrine, donnant ainsi un rare exemple pour améliorer les mœurs. Ils forment vraiment un couple rare. Si je ne les avais pas interrogés moi-même, leur merveilleuse conduite serait encore obscurcie par des rumeurs flottantes.

Puis, s'adressant à l'académicien Kouo :

La brise au clair de lune

— Tu es un grand fonctionnaire et tu ne sais même pas maintenir ton fils sur la voie. Par trois fois, il a tenté un enlèvement criminel. Son crime est impardonnable. Et tu l'as encore aggravé par des calomnies destructrices. Le joyau pur a été sali par la Mouche Verte. De plus, tu as tenté de corrompre le *tche-siènn*...

Kouo s'était jeté à terre et suppliait :

— L'Humble sujet pouvait-il croire à cette belle conduite ?

Le Souverain s'adressa ensuite au Censeur Wann Wou :

— Je t'ai nommé à ton poste pour rechercher la vérité. Tu écoutes les rumeurs des rues. Si j'avais suivi ton avis, j'aurais commis une grave injustice.

Le Censeur tremblait et la transpiration de la peur ruisselait sur son visage. Prosterné, il frappait la terre avec son front. Déjà, le Souverain félicitait Wé :

— Toi, jeune *tche-siènn*, tu as su t'en tenir à la vérité, en résistant aux puissants. Tu es louable entre tous.

Alors le Fils du Ciel fit rédiger aussitôt un édit proclamant le courage et la sagesse de Jade-pur, lui conférant le haut grade de *Sio-che*, membre de la Forêt des Pinceaux. Cœur-de-glace reçut cent onces d'or, cent pièces de soierie et dix robes de Cour. Le Ministre Choé et le Censeur Tié furent promus d'un degré. Wé fut appelé à la Cour. Quant à l'académicien Kouo, il fut rétrogradé de trois degrés. Wann dut payer une amende d'une demi-année d'appointements. Le jeune Kouo fut condamné à cent coups de bâton.

La brise au clair de lune

Quand la lecture du décret fut terminée, des Gardiens apportèrent, de la part de l'Impératrice, pour Cœur-de-glace, des quantités de perles, de bijoux en plumes de martin-pêcheur et d'objets précieux. Puis la jeune fille arriva elle-même et remercia le Trône Miséricordieux. Tous les assistants élevèrent le tonnerre de leurs remerciements joyeux. L'autorisation de se disperser fut donnée.



Les époux reconduits aux flambeaux en sortant du Palais

Des Gardiens, alors, sur un ordre du Souverain, apportèrent des quantités de précieux flambeaux en forme de lotus d'or, dont l'éclat illumina le crépuscule. La musique impériale joua, pleine de gaieté. Les courtisans, selon leurs grades, se placèrent

La brise au clair de lune

sur deux rangs, pareils à des murailles d'arbustes en fleurs ; Jade-pur et Cœur-de-glace passèrent entre eux. Puis le cortège se forma derrière les époux, délectable et glorieux pour dix dixièmes. En vérité :

La fleur la plus belle, si elle n'est pas cultivée, ne donne pas d'odeur. — Le plus beau jade, s'il n'est pas poli, n'a pas d'éclat.— Si le froid de l'hiver n'avait pas pénétré jusqu'à leurs os, — comment les fleurs de prunier nous flatteraient-elles l'odorat de leur parfum ?

Les deux époux, reconduits à leur demeure, se prosternèrent, remerciant d'abord le Ciel et la Terre. Puis ils brûlèrent des parfums et saluèrent la Sainte-Miséricorde. Ils saluèrent ensuite leurs parents. Et comme leur nouvelle cérémonie aux flambeaux était faite par Ordre Impérial, tous les courtisans se pressaient autour d'eux, les félicitant à l'envi. En vérité :

Les méchants se ruinent eux-mêmes en employant leur esprit à des machinations. — Au fond, plus la haine est profonde, et plus la peine est profonde. — Ne vaut-il pas mieux devenir un vrai sage, — Respecté des hommes, et vénéré des Ombres et des Génies ?

Dans la chambre nuptiale, un festin était préparé. Ils le partagèrent et se remercièrent mutuellement.

Et quand le festin fut terminé, ils se retirèrent dans l'alcôve. Les suivantes assemblées ne virent plus alors qu'un rideau orné de plumes de martin-pêcheur, des soieries et des brocarts éclairés par les flambeaux. Un parfum délicat flottait, rappelant le jeune homme beau comme un Jade, la jeune fille pure comme une fleur, qui s'étaient envolés, unis dans la joie, comblés de dix dixièmes de gloire.

La brise au clair de lune

Plus tard, on les loua en un poème :

Après trois cérémonies aux flambeaux, ils recommencent encore.
— Ils ont glorifié les relations correctes. — Leur pureté, eux seuls y croyaient. — Quand les portes sont closes sur l'enclos du cœur, personne ne peut y pénétrer.

La Rectitude a suffi à lier le Fil Rouge de leur union. — Les Rites, comme des chars, les ont accueillis avec de l'or et des présents. — Par des voies lentes, un temps viendra où les mœurs seront rectifiées, — où pendant des milliers d'automnes, la Doctrine célèbre brillera d'un pur éclat.

@